

Eurovision Comment la France se donne les moyens de gagner

PAGES 8-9

Libération

RETRAILLEAU-WAUQUIEZ QUI VA EXPULSER L'AUTRE ?

Les adhérents LR votent ce week-end pour élire leur nouveau président. Face à face, le ministre de l'Intérieur et le patron du groupe à l'Assemblée. Un avant-goût de la bataille interne pour 2027.

PAGES 2-4



(PUBLICITÉ)

WEEK-END
**Sherlock Holmes,
le héros
encombrant
de Conan Doyle**

PAGES 32-33



JUNEFILMS

CANNES //

«La Petite Dernière», vous reprendrez bien un peu de désir?

PAGES 20-27

EDUARD FERNÁNDEZ
NATHALIE POZA

2 GOYA
DONT MEILLEUR ACTEUR
EDUARD FERNÁNDEZ

MOSTRA INTERNAZIONALE DI CINEMA DI VENEZIA 2004
LA BIENNALE DI VENEZIA 2004
Sélection officielle

MARCO
l'énigme
d'une vie

UN HOMME, UNE HISTOIRE, QUELLE VÉRITÉ ?
un film de
AITOR ARREGI et JON GARAÑO

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

LE FIGARO

QUE TAI PARIS ?

L'Histoire

CINE+ OCS

EDITORIAL

Par
ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Marchepied

Entre nous, il était temps que cette campagne pour la présidence de LR se termine. Les deux candidats étant plus ou moins d'accord sur le fond, il leur a fallu, pour se démarquer l'un de l'autre, faire de la surenchère, marquer les esprits par tous les moyens possibles. Alors, à la benne l'Etat de droit, «*pas intangible, ni sacré*», si l'on en croit Bruno Retailleau. Et pourquoi pas, tant qu'on y est, envoyer les étrangers sous OQTF à Saint-Pierre-et-Miquelon, si l'on a bien compris Laurent Wauquiez. C'est que la présidence de LR, dans l'esprit des deux hommes, n'est qu'un marchepied pour la présidentielle de 2027, d'où leur tentation de ratisser dès maintenant sur les terres de l'extrême droite. Après tout, la frontière est devenue fragile entre les deux partis : le précédent président de LR, Eric Ciotti, n'a pas hésité à s'allier avec le RN lors des dernières législatives avant de quitter ses fonctions pour créer son propre parti d'extrême droite. Le profil et le positionnement des deux candidats parlent d'ailleurs d'eux-mêmes. Fils spirituel du souverainiste Philippe de Villiers, catholique pratiquant, très conservateur, Bruno Retailleau ne s'est pas épanoui par hasard au ministère de l'Intérieur. L'ancien sénateur de Vendée est sur une ligne dure en matière sécuritaire, et ce n'est pas seulement pour des raisons électorales. Il a objectivement plutôt bien joué en intégrant le gouvernement. Lui, l'éternel second, a soudain pris la lumière. On ne peut pas en dire autant de Laurent Wauquiez qui a cru se préserver en prenant la présidence du groupe LR à l'Assemblée nationale : finalement, il n'est pas parvenu à imprimer. Et ses propos ultra-droitiers ne sont pas nouveaux. En 2017 déjà, Xavier Bertrand avait quitté LR quand Wauquiez avait pris la tête du parti, l'accusant de «courir après le Front national». Bruno Retailleau tient pour l'instant la corde, si l'on en croit les sondages, mais l'augmentation record du nombre d'adhérents ces dernières semaines peut créer la surprise. L'histoire a montré que la présidence de LR peut rendre fou et que tout y est possible. ♦

RETAILLEAU-WAUQUIEZ

Pour présider LR, la fin d'une campagne de surenchères

A l'issue de trois mois d'outrances, les militants doivent départager ce week-end le ministre de l'Intérieur et le chef des députés du groupe Droite républicaine, tous deux prétendants à la présidence du parti. Et qui promettent déjà de s'affronter à nouveau pour 2027.

Par **VICTOR BOITEAU**



Rase campagne, clap de fin. Trois mois de buffets militants, de surenchères et deux rivaux battant la campagne sans se croiser, sinon dans les locaux d'un hebdomadaire pour une photo visages crispés. Les deux candidats à la présidence des Républicains (LR) ont achevé leur campagne vendredi, avec un meeting dans le Rhône pour Laurent Wauquiez, à Nîmes pour Bruno Retailleau. Dimanche soir, les adhérents auront tranché par un vote électronique. Aubaine pour les finances du parti, les adhésions ont triplé, passant de 43 859 encartés en février à 121 617. Le signe d'une «campagne de vendeurs de cartes», se marre un conseiller ministériel. «Ce congrès, c'est con, peste de son côté un cadre LR. Ça va laisser des traces. A chaque fois, c'est le mythe de Sisyphe : le boulet retombe et il faut le remonter.»

Outsider offensif, Wauquiez a donné rendez-vous à ses fidèles dimanche soir dans son fief du Puy-en-Velay (Haute-Loire). Retailleau passera, lui, au JT de TF1 avant de filer au siège du parti, à Paris. Qui du patron des députés LR ou du ministre de l'Intérieur succédera à Eric Ciotti, rallié au Rassemblement national après la dissolution? «C'est le genre d'élection très

difficile, soupire une ministre LR. Ce ne sont pas des adversaires mais des concurrents.» Telle était la promesse originelle : une lutte à la loyale. Prudent, Retailleau a joué le jeu, se mouillant peu et ne rendant pas les attaques. Adulé par la sphère bolloréenne, le ministre d'Etat, chouchou de militants ravis de voir la droite retrouver les allées du pouvoir, a surtout géré son avance, la dynamique d'adhésions lui profitant, à en croire plusieurs patrons de fédérations.

Costume de patron de Beauvau à la dure endossé, dans le style Pasqua ou Sarkozy, le Vendéen a déroulé son action, circulaire restreignant les conditions de naturalisation, bras de fer avec l'Algérie, loi contre le narcotrafic... «La droite souhaite nous voir dans l'action, lançait-il aux militants réunis à Levallois-Perret (Hauts-de-Seine) le 10 avril, après avoir présenté dans la matinée le bilan de ses six premiers mois de ministre. Et que dans l'action, nous restions nous-mêmes.» «Chez Retailleau, les gens sentent des convictions», rapporte Olivier Marleix, député d'Eure-et-Loir.

«FENÊTRE D'OVERTON»

Cantonné au rôle de simili opposant après avoir refusé, en septembre, d'entrer au gouvernement, Wauquiez a visé son adversaire à travers François Bayrou, ce Premier ministre centriste qui «a toujours choisi la gauche». Quand Retailleau jure par les résultats et la crédibilité, Wauquiez guette le moindre de ses faux pas. Immigration, délinquance, lutte contre «l'assistanat»... L'ex-président d'Auvergne-Rhône-Alpes dénonce son impuissance, lui qui a toujours pensé que la droite ne relèverait la tête qu'avec un projet de «rupture». Soit le choix d'une parole «libre et indépendante» brandi face à la solidarité gouvernementale à laquelle serait contraint son adversaire. Comme dans un couple, les deux candidats devaient se répartir les tâches : à Wauquiez les clés du parti et le projet pour 2027; Beauvau et l'action gouvernementale pour Retailleau. Certifié comme tel par Wauquiez, cet arrangement n'a jamais été reconnu officiellement par son concurrent.

Voyant les barons agglutinés autour de Retailleau, Wauquiez a parié sur la base militante. Quand ses contemporains comptaient les chaises vides dans des salles municipales de sous-préfectures, le député prenait le temps de papoter, verre à la main, avec les militants. «Michèle Alliot-Marie était censée perdre [en 1999], Jean-François Copé pareil [en 2012]. Ils ont gagné parce qu'ils ont ratissé le terrain à la Chirac», veut croire Nicolas Daragon, maire de Valence et soutien de Wauquiez.

L'ex-protégé du centriste Jacques Barrot a surtout multiplié les sorties, canonnades médiatiques et programmatiques censées charmer le noyau dur de LR. Idée farfelue d'envoyer les OQTF à Saint-Pierre-et-Miquelon, proposition de limiter le RSA à deux ans, reprise de la théorie raciste du «grand remplacement», une «réalité démographique», selon lui... Il a «ouvert la

A Besançon, des militants «le cul entre deux chaises»

Sensibles aux arguments de Wauquiez sur sa plus grande liberté de parole à l'extérieur du gouvernement, les adhérents LR dans le Doubs se réjouissent aussi de voir les leurs, dont Retailleau, prendre des responsabilités.

Quarante-huit heures, le temps d'une escapade comme Chirac les aimait, bain de foule et potée franc-comtoise au menu. C'était en mars 1996 et Claude Cattet s'en souvient encore. Vieux militant du RPR, il raconte avec nostalgie cette visite présidentielle, la déambulation dans le centre-ville de Besançon, et le Président, acceptant une montre Akteo offerte par le patron des commerçants, de lancer à la cantonade : «J'adore les montres!» Les heures glorieuses de la droite au pouvoir. Trente ans plus tard, toujours fidèle à la famille gaulliste, Claude Cattet attend dans la préfecture du Doubs, ce vendredi de mai, le candidat à la présidence des Républicains (LR) Laurent Wauquiez. Devant l'entrée de la salle Gustave-Courbet, il discute. «J'aime bien Wauquiez.» Et son rival, Bruno Retailleau, ministre de l'Intérieur ? «Il fait le boulot.»

Girolettes. Comme un concentré de l'âme militante LR, tiraillé entre l'ancien chef du mouvement, toujours populaire auprès de la base malgré sa similitude traversée du désert ces dernières années, et l'ex-sénateur de Vendée, longtemps méconnu mais dont l'arrivée à Beauvau dope un parti abonné, depuis 2017, aux piquettes électorales. Appelés aux urnes ce week-end pour élire le successeur d'Eric Ciotti, carapaté au Rassemblement national après la dissolution, les militants LR restés au berçail entendent bien défendre leurs couleurs en 2027. «On n'est pas des girolettes comme certains», dit Claude Cattet. «On a des valeurs, des convictions.» Un cadre LR complète : «Les derniers militants qui restent, s'ils avaient voulu rejoindre Macron, Le Pen ou Philippe, ils seraient déjà partis.»

Sur cette terre du Doubs ancrée à droite, grignotée dans les campagnes par le RN, la participation des troupes LR au gouvernement tortille les militants.



Tous expriment une fierté de voir certains des leurs aux responsabilités, comme Annie Genevard, députée de la circonscription depuis 2012, ancienne conseillère régionale et maire de Morteau, nommée à l'Agriculture en septembre 2024. «C'est mieux d'être au gouvernement que de ne pas y être, même si on avance peu, relève à la fin de la réunion publique Daniel Bourgeois, 84 ans, un ancien éditeur vivant à Besançon. Bayrou, c'est du mou. [...] On ne peut pas lui faire confiance.» Cet adhérent historique ajoute : «Genevard fait du boulot. Les agriculteurs la soutiennent. Il y a beaucoup trop de règles...» Chez ces militants dorlotés par Wauquiez, l'argument de l'indépendance à l'égard du gouvernement trouve des oreilles attentives. «Je suis contre la participation de la droite au gouvernement», lâche ainsi Alain Amiel, 80 ans, un «gaulliste de gauche». Militant dans sa jeunesse à l'Union des jeunes pour le progrès, qui regroupait les cadets gaullistes, l'ancien syndicaliste l'affirme : «Au gouvernement, on n'a que des coups à prendre.»

Compromis. À la sortie de la salle municipale, Stéphanie (elle préfère ne pas donner son nom), enseignante à Besançon, reprend : «C'est un argument qui fait pencher la balance. Inversement, Bruno Retailleau est aux affaires, en connaissance des dossiers... Ça donne un aperçu de ce que peut être la droite au pouvoir.» Le risque de se diluer dans un pouvoir macroniste ou la responsabilité et l'action gouvernementale, au prix de certains compromis... L'équation travaille la droite depuis 2017. Une agricultrice : «Quand vous faites partie d'une équipe, il faut faire preuve de loyauté. Il faut marcher ensemble. Je ne pense pas que Retailleau puisse s'opposer ouvertement à son chef de gouvernement.» La même loue en même temps les ministres LR, des «personnalités qui redorent le blason de la droite».

Accoudé près du buffet, un Lyonnais regarde son fils, encarté chez LR, prendre un selfie avec le candidat. «On le cul entre deux chaises», résume-t-il en souhaitant les arguments entendus dans les deux camps : «Wauquiez marque des points face à Retailleau. On ne peut pas être libre de ses choix tout étant solidaire des choix qui ne sont pas les nôtres. Mais il y a six mois, Wauquiez était prêt à y aller... Ça fait partie du jeu.»

V.B.O.

Envoyé spécial à Besançon (Doubs)

fenêtre d'Overton», remarque un conseiller gouvernemental, soit le périmètre de ce qui peut être débattu dans le débat public. «Ça secoue le cocotier, approuve de son côté un cadre LR. Sarkozy faisait ça : le karcher, les charters...» Sur le fond, les lignes des deux candidats sont proches. Les deux ont étrillé LFI, «le premier danger pour la République», dixit Wauquiez, qui a proposé d'établir un «cordon sanitaire»

autour du mouvement de Jean-Luc Mélenchon. Son rival a lancé une procédure de dissolution contre la Jeune Garde, mouvement antifasciste dont l'un des porte-parole, Raphaël Arnault, est député LFI. Plus qu'un duel d'idées, c'est un match entre une incarnation et des caractères qui s'est joué, entre Wauquiez le mal-aimé de la droite et Retailleau la pièce rapportée de la famille, venu du villégiatisme.

COURBES SONDAGIÈRES

Sitôt cette campagne terminée, une autre reprendra. Les deux louchent sur la prochaine présidentielle et souhaitent s'en remettre aux militants pour désigner le futur candidat du parti. Probablement après l'étape des municipales, au printemps 2026, qui devrait faire tangier la maison LR. La fin de campagne s'est cristallisée autour d'hypothétiques alliances, Wauquiez accusant Retailleau de vouloir préparer un ticket avec Edouard

Philippe. «Il n'y aura pas d'accords d'appareils entre notre parti et d'autres formations politiques», a rétorqué le ministre aux militants mercredi. Wauquiez, lui, a lancé des œillades à Sarah Knafo, compagne d'Eric Zemmour et fana trumpiste, tout en disant craindre «l'effacement» de LR dans la macronie.

Chez LR, les prochains mois seront guettés à l'aune des courbes sondagières. «Si Retailleau plafonne dans les sondages, on dira qu'il ne peut pas incarner», pointe un membre des instances de LR. S'il est à 10 ou 12%, il sera l'enfant recueilli dont la tribu est fière!» Et Wauquiez ? «S'il perd dimanche avec moins de 30%, il est à terre. A plus de 45%, il est vainqueur. Et entre ces deux pôles, il cherchera à continuer à exister.» Un cadre du parti lui prête, en cas de victoire surprise, le destin du comte de Monte-Cristo, le héros de Dumas trahi par les siens, emprisonné avant de revenir, ivre de vengeance, détruire ses ennemis. ♦



Au meeting de Bruno Retailleau à Boulogne-Billancourt, près de Paris, le 11 mai. PHOTO ALBERT FACELLY

LIBÉ.FR

Laurent Wauquiez le radicalisé n'est pas une chance pour la droite. Misant sur les hypothétiques effets d'une trumpisation des débats en France, le patron des députés LR a tenté de compenser de mauvais choix politiques par des saillies plus navrantes les unes que les autres. Retrouvez le billet de Jonathan Bouchet-Petersen sur notre site.

Edouard Philippe
à Bordeaux, le 26 janvier.
PHOTO ALBERT FACELLY



Entre Philippe et Retailleau, une bromance et quelques divergences

Ayant chacun 2027 en ligne de mire, le maire du Havre, passé par Matignon, et le ministre de l'Intérieur ont engagé un rapprochement. Mais incarnent aussi des repoussoirs mutuels pour une partie de leurs soutiens.

Drôle de collision d'agenda. Ce samedi après-midi au parc Chanot de Marseille, Edouard Philippe doit clôturer le troisième meeting régional de son parti Horizons quelques minutes avant l'ouverture du vote pour la présidence de LR, son ancienne maison. Dans l'auditoire, quantité de transfuges de la vieille UMP sont attendus : la présidente du département des Bouches-du-Rhône, Martine Vassal, celui de la région, Renaud Muselier, le maire de Nice, Christian Estrosi... Tous connaissent encore parfaitement les arcanes de leur ex-parti, les fédérations où Laurent Wauquiez ou Bruno Retailleau ont «fait» des cartes, tentant de jauger les chances de chacun.

Même si Philippe n'a pas marqué de préférence officiellement, son penchant pour Retailleau est un secret de polichinelle. Le maire du Havre loue depuis des mois la «sincérité» du ministre de l'Intérieur, évoquant déjà une «complémentarité» pour l'avenir. «Avec Bruno Retailleau, un deal est possible, ils peuvent se mettre autour de la table. Ce n'est pas le cas

avec Laurent Wauquiez», appuie une élue proche des deux hommes. Retailleau admet en retour de bons rapports, mis en scène lors d'une visite au Havre consacrée au narcotrafic en janvier, mais tout cela le plombe dans la dernière ligne droite de la campagne interne à LR. Le camp Wauquiez tape dur sur un ministre de l'Intérieur macronisé par l'exercice du pouvoir. «Vous voyez le risque que derrière on nous explique qu'il faut soutenir Edouard Philippe à la présidentielle?» s'émouvaient encore le président des députés de droite sur RTL jeudi. Tout ce qui ressemble de près ou de loin à de la complaisance avec le bloc central reste un sacrilège pour la droite dure. «Edouard Philippe, c'est la synthèse de ce qui n'a pas marché pendant quarante ans», s'époumonait Pascal Praud le 7 mai sur CNews, insistant sur ce mot honni de «synthèse», aux relents quasi-hollandais. «Edouard Philippe, c'est le macronisme, il ne se passera rien, vous pouvez continuer, alors là c'est la même chose!» pilonnait encore le présentateur chéri de la bollosphère.

«UNE CERTAINE AMITIÉ»

Mardi, Retailleau a jugé bon d'envoyer une mise au point aux adhérents LR pour «tordre le cou» à des rumeurs à propos des élections municipales de 2026. «Si vous me choisissez pour être votre président, il n'y aura pas d'accords d'appareils entre notre parti et d'autres formations politiques», promet-il. «Rentrer dans des combinaisons d'alliances est hors

sujet et nous avons vocation à avoir un candidat à la présidentielle, sinon nous n'avons pas de raison d'être», assure le sénateur LR Max Brisson, soutien de Retailleau. A Horizons, tout est fait pour ne pas gêner le Vendéen dans son élection interne. «Il n'y a strictement aucune tractation, aucune perspective d'accord négocié secrètement entre Bruno Retailleau et Edouard Philippe», certifie le trésorier d'Horizons, François Goulard. Simplement, Edouard Philippe a de la considération, voire une certaine amitié pour Bruno Retailleau.»

L'intérêt du Havrais pour Retailleau et son électorat est évident. «Philippe sera bien content d'avoir la droite Trocadéro s'il veut être candidat», ironise une députée LR du camp Retailleau. En pole position à droite et au centre dans tous les sondages pour 2027, Philippe n'envisage un accord qu'avec lui en tête d'affiche, sa droite libérale se voyant renforcée par l'aile conservatrice de Retailleau. Devant ses troupes, l'ex de Matignon analyse que LR n'y sera pas disposé tout de suite et fera tout pour avoir son candidat à la présidentielle. Qu'impose, il sera toujours temps de s'allier après le premier tour. Ou juste avant, si de mauvais sondages ou la situation financière de LR ne lui permettent pas de concourir. Le cas Péresse et ses 4,78% en 2022, synonyme de non-remboursement, ont laissé des traces. «Un banquier a toujours peur de ne pas être remboursé, glisse Goulard. Quelqu'un qui n'a pas de sondages flatteurs au moment de contracter un prêt ne l'obtient pas.»

Retailleau reste pourtant un repoussoir pour une partie de l'attelage que convoite Philippe, lui qui ambitionne de rassembler des socio-démocrates à LR. Cette semaine encore, des députés macronistes se sont émus de propos peu amènes du ministre de l'Intérieur après les trois heures d'émission du président de la République sur TF1 mardi. Ils n'oublient pas non plus ses provocations de l'automne sur l'état de droit, «pas intangible ni sacré», ou sur l'immigration qui ne serait «pas une chance».

«MACHINE À PERDRE»

Difficile de leur faire avaler une alliance à long terme avec cette droite dure. Retailleau le leur rend bien. «Je crois que le macronisme ne survivra pas à Emmanuel Macron et que la volonté de certains de constituer un grand «bloc central», qui irait de la gauche sociale-démocrate aux Républicains, est une machine à perdre», écrivait-il aux adhérents LR mardi. Une divergence stratégique assez irrémédiable avec Philippe. «Le seul espace pour résister à la vague de radicalité à droite ou à gauche, c'est de rassembler le bloc central. LR en fait partie si LR en fait le choix», insiste l'ex-président de l'Assemblée, François de Rugy, toujours membre de Renaissance mais désormais soutien affiché de Philippe.

Qu'importe si les amabilités entre le ministre de l'Intérieur et le maire du Havre ne dépassent pas le stade du flirt. Les deux hommes, grands lecteurs et volontiers intellos, y trouvent déjà leur compte face à leurs adversaires. «Il y a un club des gens qui se considèrent au-dessus de la mêlée, grince un ex-ministre de Bercy. Désigner quelqu'un comme en faisant partie, c'est une façon de dire que les autres sont des tocards.» Gabriel Attal, Laurent Wauquiez et les autres apprécieront.

JEAN-BAPTISTE DAOULAS

EDITOS /

Pour Sanofi, CMA CGM ou LVMH, à quand la cure de patriotisme économique ?

Par
JEAN-CHRISTOPHE FÉRAUD
 Chroniqueur économique

Le capitalisme mondialisé et ses champions du CAC40 n'ont pas de patrie, ou plutôt, ils n'ont qu'un drapeau: celui des superprofits et des dividendes reversés aux actionnaires. Tout l'inverse du monde du travail et de l'immense majorité des salariés français qui ont des fins de mois difficiles, mais savent ce qu'est le patriotisme économique, par conviction autant que par nécessité. Nul besoin d'être un vieux marxiste désabusé pour buter sur cette froide réalité: les premiers ont une fâcheuse tendance à tourner le dos à leur pays dès que le vent de l'argent tourne; les seconds défendent désespérément leurs emplois balayés par les vagues de délocalisation et sont les meilleurs avocats du «made in France». Ce n'est pas binaire, c'est factuel. On en a une nouvelle illustration dans l'annonce faite mercredi soir par le labo pharmaceutique Sanofi, qui veut «investir au moins 20 milliards de dollars aux Etats-Unis d'ici à 2030» pour y augmenter «considérablement ses dépenses de recherche et développement» et «étendre sa capacité de production». Oui, le même Sanofi qui vient d'empocher 10 milliards d'euros en céder son Doliprane au fonds américain CD&R, au risque de voir sa fabrication délocalisée. Ou comment choisir le camp de Donald Trump dans la guerre commerciale qui l'oppose à la France et l'Europe, avec la même décontraction que CMA CGM, qui a, lui aussi, promis 20 milliards aux ports américains. Le roi du transport maritime Rodolphe Saadé avait carrément fait ce cadeau au président américain le 6 mars, en direct de la Maison Blanche. Dans les deux cas, il s'agit d'échapper aux droits de douane prohibitifs dégainés par

Trump pour forcer les entreprises étrangères à s'installer aux Etats-Unis. Quoi de plus normal pour «l'empereur du luxe»

Bernard Arnault? «On a une partie de notre production qui est faite aux Etats-Unis [...] et on sera amené à augmenter nos productions américaines, forcément, pour éviter les droits de douane», a répété le PDG de LVMH, le 17 avril. Autant de points donnés à l'histrion orangé qui a déclaré la guerre économique au reste du monde. Et de buts contre notre camp. Ou comment le grand patronat français fait fi des «appels au patriotisme» lancé par le ministre de l'Economie, Eric Lombard, et piétine en toute décontraction la ligne rouge fixée par Emmanuel Macron: le chef de l'Etat n'a-t-il pas expressé-

ment demandé, début avril, aux entreprises françaises de «suspendre» leurs investissements outre-Atlantique, «tant qu'on n'a pas clarifié les choses avec les Etats-Unis d'Amérique»? C'est dire combien sa parole a porté. Mais à quoi fallait-il s'attendre quand le même Bernard Arnault, de retour de la cérémonie d'investiture de son «ami» Trump, ne trouve rien de mieux que de débiner son pays en vantant «de vent d'optimisme» qui souffle outre-Atlantique et en se plaignant «de la douche froide» quand on revient en France? Et quand il menace carrément de délocaliser, car on taxerait «le made in France»: «Pour pousser à la délocalisation, c'est idéal. [...] On devrait faire comme aux Etats-Unis, nommer quelqu'un pour slasher

un peu la bureaucratie», a osé le multimilliardaire en commentant les résultats de LVMH. Eric Lombard s'est un peu étranglé en découvrant «l'annonce désagréable» de Sanofi: «C'est un mauvais signal à un moment où nous considérons, et nous sommes convaincus, que l'Europe et la France, c'est l'endroit où il faut investir», a-t-il lâché, jeudi soir, au micro

de BFM Business. Mais la CGT a beau sonner le tocsin sur le risque de voir toute la recherche du labo français partir aux Etats-Unis, il ne faudrait «pas accabler» Sanofi qui fait encore 30% de sa production sur notre territoire, plaide gentiment le ministre de l'Economie. Au bout du compte, c'est toujours la même impuissance face à des multinationales qui s'estiment libérées de toute obligation vis-à-vis du pays qui les a vues naître et grandir, et surtout les a aidées en déversant sur elles des milliards d'euros d'aides publiques.

Merci la «politique de l'offre»,

encore «assumée» mardi soir sur TF1 par Macron.

Il serait pourtant possible de tordre le bras à ces grandes entreprises qui n'ont pas

la reconnaissance du ventre. Sanofi a bénéficié de plus d'un milliard d'euros de crédit impôt recherche en dix ans. Dans le même temps, le labo français qui a tardé à sortir un vaccin contre le Covid, quand ses concurrents anglo-saxons le distançaient, a supprimé plus d'un millier d'emplois ces cinq dernières années, essentiellement dans la recherche.

Ceci explique peut-être cela. Quant au transporteur CMA CGM, il profite toujours d'un avantage fiscal hallucinant qui lui permet de ne pas payer d'impôts sur ses bénéfices réalisés dans le fret maritime et de ne s'acquitter que d'une modeste «taxe au tonnage». Bilan des courses: 10 milliards d'euros ne sont pas allés dans les caisses de l'Etat, mais dans les poches de la famille Saadé. Et si on prescrivait une bonne cure de patriotisme économique en menaçant de fermer le robinet des aides publiques à tous ces «champions» de l'économie tricolore qui pactisent avec Trump dès que le vent tourne? Dans un monde idéal, on appellerait cela du courage politique au service de notre souveraineté économique. ▶



Rodolphe Saadé, dirigeant de CMA CGM, avec Donald Trump à la Maison Blanche, le 6 mars. PHOTO ALEX WONG. GETTY IMAGES. AFP

PRESIDENTIELLE EN ROUMANIE

Un trumpiste en bonne position, l'Europe sous tension

Le candidat d'extrême droite George Simion, hostile à l'aide à l'Ukraine et partisan du président américain, est favori pour le second tour de l'élection qui aura lieu ce dimanche. Il est soutenu par tout ce que le Vieux Continent compte de souverainistes.

ANALYSE

Par
NELLY DIDELOT

Jamais une élection présidentielle roumaine n'aura été suivie d'aussi près par le reste de l'Europe. A la peur d'assister à une nouvelle manipulation des réseaux sociaux orchestrée depuis l'étranger, comme en novembre, a succédé celle de voir arriver au pouvoir un nouveau chef d'Etat d'extrême droite et eurosceptique. S'il était élu dimanche, George Simion, 38 ans, pourrait causer de sérieux maux de tête aux dirigeants attachés à la construction européenne, au soutien à l'Ukraine et à une réponse unifiée du continent aux multiples défis géopolitiques qu'il traverse. Le président de l'Alliance pour l'unité des Roumains est un trumpiste convaincu, un souverainiste très critique de Bruxelles et opposant de longue date à l'aide militaire à l'Ukraine. Simion l'a encore martelé au soir du premier tour, dont il est sorti

vainqueur avec près de 41% des voix : il est là «*d'abord pour servir les Roumains et pas l'inverse*».

TENDANCE EUROSCEPTIQUE

Depuis la fondation de son parti en 2019, il a fait de la critique de l'UE, qui traiterait les Roumains comme des «*citoyens de seconde zone*», un élément clé de sa rhétorique. Son discours n'est pas complètement infondé. Il se nourrit notamment de la frustration d'une partie de la population face aux conditions de travail de la main-d'œuvre roumaine en Europe de l'ouest et à l'entrée très tardive du pays dans l'espace Schengen. Mais il sert aussi au candidat d'extrême droite à justifier un souverainisme à tendance eurosceptique, contre les «*politiques uniques*» de la «*nouvelle Union soviétique*».

En ce sens, il se rapproche d'une vision à la Viktor Orbán. Lors du débat télévisé de l'entre-deux-tours, Simion a ainsi fait l'éloge

du Premier ministre illibéral, dans un appel du pied aux électeurs de l'importante minorité hongroise du pays. «*Beaucoup des positions de Orbán deviendront des politiques d'Etat en Roumanie. Il est venu le moment d'une Europe des nations, d'une Europe chrétienne, où nous nous battons pour nos droits de citoyens européens*», a-t-il promis.

Pour certains observateurs, Simion pourrait suivre, s'il était élu, une trajectoire comparable à celle de Giorgia Meloni, qui s'est forgé une image fréquentable sur la scène européenne malgré son positionnement d'extrême droite. Un argument penche en ce sens : le Roumain est vice-président des Conservateurs et réformistes européens, dont est également membre Fratelli d'Italia, le parti de la Première ministre italienne. Jeudi, à quelques jours du second tour, il a pris le temps de se rendre à Rome, où il a été reçu par Meloni. Selon George Scutaru, du groupe de réflexion New Strategy Center, «*le style de Simion ressemble toutefois plus à celui du Premier ministre [populiste] slovaque Robert Fico, suggérant une approche nationaliste et axée sur la confrontation*».

Sur la question de l'Ukraine, les positions de Simion sont en tout cas proches de celles d'Orbán et de Fico. Le nationaliste promet depuis longtemps de couper l'aide militaire roumaine à Kyiv. Dans la pratique, cela pose des questions. Irait-il jusqu'à arrêter l'entraînement de pilotes ukrainiens sur des F-16 en Roumanie ? Bloquerait-il le transit par le pays des armes envoyées vers Kyiv, comme le fait la Hongrie ? Ce serait un sérieux coup dur pour les Occidentaux, tant la Roumanie est devenue depuis trois ans un pivot logistique de l'aide à l'Ukraine.

Le président roumain a des fonctions

limitées, mais en tant que chef du Conseil national de défense, il peut influencer les décisions relatives à la sécurité ou à la politique étrangère. Il représente aussi le pays lors des Conseils européens, ce qui lui laisse la possibilité de bloquer des programmes communs d'aide à l'Ukraine, comme Orbán a déjà tenté de le faire.

RÉVISIONNISME TERRITORIAL

Les racines de l'opposition de Simion à l'Ukraine sont profondément liées à ses rêves nationalistes de restaurer une «grande Roumanie», incluant la majeure partie de la Moldavie et la région ukrainienne de la Bucovine. Cette semaine encore, Simion a fait allusion à son révisionnisme territorial, en annonçant qu'il se rendrait à Kyiv s'il était élu, mais aussi à Tchernivtsi, la capitale de la Bucovine. Il est toutefois interdit d'entrer à ce jour en Ukraine, en raison de ses vues irréalistes. Sa principale boussole géopolitique semble être le trumpisme. Simion est un fan de la première heure du président américain, jamais lassé de répéter qu'il mènera une

Pour certains observateurs, Simion pourrait suivre une trajectoire comparable à celle de Meloni, qui s'est forgé une image fréquentable malgré son positionnement.





«La diaspora en a marre alors elle vote pour n'importe qui»

Les quatre millions d'électeurs roumains établis à l'étranger ont largement soutenu George Simion au premier tour. Leurs voix pourraient faire la différence ce dimanche.

Sur le marché de Focșani, à trois heures de Bucarest, les échoppes s'alignent devant des clients trop peu nombreux. Celle de Valentin Hanu propose des produits d'entretien, disposés sur des caissons en plastique. Ancien conseiller municipal, il est un des seuls de sa famille à être resté au pays. «Ils n'ont pas voulu terminer l'école et ont choisi le chemin de la facilité, celui de la diaspora», affirme-t-il. A l'approche du second tour de la présidentielle, Valentin est amer: la plupart de ses proches soutiennent le candidat nationaliste et isolationniste, George Simion. «Beaucoup ont voté pour lui au premier tour, dans l'espoir de changer les choses. Ils en ont marre du système, alors ils votent pour n'importe qui», déplore le commerçant, qui espère une victoire du rival de centre droit, Nicușor Dan.

Concessions. Environ 4 millions de Roumains vivent à l'étranger. Le 4 mai, ils ont été plus de 60% à voter pour le candidat d'extrême droite, séduits par son discours identitaire et ses promesses antisystème. C'est le cas de Manuela Moldoveanu, établie à Bruxelles. Comme tant d'autres, elle a quitté son pays à 20 ans «à la recherche d'une vie meilleure». Cette mère de famille originaire de Focșani rend visite à son beau-frère. «Les jeunes et la diaspora ont choisi de soutenir Simion car il nous offre de nouvelles possibilités et des changements majeurs. Nous espérons qu'il tiendra parole et que les choses changeront pour le mieux.» Pour le



sociologue Antonio Amuza, l'attrait de la diaspora pour le souverainiste s'explique notamment par sa promesse de mettre fin à une classe politique «recyclée» depuis des décennies. En parallèle, George Simion attise aussi leurs espoirs de retour au pays, assurant qu'il leur offrira un meilleur avenir économique. «La diaspora, ce ne sont pas seulement les médecins émigrés à Bruxelles ou Paris. Elle se compose aussi de travailleurs qui s'usent les mains et envoient de l'argent au pays, explique Antonio Amuza. Ces personnes ont fait beaucoup de concessions, ont renoncé à beaucoup de choses. Quand on leur dit que la situation peut évoluer chez eux, cela peut représenter un nouvel espoir, une chance de repartir à zéro, plus près de leur famille. Si ces messages sont de bonne foi, c'est une bonne chose. Mais s'il s'agit de messages populistes, c'est un jeu cynique.»

Lors d'un débat télévisé, George Simion a promis des «programmes de réinsertion sociale» pour la diaspora. Il pointe «un déficit d'emplois bien rémunérés», qui conduirait selon lui «à l'arrivée de travailleurs du tiers-monde, alors que les Roumains partent à l'étranger». Stefan Mocanu est camionneur au Royaume-Uni. Il y représente bénévolement le parti Alliance pour l'unité des Roumains (AUR), fondé par Simion en 2019. «Le temps passe si vite, et nous travaillons jour et nuit et perdons nos espoirs et nos traditions, regrette-t-il. Il y a des enfants qui sont partis et qui n'appellent même plus leurs parents pour demander comment ils vont. C'est très douloureux.» Mais Corneliu Condurache, directeur du journal *Ziarul de Vrancea* à Focșani, fustige des «slogans» propagés sur les réseaux sociaux comme TikTok pour manipuler un électoral vulnérable. Le journaliste assure que George Simion «ne peut pas faire revenir la diaspora avec une politique isolationniste». Il estime que son élection nuirait au

contraire à l'économie locale. Après le premier tour du 4 mai, son score de 41% a généré une dépréciation historique du leu, obligeant la banque nationale à injecter plusieurs milliards d'euros. Des économistes anticipent une nouvelle crise si l'il remporte le second tour.

Assise sur un banc de Focșani, Sabina Agachie partage ce scepticisme: «Simion dit qu'il veut ramener la diaspora ici, mais qui va leur donner un travail? Dites-nous, où sont les emplois? Où sont les usines? Il y a des millions de personnes dans la diaspora, qu'est-ce qu'on va faire de tous ces gens s'ils reviennent?» Quelques mètres plus loin, Georgiana est tout aussi déboussolée. Elle soutient le candidat d'extrême droite, mais souhaite que son fils parte étudier à l'étranger. «Il n'y a pas d'avenir ici pour lui», souffle-t-elle.

Barrage. Selon les derniers sondages réalisés en Roumanie, le résultat de dimanche s'annonce extrêmement serré. La diaspora pourrait donc faire pencher la balance. En Europe de l'Ouest, le président de l'AUR reste favori, tandis qu'en Moldavie voisine, la majorité des électeurs soutient Nicușor Dan. Près d'un million de Moldaves détient la double nationalité, héritage des liens historiques entre les deux pays. En plein processus d'adhésion à l'UE, la Moldavie pourrait être affectée par la présidentielle roumaine.

Pour tenter d'arracher une victoire, Nicușor Dan, maire de Bucarest, mise sur un barrage pro-européen à l'extrême droite. Il espère aussi séduire les nombreux électeurs encore indécis et enchaîné aux plateaux de télévision. Mais ces derniers jours, les débats d'entre-deux-tours ont systématiquement été annulés, le candidat souverainiste refusant les invitations des médias. Mercredi soir, alors que Nicușor Dan répondait seul aux questions des journalistes, George Simion se trouvait à Rome. Le 4 mai, 70% des Roumains d'Italie lui avaient accordé leur vote.

MARIA GERTH-NICULESCU

Envoyée spéciale
à Focșani (Roumanie)

{BnF | François Mitterrand

Exposition
6 mai - 19 oct. 2025

GéBé
un génie du dessin
de presse



Allée Julien Cain
Quai François Mauriac
Paris 13^e | bnf.fr

**Entrée
libre**



GéBé, Qu'est-ce que je fais là ? 1976 © Marianne Huvé/Elsa Bondeau/BnF, Estampes et photographie

Eurovision

Le retour de force de la France

En dix ans, la délégation tricolore a changé l'image du concours musical longtemps méprisé, grâce à des choix plus ambitieux et une implication renforcée. Ce changement de stratégie lui a permis de se hisser plusieurs fois dans le haut du classement. En finale ce samedi, Louane est parmi les favoris.

Par
DAMIEN COTTIN
 Infographies **JULIEN GUILLOT**

Déringardiser. Un vaste objectif pour l'Eurovision, tant le concours a souffert en France d'une image loufoque et has been. Mais s'il subit encore le mépris – critiqué pour une qualité jugée médiocre de ses performances –, l'événement y est redevenu largement populaire. Un come-back réussi, qu'envieraient beaucoup d'artistes sur le retour, permis par la reprise en main de France 2 en 2015. Après une traversée du désert marquée par des choix artistiques douteux et un manque d'ambition, sanctionnés par des résultats calamiteux, la délégation tricolore s'est retroussé les manches. «France Télévisions s'est donné les moyens comme jamais auparavant, il y a une campagne de promotion très forte et la délégation ne cache pas sa volonté de gagner cette année», témoigne Thomas

Duseaux, créateur du podcast *Douze Points*, dédié au concours. La France suit en cela le modèle fructueux d'autres participants chahutés dans les années 2000 et 2010. Comme la Suisse, qui a enchaîné les dernières places et les non-qualifications pour la finale avant une remontée fulgurante dans les classements. Jusqu'à la victoire l'an dernier de Nemo et donc l'organisation de l'édition 2025, dont la finale a lieu ce samedi à Bâle.

SUCCÈS PLANÉTAIRES

Car, la France et l'Eurovision ont longtemps eu du mal à être sur la même longueur d'onde. A force d'enchaîner les échecs, le concours a vu son impopularité croître, au point d'être snobé par les stars. A quelques exceptions près, comme Patricia Kaas en 2009 ou Anggun en 2012, peu d'artistes reconnus ont osé s'y aventurer, par peur de se briser les dents. France Télévisions a donc siillé la fin de la récré et décidé de prendre l'événement au sé-

rieux à partir de 2016, en commençant par renouveler le profil de ses candidats. Mais pour convaincre le jeune Amir, révélé par *The Voice* en 2014, «il a fallu plusieurs mois de longues discussions» tant une participation en début de carrière apparaissait comme un échafaud, raconte Edoardo Grassi, chef de la délégation tricolore de 2016 à 2018. Pourtant, la magie a opéré. Et c'est sans doute l'inespérée sixième place du chanteur – à l'époque meilleure performance du pays depuis 2002 – qui a relancé l'intérêt pour le concours. Ouvrant la voie à d'autres comme Slimane et Louane, candidats français en 2024 et 2025.

D'autant qu'aujourd'hui, l'Eurovision est perçu comme une aubaine pour les artistes. «Ils comprennent que le concours a désormais sa place sur la scène internationale, donc ils sont de plus en plus friands de rejoindre cette aventure», analyse Alexandra Redde-Amiel, cheffe de la délégation française et directrice du divertissement de France Télés. Un phéno-

mène sans doute renforcé par les succès planétaires de plusieurs vainqueurs. Comme celui de Maneskin, groupe italien qui a remporté l'édition 2021 et qui a enchaîné une tournée mondiale, jusqu'au Madison Square Garden de New York. Ou la superstar suédoise Loreen, double gagnante, et le Néerlandais Duncan Laurence dont les titres *Tattoo* et *Arcade* ont envahi les ondes. «Grâce aux plateformes de streaming, un titre qui gagne, c'est désormais un titre qui va devenir un hit mondial», renchérit Edoardo Grassi. De quoi cultiver l'espoir de nombreux artistes de voir leurs chansons dépasser les frontières de leur pays.

Mais alors, quelle est la clé pour accéder à la victoire? La France a longtemps dédaigné les instances de l'Eurovision. A son arrivée à la tête de la délégation tricolore, Edoardo Grassi a entrepris de refaire du pays un acteur clé du concours: «Il fallait s'impliquer davantage au sein de l'organisation, on a donc intégré le Reference Group [chargé de contrôler l'événement, en supervisant son financement et sa préparation avec le diffuseur hôte, ndlr] pour participer à la prise de décision. Le fait d'être présent dans ces réunions et d'être en contact permanent avec les organisateurs, ça change vraiment la donne.» Accompagnée des autres membres des Big Five, les plus gros contributeurs financiers qualifiés d'office pour la finale (Allemagne, Espagne, Italie et Royaume-Uni), la France a poussé pour plusieurs changements. Le plus important étant leur présence lors des demi-finales. S'ils ne risquent pas l'élimination, leurs artistes se produisent désormais sur scène, sous forme d'entracte – le public ne découvrira auparavant leur prestation que lors de la finale. Un moyen de corriger le déficit de notoriété dont ils pouvaient souffrir. Et le retour de la France à l'Eurovision Junior, depuis 2018, a aussi été un moyen de confirmer sa motivation – d'autant qu'en sept participations, le pays a décroché trois trophées. Des victoires qui ont permis d'organiser deux fois l'événement, à Paris en 2021 et à Nice en 2023.

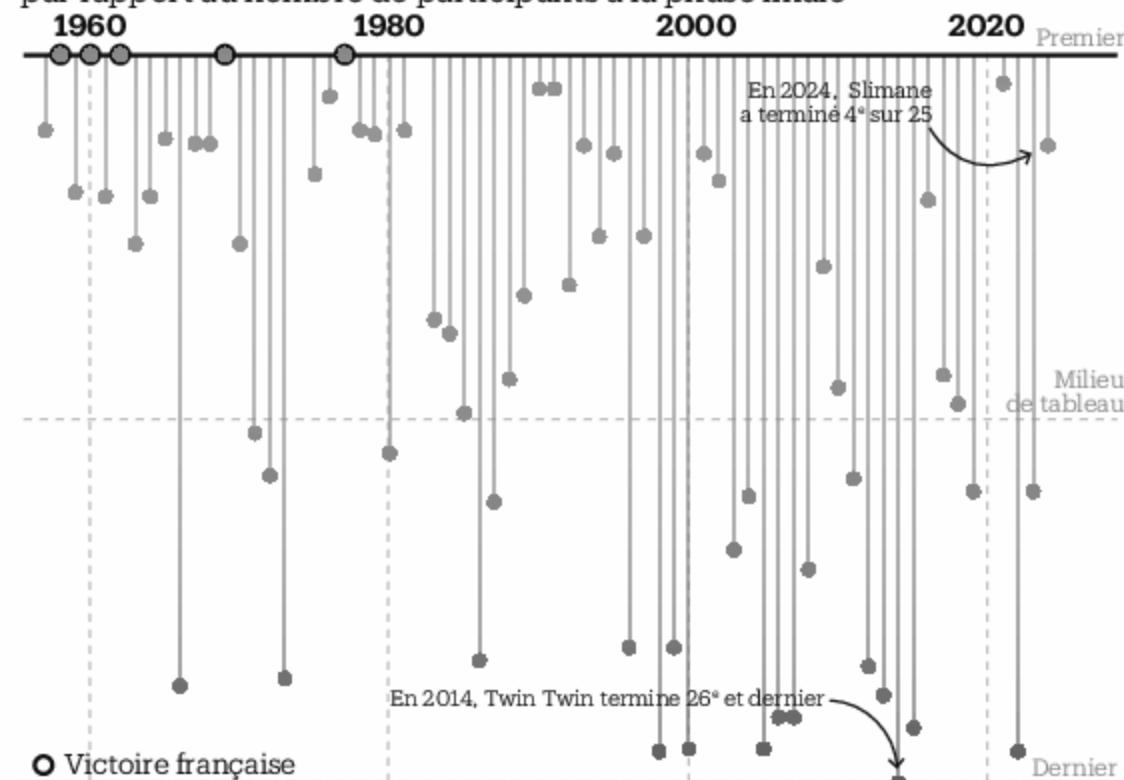
DOUCEUR, AMOUR, VOIX

S'apparentant ni plus ni moins à du lobbying, cette influence s'est accompagnée d'efforts de communication. «En arrivant à la tête de l'Eurovision, je me suis rendu compte, en observant des pays comme l'Italie ou la Suède où le concours est une religion, qu'ils avaient une stratégie de communication extrêmement puissante, avec des sélections nationales et des événements tout l'année. On a donc travaillé énormément là-dessus», insiste Alexandra Redde-Amiel. Car, même si France Télés fait appel à des chanteurs reconnus, leur célébrité reste limitée à l'étranger. D'où l'importance d'organiser des tournées médiatiques. «Il faut évidemment faire de la promotion. Quand France Télés fait le tour des chaînes en Europe avec son artiste, comme ils l'ont fait l'an dernier avec Slimane, ça aide à développer sa notoriété», estime Thomas Duseaux. Et pour embarquer les communautés, très actives, de fans, les artistes participent aux pre-parties, ces concerts organisés avant le concours dans plusieurs grandes villes d'Europe – Louane a chanté en avril lors de l'*Eurovision in Concert* à Amsterdam.

Mais si la communication attire les caméras, elle ne suffit pas à faire un gagnant. Sur le volet artistique, France Télés devait aussi rattraper son retard. Pour Edoardo Grassi, le talon d'Achille du pays a longtemps été la mise en scène: «Le vainqueur aura toujours une superbe scénographie. Donc même si on a une chanson qui est très bonne, si la mise en scène n'est pas là, ce sera plus difficile de gagner.» Un théorème qui se vérifie à chaque édition: des pays, favoris avant les répétitions, s'écroulent dans les paris en ligne à la publication des premières images. «Les mises en scène, ça coûte

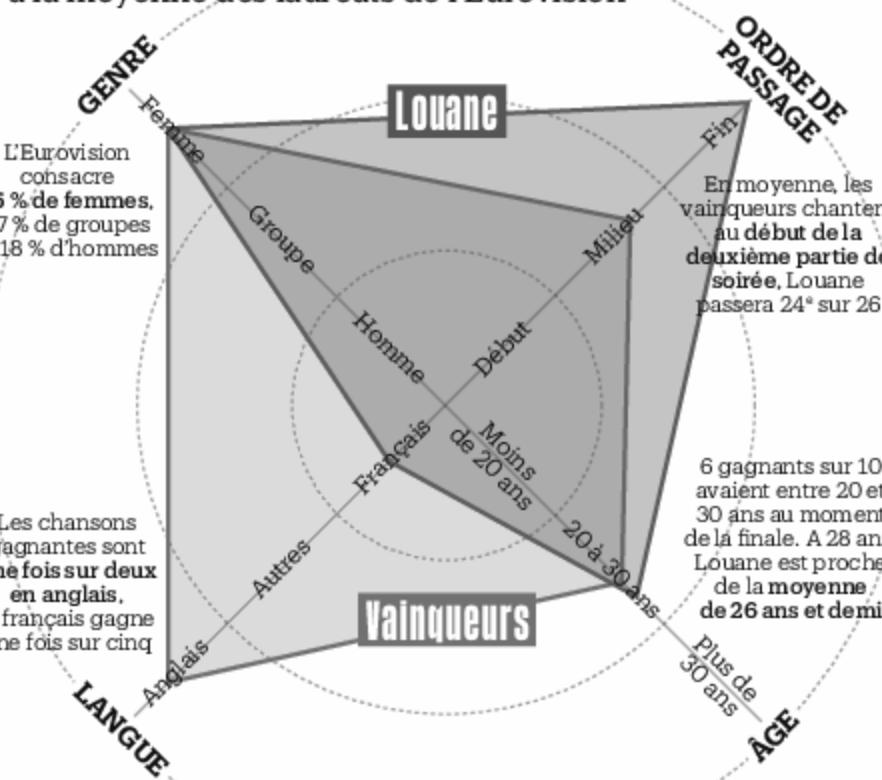
La France est-elle si nulle ?

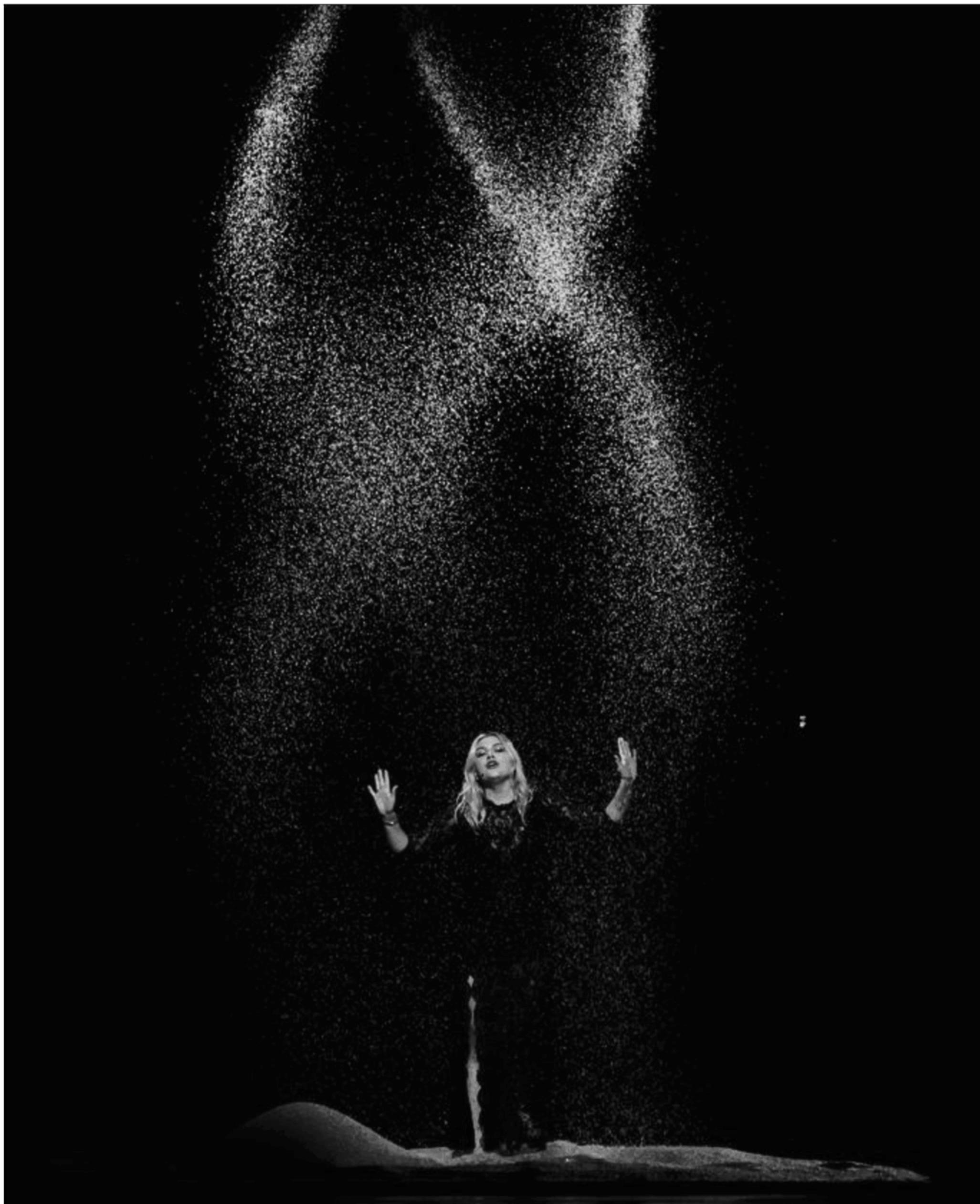
Classement du candidat français par rapport au nombre de participants à la phase finale



Louane peut-elle gagner ?

Atouts de la candidate française par rapport à la moyenne des lauréats de l'Eurovision





France 2 a fait appel à Fredrik Rydman, scénographe des prestations victorieuses en 2015 et 2024. PHOTO D. BALIBOUSE. REUTERS

cher, donc il faut mettre de l'argent, ajoute l'ancien chef de délégation. Habituée ces dernières années des scénographies épurées, la délégation française a décidé de rejouer la même partition cette année avec Louane et sa chanson *Maman*. A un détail près : France 2 s'est adjoint les services de Fredrik Rydman. Pointure du concours, le chorégraphe est à l'origine des prestations victorieuses des artistes suédois Mans Zelmerlöw en 2015 et suisse Nemo en 2024.

Et si les dernières performances françaises présentent des similitudes, c'est aussi parce que la délégation a compris qu'il fallait d'abord plaire au reste de l'Europe. «*Quand on demande aux ressortissants d'autres pays ce qu'ils attendent, ils répondent : de la douceur, de l'amour, de la voix*», détaille Thomas Duseaux. Une stratégie qui peut parfois surfer sur les clichés – à l'instar des vues aériennes sur Paris à n'en plus finir d'Alma en 2017. «*Il ne faut pas oublier qu'on nous regarde aussi pour la trilogie baguette, bérét et tour Eiffel*, sourit Edoardo Grassi. Mais, en vérité, les gens atten-

dent surtout de l'émotion.» Un équilibre parfois difficile à trouver mais qui, s'il est réussi, assure de vifs succès – comme la deuxième place en 2021 de Barbara Pravi, avec son style à la Edith Piaf. «*Pour que la France soit deuxième avec une chanson pareille, il faut que l'émotion passe et transperce*», avait-elle réagi après le concours. Cette année encore, Louane compte sur l'hommage à sa mère et à sa fille pour convaincre.

En France, l'engouement est de plus en plus vif. Pourtant, le pays a longtemps été aux antipodes des superfans de l'Eurovision. A titre de comparaison, en 2024, le concours a battu un record d'audience en Suède, nation organisatrice, avec 87,3% des téléspectateurs – dépassés par les 96% de l'Islande. Des chiffres qui laissent les télédistributeurs tricolores rêveurs. Mais les audiences montent aussi. «*Le fait d'avoir pris le concours au sérieux, tout en gardant une certaine légèreté, ça a permis d'en faire un événement très populaire. Aujourd'hui, ça fait des scores déments*», se réjouit Edoardo Grassi. Déjà en 2021, avec

l'espoir d'une victoire de Barbara Pravi, 5,5 millions de personnes s'étaient rassemblées devant France 2 – un record depuis Patricia Kaas en 2009. Tandis que l'an dernier, 5,4 millions de téléspectateurs ont regardé le concours, avec un pic à 7,6 millions lors du passage sur scène de Slimane, soit près de 37% en part de marché – la meilleure performance de la chaîne depuis dix ans, hors événements sportifs. «*On constate un véritable enthousiasme : un écran géant diffusera cette année la finale place de la Bastille à Paris, des événements ont été organisés par les mairies de Nice ou de Mulhouse... Ce ne sont plus seulement les bars qui diffusent la finale*», ajoute Thomas Duseaux.

Et pour embarquer encore plus le public, la chaîne s'est même essayée à la sélection nationale. Sur un modèle expérimenté dans d'autres pays européens, comme la Suède avec le Melodifestivalen ou l'Italie avec le festival de Sanremo, France 2 a proposé à plusieurs reprises aux téléspectateurs de choisir leur candidat. Témoignage de l'attractivité

retrouvée pour le concours, plusieurs chanteurs connus comme Emmanuel Moire ou Chimène Badi ont tenté leur chance en 2019, remettant au passage leur carrière en jeu. Si la formule n'a pas été pérennisée après 2022, elle avait toutefois permis au public français de choisir Barbara Pravi et de créer un élan derrière la candidate.

«RÊVE FOU»

Cet intérêt pour l'Eurovision a fini par dépasser le seul monde de la musique et de la télévision, puisque politiques et territoires se prêtent au jeu. La France a pourtant longtemps rechigné à organiser le concours pour des raisons budgétaires. «*On avait pour ordre de perdre*», avait révélé Yves Bigot, ancien directeur général adjoint du groupe, évoquant les millions d'euros nécessaires au financement de la compétition. Mais avec la mise en place des demi-finales et l'instauration d'une semaine entière de concours, de la cérémonie d'ouverture à la finale, les pays ont compris les retombées économiques qu'ils pourraient en tirer. En 2023, Liverpool, ville hôte, avait mis en place un «Eurovision Village», sorte de fan zone, d'une capacité de 25 000 personnes. «*Quand les villes jouent le jeu, l'investissement de leur part est clairement rentabilisé*», ajoute Thomas Duseaux. D'autant que l'émission offre une publicité énorme au pays organisateur, avec notamment les «cartes postales», qui, avant le passage de chaque candidat sur scène, présentent ce dernier dans des séquences aux allures de spots d'office du tourisme. A chaque édition, le secteur de l'hôtellerie est d'ailleurs très gâté : avec une prise d'assaut des chambres disponibles, les prix des nuitées explosent. Sans compter, la consommation des fans sur place. Une manne financière qui suscite nécessairement des envies.

En outre, en termes d'image, une victoire à l'Eurovision offre une superbe vitrine diplomatique – en particulier pour les petits pays. Au point que l'Elysée en ait compris les enjeux. A la manière des messages de félicitations adressés à chaque médaillé des JO, Emmanuel Macron avait remercié Barbara Pravi, en 2021, de «*réaliser ce rêve fou de faire briller la France à l'Eurovision*» – la chanteuse avait révélé qu'elle avait également reçu un SMS de sa part. Et l'an dernier, il avait dit «*espérer le meilleur pour Slimane*». Nul doute qu'en cas d'exploit ce samedi, les personnalités politiques multiplieront les félicitations à Louane sur les réseaux sociaux.

Après avoir atteint deux fois le top 5 depuis 2021, France Télévisions mise sérieusement sur la victoire – la bulle française à Bâle y croit dur comme fer cette année. Une possibilité, renforcée par la bonne position de la chanteuse dans les paris en ligne, qui, si elle se concrétisait, viendrait couronner un pari relancé il y a dix ans par le groupe audiovisuel et achèverait de crédibiliser l'émission dans le pays. «*Ce serait extraordinaire de pouvoir remporter l'Eurovision, pour faire briller la culture et le grand répertoire français. A France Télévisions, on a vraiment envie de gagner*», conclut Alexandra Redde-Amiel.

Avec une popularité retrouvée auprès du public, un succès acterait le rôle d'acteur incontournable du pays à l'Eurovision. Et en organisant le concours, la France pourrait espérer revivre un engouement populaire et festif, comme elle l'a vécu autour du sport pour Paris 2024, mais cette fois en musique pour... Paris 2026? ◀

Par
MATHILDE ROCHE

C'est une technique de négociation classique : formuler une dizaine de demandes, idéalement déraisonnables, pour espérer en obtenir une ou deux, un peu moins folles que les autres. Réclamer le bras pour remporter la main. La Fédération nationale des chasseurs (FNC) a ainsi rédigé onze requêtes dans un «Manifeste pour la chasse» et appelé ses fidèles à le présenter à tous les maires de France ce samedi. Une mobilisation nationale pour «dénoncer les multiples attaques injustifiées» des «technocrates adeptes de la norme et déconnectés de la réalité, des anti-tout et des écolos dogmatiques». Onze réclamations, certaines pour démanteler la législation venue petit à petit délimiter les contours de leur activité, comme «la réhabilitation du plomb dans les munitions de chasse» ou tout bonnement «la suppression de tous les moratoires européens». D'autres pour s'opposer à la moindre perte supplémentaire de liberté, avec le maintien «de toutes les espèces chassables», du «piègeage et du déterrage» et la «liberté de continuer à chasser» les week-ends et jours fériés. Et puis tant qu'à faire, demander la reconnaissance de la chasse française «d'intérêt général» et l'inscription de toutes ses déclinaisons au patrimoine immatériel de l'Unesco.

GARANTS

DE LA RÉGULATION

Bien qu'en première place dans la liste, ce souhait a peu de chances d'être exaucé. Mais il fait une belle diversion pour glisser, juste en dessous, ce qui pourrait bien être la principale revendication : «L'arrêt du paiement des dégâts de grands gibiers sur les cultures par les seuls chasseurs.» Si la question paraît purement administrative et peu concernante pour le reste de la population, on parle d'un coût de 40 à 45 millions d'euros par an, aujourd'hui payé intégralement par les fédérations de chasseurs, qui réclament depuis une dizaine d'années de partager la facture avec l'Etat - soit avec nos impôts. Un voeu pieux, selon le manifeste de la FNC, pour «sauver le système d'indemnisation pour les agriculteurs», dont les champs sont régulièrement ravagés par les sangliers, à la population grandissante. Une question sensible quand les chasseurs ont, pour certains observateurs, une large part de responsabilité dans le phénomène.

«S'ils sont tenus de payer cette indemnisation aux agriculteurs lorsque les productions sont détériorées par les sangliers, c'est parce qu'ils l'ont eux-mêmes demandé», souligne Richard Holding, chargé de la communication au sein de l'Association pour la protection des animaux sauvages (Aspas). Dans les années 1960, âge d'or de la chasse, ses 2 millions d'adeptes se heurtent au déclin du petit gibier, victime de l'industrialisation agricole. La disparition des haies, l'usage massif de

SANGLIERS

La lutte des chasses

La Fédération nationale des chasseurs présente ce samedi aux maires son «Manifeste pour la chasse» dans lequel elle souhaite partager notamment la facture des «dégâts de grands gibiers sur les cultures» avec l'Etat.

pesticides et la mécanisation ont raréfié les perdreaux, grives, lièvres et autres lapins de garenne. Privés de leurs cibles de prédilection, les chasseurs s'intéressent au grand gibier, et en particulier au sanglier, plutôt discret à l'époque. Pour satisfaire leur besoin de proies, ils doivent faire grossir ses effectifs. «Des projets de zootechnie sont portés en collaboration avec les institutions, comme l'Office de la chasse mais aussi l'Inra, pour faire de l'élevage de sangliers et réussir à les fixer sur des territoires où il avait disparu», explique Raphaël Mathevet, écologue au CNRS et coauteur de *Sangliers* (Actes Sud). Ces milliers de relâchés dans la nature se sont aussi couplés à de l'agrainage, pour les nourrir en milieu naturel, et des techniques de chasse conservatrices épargnant les laies.

Pour mener à bien cette grande réhabilitation de la faune sauvage, il est demandé aux agriculteurs de céder leur droit d'affût, qui les autorisait jusque-là à abattre un animal problématique sur leurs terres. En échange, les chasseurs se portent garants de la régulation de l'espèce, et proposent donc ce système de dédommagement en 1968. L'opération est un franc succès... Jusqu'à ce

que la situation dégénère. Le nombre de sangliers tués chaque année est passé de 30 000 dans les années 1970 à près de 850 000 aujourd'hui, selon la FNC. Sans que cela soit suffisant pour éviter les dégâts sur les activités humaines. Le montant des indemnisations versées aux agriculteurs approche les 50 millions d'euros sur la saison passée, selon les chiffres transmis par la FNC. Un record.

«IL N'Y A PLUS D'HIVERS!»

Or pendant que la population de sangliers a bondi, celle des chasseurs a vieilli et diminué, et les fédérations sont dépassées par leur mission. «Le nombre faraîneux de sangliers abattus chaque année est la conséquence mal maîtrisée d'une volonté politique et historique de disposer d'une abondance d'animaux à tuer», résume le naturaliste Pierre Rigaux dans *Pas de fusils dans la nature* (Humensciences). «Un discours complètement mensonger de l'écologie radicale et punitive», riposte Willy Schraen, président de la FNC. Les responsables sont le dérèglement climatique - il n'y a plus d'hivers! - et la culture intensive du maïs, dont les sangliers

raffolent, puisqu'ils ont tout pour s'y cacher et se nourrir.» De fait, une multitude de facteurs explique leur prolifération, dont ceux cités par le chasseur en chef. Les experts mentionnent aussi la progression des forêts et l'extinction de ses prédateurs naturels. «C'est d'ailleurs assez contradictoire de voir la «réduction significative des populations de loup» dans les réclamations de leur manifeste», tacle Richard Holding, représentant de l'Aspas.

La politique nationale menée le siècle dernier n'aurait donc eu aucune conséquence? «Je ne nie pas que quelques personnes ont pu éléver un peu des sangliers à un moment, mais c'est des bricoles. Sinon pourquoi tous les continents ont un problème avec cette espèce?» balaie Willy Schraen. Pour lui, l'injustice est totale: «C'est absolument anormal que l'on soit les seuls à prendre en charge cette responsabilité: on doit payer pour l'entière responsabilité des dégâts sur le territoire national alors qu'un tiers de la France n'est pas chassable.» Il avance un montant total de 100 millions d'euros par an «payé de la poche des chasseurs», pour compenser les agriculteurs, mais aussi faire de la prévention et de l'instruction administrative.

Un coût en hausse constante, qui n'aide pas à recruter dans les fédérations locales les plus touchées. Grâce à ses puissants lobbys, la FNC a bien obtenu une enveloppe de 80 millions d'euros en 2023, dont 60 répartis sur trois ans pour cette problématique. «Mais déjà on ne nous a pas versé ce qui avait été promis, et c'est la dernière année où l'on nous aide un peu. A partir de 2026, on fait comment?» se plaint Willy Schraen, qui souhaite rouvrir le volet législatif d'urgence. Raphaël Mathevet s'interroge sur la nécessité d'une réponse nationale alors que la situation est très hétérogène sur le terrain: «Pour 10% des communes sont concernées par ces tensions, le débat mérite d'être remis sur la table, à condition de l'ouvrir à tous les acteurs de l'espace rural. La question ne peut pas être tranchée uniquement entre le monde agricole, le monde cynégétique et le gouvernement.» Mais du côté de l'Aspas, ça ne passe pas. «Ce sont eux qui ont demandé à gérer l'espèce, c'est à eux d'assumer, maintient Richard Holding. Sauf si on accepte aussi de confier les clés de la gestion de la faune sauvage à d'autres entités que les chasseurs.»



Des chasseurs de la fédération de l'Oise lors d'une battue



aux sangliers, en août 2019, à Sacy-le-Grand. PHOTO DENIS ALLARD

Emmanuel Macron sur le tableau d'honneur

Qui va à la chasse... gagne l'attention d'Emmanuel Macron. Depuis son premier quinquennat, le président de la République soigne ses relations avec environ 1 million de chasseurs français, multipliant gestes amicaux et cadeaux. «Il a toujours été très vigilant sur les sujets liés au monde cynégétique», confirme Thierry Coste, lobbyiste pro-chasse et proche du chef de l'Etat. Dès 2017, le candidat Macron répétait ainsi les éléments de langage du secteur : «La chasse n'est ni un sport ni un loisir mais un mode de vie.» Huit ans plus tard, jamais les chasseurs n'ont eu la vie aussi facile. Retour sur les décisions pro-chasse du Président.

Participation à une cérémonie

16 décembre 2017. Emmanuel Macron célèbre ses 40 ans dans un gîte,

proche du château de Chambord. A cette occasion, il participe à la «présentation du tableau», cérémonie durant laquelle des chasseurs exposent le gibier tué. Une présence symbolique, «c'est la première fois depuis quarante ans qu'un président vient en forêt à la fin de la chasse», s'enflamme Thierry Coste. Le chef de l'Etat exalte la pratique – «formidable atout pour la biodiversité» – et promet : «Je serai le Président qui développera la chasse, vous pourrez toujours compter sur moi.»

Soutien aux chasses traditionnelles

Lors d'un congrès de la Fédération nationale des chasseurs (FNC) en mars 2017, Emmanuel Macron avait défendu les «chasses traditionnelles» comme faisant partie du «patrimoine», de «l'art de vivre». Fidèle à cette ligne, le gouvernement donne

régulièrement depuis son feu vert à certaines pratiques. En octobre 2022, Christophe Béchu, ministre de la Transition écologique et de la Cohésion des territoires, signe plusieurs arrêtés autorisant la chasse traditionnelle aux oiseaux. Un an auparavant, le Conseil d'Etat avait pourtant suspendu des décisions similaires.

Prix du permis de chasse divisé

Le président de la FNC, Willy Schraen, l'avait annoncé lui-même après une réunion à l'Elysée. Le 28 août 2018, Emmanuel Macron valide la division par deux du prix du permis national de chasse. De 400 euros par an, il passe à 200 euros. Pour Thierry Coste, cette décision «montre que le Président ne souhaitait pas simplement défendre la chasse, mais permettre

LIBÉ.FR

La chasse, bientôt au patrimoine mondial de l'Unesco ?

La Fédération nationale des chasseurs réclame l'inscription de la pratique sur la Liste du patrimoine culturel immatériel. Mais le processus est long, retrouvez notre décrillage sur notre site.

son développement». Le lendemain, Nicolas Hulot, alors ministre de la Transition écologique, démissionne du gouvernement.

Pas de confinement pour chasser

En mars 2020, pendant le confinement, les chasseurs pouvaient cocher sur leurs attestations de sortie dérogatoire : «Participation à des missions d'intérêt général sur demande de l'autorité administrative.» Le 31 octobre, le ministère de la Transition écologique autorise la pratique de la chasse au sanglier, au cerf ou au chevreuil. Officiellement, seules les «opérations de régulation de la faune sauvage» sont légales.

Des millions d'euros de subventions

Entre 2017 et 2021, les subventions versées à la FNC bondissent, passant de 27 000 euros à 11,46 millions d'euros. Mais, tempère Thierry Coste, «Macron n'a pas offert des subventions aux chasseurs». Cette hausse s'explique en partie par la réforme de la chasse de 2019. Lors de la création de l'Office français de la biodiversité, la redistribution des financements est repensée. «Emmanuel Macron a validé le fait qu'une partie des sommes versées par les chasseurs, qui partaient auparavant à l'Etat, restent désormais dans les fédérations», explique-t-il. Cette «réorientation» des fonds, selon les termes du lobbyiste, a toutefois renforcé la FNC et ses structures locales. «Grâce au travail de Macron, assure Thierry Coste, on a pu sensibiliser l'opinion publique et permettre aux fédérations de communiquer davantage.»

Pas d'interdiction le dimanche

«Aucune loi ou amendement pouvant abîmer la chasse n'a été adopté durant ce quinquennat», se félicite Willy Schraen en mars 2022 dans *le Parisien*. A chaque fois qu'on a eu un problème à régler avec un ministre de l'Ecologie, Emmanuel Macron est intervenu.» Depuis, le Président n'a pas dérogé à la règle. Ainsi, en 2023, plusieurs associations demandent à proscrire la chasse le dimanche compte tenu des accidents qui se multiplient. Le gouvernement balaie l'idée, comme celle d'interdire la chasse l'après-midi. Bérangère Couillard, secrétaire d'Etat à l'Ecologie, y était pourtant favorable. Cependant, devant Thierry Coste, «elle a perdu tous les arbitrages» et le chef de l'Etat a été, selon lui, «d'une grande vigilance».

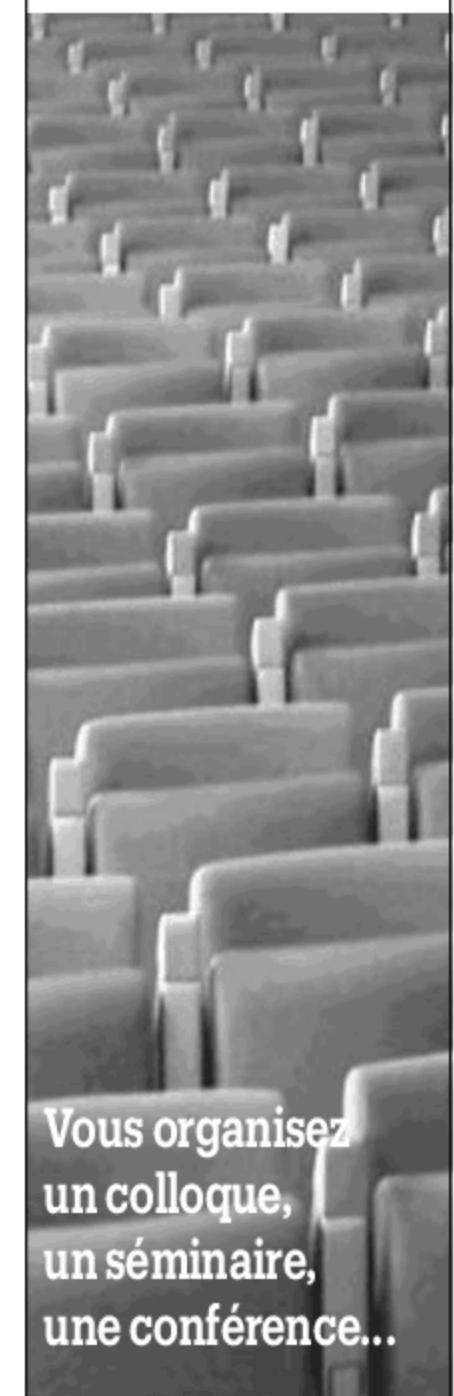
ANCELIN FAURE

carnet

MARIAGES

" J+A
23/05/1973: la rencontre...
17/05/2025: le mariage
Quelle aventure !
Félicitations !! "

Libération



Vous organisez un colloque, un séminaire, une conférence...

Contactez-nous

Réservations et insertions

la veille de 9h à 10h

pour une parution le lendemain

Tarifs : 16,30 € TTC la ligne

Forfait 10 lignes :

153 € TTC pour une parution

15,30 € TTC la ligne suppl.

abonnée et associations : -10 %

Tél. 01 87 39 80 00

Vous pouvez nous faire parvenir vos textes par e-mail : carnet-libe@teamedia.fr



LIBÉ.FR

Des dizaines de morts à Gaza, fin de tournée dans le Golfe pour Trump... L'actu du conflit au Proche-Orient

La Défense civile de la bande de Gaza a annoncé vendredi que 74 personnes sont mortes dans des bombardements israéliens, alors que le président américain a achevé son déplacement aux Emirats arabes unis, déclarant «nous nous intéressons à Gaza. Et nous allons faire en sorte que cela soit réglé». Retrouvez l'actualité du conflit sur Libé.fr. PHOTO AP

Rayana B., tuée d'une balle dans la tête par un policier: la justice ordonne un non-lieu

La jeune femme de 21 ans, passagère d'un véhicule refusant d'obtempérer, avait été tuée par le tir de l'agent Thomas B. à Paris en 2022. Les juges d'instruction estiment que les fonctionnaires ont pu légitimement croire à un danger de mort.

Par
ISMAËL HALISSAT

Une balle en pleine tête, trois ans d'enquête, et à l'issue un non-lieu. Le 4 juin 2022, Rayana B., 21 ans, est tuée à Paris par le tir de Thomas B., un policier du commissariat du XVIII^e arrondissement. La jeune femme est alors la passagère avant d'une voiture conduite par Mohamed M., 38 ans à l'époque des faits. Quelques instants plus tôt, ce dernier prend la fuite lors d'un premier contrôle de police, puis, arrêté par le trafic, démarre sa voiture tandis que plusieurs policiers se trouvent autour. Les tirs interviennent au moment où le véhicule repart. Mohamed M. est également gravement blessé au thorax par les tirs mais survit.

Dans leur ordonnance de non-lieu datée du 5 mai, les deux juges d'instruction chargées de l'enquête estiment que les tirs des agents étaient justifiés par la situation créée par Mohamed M. Et ce, «du fait de ses multiples refus d'obtempérer, de sa détermination à se soustraire aux contrôles, du danger objectif qu'il représentait pour les autres usagers de la route et surtout, s'agissant de la séquence de tirs en elle-même, de la menace légitimement perçue par les fonctionnaires de police». Une position équivalente à celle du procureur de la République de Paris, qui avait requis le 4 avril un non-lieu.

A l'inverse, dans une ordon-



Le 4 juin 2021, Rayana B., 21 ans, était la passagère d'un véhicule refusant d'obtempérer visé par des tirs policiers à Paris. PHOTO DR

lement datée du 5 mai, Mohamed M., le conducteur, en détention provisoire depuis les faits, est renvoyé devant le tribunal correctionnel pour refus d'obtempérer aggravé et violences aggravées contre les policiers. Les juges d'instruction abandonnent la qualification criminelle de tentative d'homicide sur personne dépositaire de l'autorité publique retenue pendant l'enquête. Il doit être jugé le 6 octobre à Paris.

«Arrête-toi». Les investigations réalisées par l'Inspection générale de la police nationale (IGPN) et les différentes expertises ont permis de reconstituer en grande partie le déroulé des événements. Aux alentours de 10 h45, le 4 juin 2022, trois policiers à vélo croisent la voiture conduite par Mohamed M., à son bord se trouvent trois personnes. Les agents assurent avoir pro-

cédé à un contrôle car un passager ne portait pas de ceinture de sécurité. Mohamed M. prend alors la fuite et roule 350 mètres avant d'être coincé dans un couloir de bus. Il est rattrapé par les agents à vélo et des policiers d'une autre patrouille appellés en renfort.

Les images d'un bus et des caméras de vidéosurveillance de la ville permettent de voir la voiture effectuer une marche arrière de quelques mètres. Les policiers crient alors des injonctions: «Arrête-toi, arrête-toi!» L'agent Melvin B. se positionne au niveau de la portière du conducteur et frappe sur la vitre avec son arme dans les deux mains. Puis, l'avancée du bus libère un espace à Mohamed M. pour prendre la fuite. Le conducteur a consommé une importante quantité d'alcool (1,4 gramme par litre de sang), n'a pas de permis de conduire et se trouve en per-

mission de sortie dans le cadre d'une peine aménagée de semi-liberté.

Les données relevées par l'expert balistique et une reconstitution 3D permettent cependant d'estimer les positions des différents policiers au moment des tirs. Thomas B., dont les tirs blessent Mohamed M. et tuent Rayana B. est, à l'instant où le véhicule s'apprête à redémarrer, à 3,2 mètres.

Une seconde plus tard, juste avant d'ouvrir le feu, le fonctionnaire est à 1,6 mètre de la voiture, à l'avant du véhicule, au niveau du phare droit. A l'instant du deuxième tir, le véhicule a continué son mouvement vers la gauche, Thomas B. est à l'avant droit du véhicule. Au moment du troisième tir, dont les caractéristiques étudiées par l'expertise balistique indiquent qu'il est compatible avec le coup de feu mortel, Thomas B. est positionné sur le

flanc droit du véhicule, au niveau de la porte passager.

«Sidérée». Les experts qui ont réalisé la modélisation 3D de la scène affirment cependant que Thomas B. n'est jamais menacé par la trajectoire du véhicule. Son collègue Melvin B., qui se trouve lui au niveau de la portière du conducteur, est légèrement blessé. Il tire à cinq reprises sur le véhicule, depuis l'arrière. Aline N. tire pour sa part une fois, également depuis l'arrière. Les trois policiers justifient leurs tirs au cours de l'enquête par la dangerosité que représentait le véhicule pour leur vie. Tandis que Thomas B., qui avait été mis en examen pour coups mortels au cours de l'enquête, affirme avoir seulement visé Mohamed M. et n'avoir pas vu que Rayana B. était sur la trajectoire de tir. Les juges d'instruction estiment que Mohamed M. a eu

«une conduite dangereuse zigzaguant et slalomant entre les voitures et la voie de bus», en «frôlant des voitures et des piétons». Et au moment de son redémarrage, à l'instant des tirs, «le positionnement des roues et la manœuvre vers la gauche [...] ne permettent pas de remettre en cause la légitimité de la conviction de Thomas B., au moment des faits, de l'existence d'une menace réelle et concrète».

Contacté, l'avocat Florian Lastelle, qui défend les proches de Rayana B. dit que sa famille est «sidérée» et «se sent profondément méprisée par les termes approximatifs de cette décision». Un appel de l'ordonnance de non-lieu a été interjeté. Egalement contacté, Laurent-Franck Liénard, qui défend les trois policiers, se félicite: «La décision de non-lieu est à la fois logique et conforme au droit, malgré l'issue tragique des tirs appliqués par les policiers.»



LIBÉ.FR

L'Assemblée approuve un moratoire de trois ans sur les fermetures de maternité

Dans le cadre de la lutte contre la mortalité infantile, les députés ont très largement approuvé, à la quasi-unanimité, une proposition de loi du groupe Liot. Ce moratoire est censé «permettre une évaluation fine et territorialisée des établissements menacés» selon le député Paul-André Colombani qui porte le texte. PHOTO FABRICE PICARD. VU

LGBT+

5 %

C'est l'augmentation en un an des infractions anti-LGBT +, selon les chiffres officiels diffusés chaque année par les autorités françaises. Insultes dans la rue, cyberharcèlement, violences physiques..., au total, 4 800 infractions ont été enregistrées en 2024, dont 3 100 crimes ou délits (+7% en un an) et 1 800 contraventions (+1%), a indiqué le ministère de l'Intérieur à l'occasion de journée internationale contre l'homophobie, la transphobie et la biphobie, ce samedi. La progression annuelle reste toutefois moins importante que les années précédentes. Les infractions contre les lesbiennes, gays, bi et trans avaient augmenté de 15% en moyenne sur la période 2016-2023. «On reste sur une réalité problématique», estime auprès de l'AFP Flora Bolter, codirectrice de l'observatoire LGBT + de la fondation Jean Jaurès. «Les crimes et délits augmentent plus vite que les contraventions, or ils correspondent à des actes plus graves.» Ce durcissement «inquiétant» des actes anti-LGBT + s'observe aussi au niveau européen, selon cette spécialiste. Pour Julia Torlet, présidente de l'association SOS Homophobie, le climat actuel est «déléterre»: des personnalités politiques multiplient les propos anti-LGBT +, ce qui «encourage les actes haineux» et leur «donne une légitimité».

1 million

C'est le nombre d'Européens qui appellent l'UE à interdire les «thérapies de conversion» des personnes LGBT+ sur le continent, selon les résultats d'une initiative citoyenne vendredi. Celles-ci prétendent modifier l'orientation sexuelle ou l'identité de genre d'une personne. Maintenant que ce seuil est atteint, la Commission doit répondre publiquement à cette pétition, signée par de nombreuses personnalités du monde culturel ou politique, comme Angèle ou Gabriel Attal.

Concertation sur les retraites: le «conclave» prolongé jusqu'en juin

La concertation sur les retraites, que François Bayrou avait nommée «conclave» lorsqu'il l'avait annoncée en janvier, continue. Elle va même durer plus longtemps que prévu, car la date initiale de fin des travaux, fixée au 28 mai, a été reportée au 17 juin, ont convenu, jeudi, les cinq organisations patronales et syndicales (Medef, CPME, CFDT, CFE-CGC, CFTC) qui participent encore aux échanges. Le rebondissement ne surprendra pas les fidèles du feuilleton, car ses acteurs prévoyaient, depuis longtemps déjà, que le calendrier serait difficilement tenable, vu la masse de sujets à aborder et les écarts d'ambition

affichés entre les représentants des employeurs et ceux des salariés. Vu, aussi, les bouleversements occasionnés par la sortie, mi-mars, du Premier ministre expliquant qu'un retour aux 62 ans n'était pas «possible», ce qui avait provoqué le départ de la CGT et poussé une partie des participants, CFDT et Medef en tête, à remodeler le programme des échanges. Reste qu'après une douzaine de réunions au total, «la vraie montagne de la négociation retraite est devant nous, avec quatre cols», a expliqué, jeudi, Yvan Ricordeau, le chef de file de la délégation CFDT. Lesquels sont l'âge, la pénibilité, les inégalités femmes-hommes devant

la retraite et l'équilibre financier du régime, que les négociateurs sont sommés de trouver d'ici à 2030. De sorte que l'animateur de la concertation, Jean-Jacques Marette, sera chargé dans les prochaines semaines d'établir une synthèse des échanges, avant que ne démarrent les discussions les plus concrètes, étalées sur quatre séances (les 5, 11, 12 et 17 juin).

Toute la question maintenant est de savoir si cela peut déboucher sur quelque chose. Pour l'heure, les uns et les autres ont fait mouliner les services administratifs de l'Etat afin de mettre sur la table, réunion après réunion, des statistiques et des

estimations financières étant leurs positions. «On a tous les éléments pour essayer d'avancer», observe Yvan Ricordeau.

A ce stade, le Medef n'a pas montré le moindre signe d'ouverture sur les sujets de l'âge, de la pénibilité et de l'égalité femmes-hommes, et son président, Patrick Martin, se satisfaisait, vendredi, dans *le Figaro*, que la concertation ait «eu la vertu de clarifier le débat». Manière de dire qu'il se contentera très bien du statu quo. Les réunions de juin, et plus encore la dernière, qui pourrait durer jusqu'au bout de la nuit, promettent donc d'être agitées.

FRANTZ DURUPT

A lire en intégralité sur Libé.fr

«Il est inacceptable, pour une deuxième fois, que la Russie ne réponde pas aux demandes qui ont été faites par les Américains, soutenus par l'Ukraine et les Européens.»



EMMANUEL MACRON

Réunis vendredi à Istanbul pour leurs premiers pourparlers de paix depuis plus le début de la guerre, Russes et Ukrainiens ont discuté d'un cessez-le-feu, d'une rencontre Zelensky-Poutine et conclu un échange de 1 000 prisonniers de chaque camp, ne faisant ainsi que peu de progrès vers une résolution complète du conflit. Si le négociateur en chef russe Vladimir Medinski s'est dit «satisfait» et prêt «à poursuivre les contacts» avec l'Ukraine après ces pourparlers très attendus, la partie ukrainienne a accusé Moscou d'avoir formulé des demandes territoriales «inacceptables». En déplacement en Albanie pour un sommet européen, Volodymyr Zelensky a appelé ses alliés à «une réaction forte» et des «sanctions» contre Moscou en cas d'échec des discussions. Emmanuel Macron, lui, a jugé «inacceptable que, pour une deuxième fois, la Russie, le président Poutine, ne réponde pas aux demandes qui ont été faites par les Américains, soutenus par l'Ukraine et les Européens», à l'issue d'un entretien téléphonique de ses homologues européens Friedrich Merz, Keir Starmer, Donald Tusk et avec Donald Trump. Précisant plus tard que «de président Trump compte [...] organiser des échanges dans les prochaines heures ou les prochains jours avec la partie russe pour pouvoir clarifier ce qui s'est passé et essayer d'avancer». Le week-end dernier, Poutine avait surpris en proposant des négociations directes. Mais, mis au défi par Zelensky de se rendre jeudi à Istanbul pour négocier avec lui, le président russe n'a pas fait le déplacement.



Nouvelle-Zélande Après leur haka, des députés menacés de suspension

Jamais une sanction aussi sévère n'a été infligée à des députés néo-zélandais. Le Parlement de Wellington recommande de suspendre temporairement trois députés du Parti maori. Leur tort? Avoir interprété un haka au sein de l'hémicycle pour dénoncer un projet de loi débattu en novembre qui visait à réinterpréter le document fondateur de Nouvelle-Zélande: le traité de Waitangi, signé en 1840 entre la Couronne britannique et les tribus maories. Ce texte pionnier avait permis aux populations indigènes de conserver leurs terres et de protéger leurs intérêts. En échange, la souveraineté avait été cédée aux Britanniques. M.Sa.

Corée du Sud Starbucks interdit les noms des candidats à la présidentielle

Parmi ses coups marketing, Starbucks demande à ses clients de donner leur prénom afin que les baristas puissent le crier haut et fort une fois la commande prête, un service conçu pour «créer un sentiment de proximité». Un procédé détourné ces dernières années en Corée du Sud, où des petits malins donnaient le prénom de candidat aux élections lors de leurs commandes. Ce qui ne fait pas du tout rire la chaîne. A l'approche de la présidentielle du 3 juin, Starbucks a ainsi annoncé que ses clients n'auront pas le droit d'utiliser le nom des candidats, l'entreprise n'acceptant «aucun positionnement religieux ou politique». A.Bo.



Les renards sont arrivés dans l'enceinte du cimetière début 2020 et s'y sont reproduits à la faveur du confinement.

Biodiversité Au Père-Lachaise, sur les traces de la faune retrouvée

«Libération» a suivi, le temps d'une soirée, quatre passionnés désireux d'observer les plantes et les animaux qui, dix ans après l'abandon des herbicides chimiques dans les cimetières de la capitale, ont repeuplé la nécropole parisienne.

Par SASCHA GARCIA et CAMILLE PAIX Photo MICHEL SLOMKA. MYOP

Les cloches qui appellent les derniers promeneurs à quitter les lieux s'évanouissent doucement. Le calme tombe. A partir de maintenant et jusqu'à demain, 8 heures, comme tous les jours, le cimetière du Père-Lachaise n'appartient plus à ses promeneurs et ses endeuillés, pas même tout à fait à ses morts. Place aux animaux. Sauf que ce soir de la fin avril, une petite bande d'irréductibles humains traîne encore dans l'enceinte de pierre après les dernières sommations. Ils sont quatre: Benoît

Gallot, le conservateur du Père-Lachaise, Nicolas Robin, le référent biodiversité du service des cimetières de Paris, Hugo de Vergès, ornithologue et membre bénévole de la Ligue pour la protection des oiseaux, et Vincent Delessy-Dorvilius, photographe amateur passionné d'oiseaux qui capture sur son compte Instagram les bêtes à plumes de la capitale – sans compter deux journalistes de *Libération* et leur photographe. Ce «club des quatre», comme ils se surnomment, a vu le jour il y a un an, après que Hugo de Vergès et Vincent Delessy ont observé les premières traces de chouettes hulottes entre les tombes, plumes et pelotes de réjection laissant deviner un retour du rapace, disparu de Paris depuis plus de dix ans. Après avoir traqué et documenté l'an dernier la réinstallation de la chouette, qui a niché et fait des petits, l'équipe a attendu l'arrivée du printemps pour se reformer. Leur objectif, ce soir: localiser son nouveau nid et peut-être croiser quelques renards.

La corneille et l'épervier

Derrière les lourdes portes du cimetière en effet, il n'y a pas que des tombes, mais un véritable «réservoir», explique Nicolas Robin en chuchotant – durant toute la balade, le volume sonore devra rester bas pour ne pas effaroucher les bestioles. Les 43 hectares du lieu sont une respiration verte dans un tissu parisien extrêmement dense. Comme les autres cimetières de la capitale – 20 en tout dont 6 sont situés hors les murs pour 422 hectares au total –, ces cocons de nature, rares endroits où il fait totalement noir la nuit, servent d'habitat à une faune et une flore impressionnante. Au point que cette année, le Printemps des cimetières, qui a lieu tout le week-end à travers la France, a pris pour thème la biodiversité. Il y a dix ans tout pile, en avance sur la loi, Paris a fait le choix de mettre fin à l'utilisation dans ses cimetières de produits phytosanitaires. Le temps que les sols se débarrassent des résidus de décennies d'herbicides chimiques, que les agents se rodent aux méthodes traditionnelles de désherbage, et les visages des cimetières parisiens se sont peu à peu transformés. Un réensauvagement synonyme de nourriture de plus en plus abondante à tous les bouts de la chaîne alimentaire, de cachettes dans les herbes folles... On a alors vu revenir des espèces qui avaient totalement disparu de la ville, comme les renards, arrivés dans l'enceinte du célèbre cimetière début 2020, et qui s'y sont reproduits à la faveur du confinement. Bref, les nécropoles parisiennes, autrefois minérales et tirées à quatre épingles, sont devenues des sanctuaires de biodiversité. Même notre groupe de passionnés semble parfois un peu blasé par toute cette abondance; alors qu'on s'apprête à se mettre en route dans les allées désertées du Père-Lachaise, on est surpris par cette phrase: «*Les renards, c'est presque trop facile.*» Trop facile, alors qu'on

est là, à trépigner d'impatience? C'est vrai qu'il ne nous faut qu'une vingtaine de minutes pour apercevoir un premier goupil, nous regardant d'un air interrogateur depuis le haut d'une allée. Qui ose venir perturber sa quiétude? Il file rapidement, puis se ravise et revient vérifier qu'il n'a pas rêvé et qu'il y a bien une troupe de bipèdes sur son territoire, juste le temps de se faire mitrailler par les deux énormes téléobjectifs de Vincent Delessy-Dorvillius et du photographe de *Libération*, et par quelques portables maladroits zoomés au maximum. «*Le vent vient de là-bas, il ne nous avait pas vus*», avance Hugo de Vergès pour expliquer la surprise de la bête.

Tout, autour de nous, devient un indice de la présence de la vie. Là, des plumes de corneille par terre. Le jeune ornithologue disserte sur les derniers instants de l'oiseau qui a selon lui été tué par un épervier. Si le coupable avait été un renard, elles auraient été sectionnées différemment. Ici, un charmant enchevêtrement de plantes sur les bords des allées non désherbées. Pissenlits, fraises des bois, alliaires officinales... Nicolas Robin cueille deux feuilles, les froisse entre ses doigts, et les porte à nos narines. L'odeur qui s'en dégage rappelle celle de l'ail. Cette plante comestible peut se manger en pesto, ou être utilisée pour traiter l'eczéma. Le spécialiste de la biodiversité, qui a l'habitude d'arpenter ces allées, s'extasie sur cette «variété d'espèce spontanée qui ne se retrouvent pas ailleurs» dans la capitale. Sur la résurgence de ce qui avait été perdu sur l'autel d'un «faire propre», «délétère, morbide et complètement fou» entré dans les mœurs au XX^e siècle, «on a perdu de plus en plus le contact avec la nature», se déssole-t-il.

Laisser pousser la végétation dans les cimetières est en effet un véritable changement de philosophie funéraire, là où tenir des sépultures impeccables et empêcher toute vie d'y germer est devenu un symbole de respect envers les morts. En septembre encore, la sénatrice LR de l'Eure, Kristina Pluchet, demandait à la ministre de l'Agriculture une dérogation à l'interdiction des produits phytos pour les petites communes «afin de marquer le respect dû aux défunt et ne pas ajouter à la peine des vivants endeuillés le spectacle d'un lieu mal entretenu». Cette mentalité imprime toujours au quotidien dans le cimetière, explique Benoît Gallot, qui doit faire preuve de pédagogie pour ne pas braquer les familles. Le jour même, il a d'ailleurs essuyé une plainte d'un homme qui s'insurgeait de voir que



Chouette hulotte et pic épeiche peuplent les allées non désherbées.

la dalle près de la tombe familiale avait été détruite pour désimperméabiliser les sols. Le conservateur s'en amuse : «Il a dit : «J'espère que c'est pas encore les écolos.»

Bingo. En parallèle de l'arrêt du phyto, la mairie d'Anne Hidalgo mène une politique proactive en faveur d'une restauration de la biodiversité dans les cimetières parisiens. Au Père-Lachaise, les trous béants dans les allées en chantier en sont la preuve visible. Exit les dalles en béton et le pavé grisâtre : chaque année, une partie du budget de la nécropole est désormais dédiée à la création de sentiers aux allures de chemins de campagne faits de terre et de pierres tombales effritées – rien ne se perd. «On va laisser la végétation pousser et la trace du passage des visiteurs se dessinera naturellement au centre», se plaît à imaginer Benoît Gallot.

Le pic épeiche et les orchidées

Arrivé là où le renard a été aperçu un peu plus tôt – sûrement déjà loin – le club des quatre épie les environs. De l'eau s'écoule de la vieille borne-fontaine. Le goupil venait sûrement pour s'abreuver, supposent les naturalistes amateurs. Car ici, toutes les grilles des points d'eau ont été retirées, afin de créer une petite retenue pour laisser boire les animaux. «On l'a fait dans tous les cimetières parisiens», se réjouit Nicolas Robin, qui a déjà pu observer des pies s'y baigner. Venir en aide à la biodiversité, c'est aussi laisser le lierre habiller les troncs et les tombes pour offrir au début de l'hiver

«Les herbes folles ne sont pas signe de négligence. La biodiversité offre un cadre plus doux au recueillement.»

Nathalie Machon chercheuse en écologie urbaine

quantité de nutriments aux insectes et aux oiseaux qui les dévoreront. Ou encore de ne pas couper les arbres morts, habitat de prédilection pour certains volatiles. Jumelles sur le nez, Nicolas Robin scrute les cavités d'un vieux noisetier, à la recherche d'un joli pic épeiche, une espèce vulnérable dont Hugo de Vergès vient d'entendre le chant particulièrement reconnaissable. «Ce qu'il kiffe, c'est l'arbre le plus pourri, rempli de larves», s'amuse le fonctionnaire parisien pendant que l'ornithologue consigne la preuve auditive de sa présence dans un petit calepin.

Si le cimetière du Père-Lachaise plaît autant aux espèces, c'est aussi grâce aux transformations menées au-delà de ses grilles. Pistes cyclables, circulation à 30 km/h, rues végétalisées... Par cette politique, Paris est devenu plus accueillant pour le vivant. «Si ces espaces renaturés ont en plus la vertu de faire des connexions avec des réservoirs de biodiversité à l'extérieur de la ville, alors ils permettent à la faune et

même à la flore de s'introduire dans Paris», affirme Nathalie Machon, chercheuse en écologie urbaine au Muséum national d'histoire naturelle. La petite ceinture, corridor naturel longeant le cimetière, ferait ainsi office de passerelle pour les goupils et autres habitants du Père-Lachaise. Pour Nicolas Robin, de toute façon, «des renards ne seraient jamais revenus sans le zéro phyto».

Il s'émerveille également du retour des orchidées sauvages, avec plus de quatorze espèces différentes recensées dans les cimetières parisiens, dont quatre rien qu'au Père-Lachaise.

La chouette et le renardeau

Mais la prochaine star de la nécropole, c'est sans doute l'écureuil. Ce grand absent des espaces verts parisiens – contrairement aux londoniens – aurait été récemment aperçu par des passants. Frustré, le club des quatre n'a encore jamais pu confirmer sa présence. Pourtant, «il a tout pour lui ici, de quoi manger et des cavités», veut croire Nicolas Robin. Happés par l'intensité des rencontres avec la vie sauvage, on en oublie presque les tombes. Lorsque la lumière décline et que les oiseaux, rentrés dormir, cessent de chanter, l'atmosphère se fait plus lourde. Le silence, plus dense. Les silhouettes, plus floues. Imperturbables, les quatre comparses poursuivent leur inventaire, aux aguets. «Là, ça plane!» Deux ombres noires fendent le ciel: un couple de faucons hobereaux. Le petit groupe exulte. Les yeux émerveillés suivent

leur ballet entre les arbres. «Ils sont de retour, c'est génial.» L'an dernier, ce petit rapace au vol tonique ne s'était pas reproduit. L'enjeu désormais pour les tourtereaux: nichet et donner naissance à des petits.

Mais au moment où les faucons disparaissent dans l'obscurité, les esprits se recentrent sur la mission de la soirée. S'assurer que la chouette hulotte, unique représentante de son espèce dans Paris intra-muros, couvrira cette année encore au Père-Lachaise. Premier indice : du grabuge dans un érable. Un combat entre une corneille et le rapace nocturne, que l'on aperçoit pour la première fois. Toute la troupe hallucinée. Nicolas Robin analyse, après coup, la scène : «La chouette était sûrement chez elle, la corneille est venue l'embêter.»

Arrivés au niveau du tronc, tous scrutent l'épais feuillage printanier. Une silhouette se détache dans le crépuscule. Elle est là, perchée, majestueuse. Tandis que les photographes mitraillent la rouquine au ventre tacheté de blanc, le reste du groupe la contemple aux jumelles. La hulotte, solitaire sur sa branche, reste indifférente à notre agitation contenue dans les murmures en contrebas. «Il faut être attentif, alerte Nicolas Robin. Si on entend le fameux «houhou», alors ce serait le signe de la présence d'un mâle, et donc d'un couple.» Les minutes passent. Aucun «houhou» pour briser le silence.

Reste donc un mystère: la chouette vit toujours ici, mais est-elle seule? C'est le grand débat qui agite la bande, pas tout à fait sûr que l'individu observé ce soir était celui repéré les jours précédents. La soirée a tout de même été riche en enseignements sur cette faune qui a repris possession du plus célèbre des cimetières parisiens, malgré les résistances. «Les herbes folles et la bave d'escargot ne sont pas signe de négligence, soutient Nathalie Machon. La biodiversité sauvage offre un cadre plus doux et naturel au recueillement. Il faut redéfinir le concept de propriété en y intégrant une belle nature fonctionnelle plutôt qu'en promouvant la stérilité froide du béton et de l'asphalte.»

Et accepter que la vie s'installe entre les tombes, des cris des corneilles aux jeux des bébés renards. D'ailleurs, au moment de se quitter, il restait encore au club des quatre à dénicher les portées de l'année. C'est finalement devant Benoît Gallot qu'ont choisi de se montrer, quelques jours plus tard, les frimousses d'un renardeau et d'un chouettton. Le débat est donc clos: des «houhous» animeront désormais les soirées du Père-Lachaise. ♦



Offre intégrale
34,90€

• Le journal papier livré chez vous
• L'accès à tous les contenus du site et de l'application

Abonnez-vous ici



ou par téléphone
au 01 55 56 7140
du lundi au vendredi
de 9H à 18H

IDÉES /

Léane Alestra «Pour l'extrême droite, la femme “réussie” est hétérosexuelle, blanche et reproductrice»



DR

Dans «les Vigilantes», la journaliste analyse comment les mouvements identitaires se revendent du féminisme pour cibler des personnes discriminées, tout en développant un «argumentaire réactionnaire» nuisible aux droits des femmes.

Recueilli par
CLÉMENCE MARY
Illustration
AMÉLIE GRAUX

Dans les urnes ou dans des collectifs aux noms savants comme Némésis, Antigones ou Caryatides, c'est désormais un fait documenté : l'extrême droite séduit et mobilise les femmes. Elle réussit à faire plus : revendiquer en son nom le féminisme, à l'opposé des luttes féministes portées par la gauche. Comment s'est jouée cette instrumentalisation par l'extrême droite, à des fins nationalistes et conservatrices ? Quel rôle jouent les femmes dans ces mouvements ? Maternité, suprémacisme, sens du sacrifice... Dans un essai nourri et engagé (*les Vigilantes, surveillées et surveillantes, ces femmes au cœur de l'extrême droite*, JC Lattès, 2025), la journaliste et essayiste Léane Alestra décrypte les ressorts du «fémonationalisme», clef de voûte des idéologies réactionnaires. **Que veulent préserver les «vigilantes», ces femmes d'extrême droite que vous analysez dans votre livre ?**

Il s'agit de protéger ce qu'elles considèrent comme la «bonne féminité». La femme «réussie» est une femme totale : mère, hétérosexuelle, blanche, bosseuse – cadre supérieure ou entrepreneuse de préférence –, avec

une sexualité épanouie, reproductrice et pas trop déviante. Comme si certains droits n'étaient réservés qu'à celles qui manifestent une féminité vue comme authentique et respectable. A l'inverse du féminisme qui lutte pour l'émancipation de tous les corps féminins, incluant les minorités de genre, ces femmes proposent de renforcer la surveillance pour lutter contre les violences faites aux femmes face à ce qu'elles présentent comme une menace : les personnes exilées ou racisées, les musulmans et les personnes trans. **Au Royaume-Uni, la Cour suprême a récemment défini la femme par la référence au sexe biologique. Comment l'analysez-vous ?**

Cela revient à considérer les femmes comme des utérus sur pattes devant réarmer la nation. C'est un énorme retour en arrière, alors qu'on pensait avoir fait du chemin depuis la phrase de Simone de Beauvoir : «*On ne naît pas femme, on le devient.*» C'est une façon d'interdire aux femmes trans l'accès aux espaces publics, et donc de les faire disparaître. Cela incite aussi les femmes cisgenres à s'adapter aux standards de féminité dominants. Le *Guardian* a révélé qu'aux Etats-Unis, une femme cis a été expulsée d'un hôtel pour avoir utilisé les toilettes réservées aux femmes, car le garde jugeait qu'elle ressemblait à un homme. L'invocation du biologique

est une constante de l'argumentaire réactionnaire pour naturaliser des rapports de domination, et asseoir l'idée qu'on ne pourrait pas changer l'espace social car il serait naturel. Or ces assignations ne sont pas une fatalité. La réalité, c'est que les femmes trans vivent une vie de femme, et les personnes trans ont un corps biologique, avec des hormones et un sexe. La plupart des personnes qui prennent des hormones sont cisgenres, y compris un grand nombre de femmes, et cela ne choque personne.

Quelle place les «vigilantes» occupent-elles dans les mouvements d'extrême droite ?

Se poser comme féministe de droite leur permet d'avoir une entrée médiatique. A l'intérieur de ces mouvements, cela sert aussi à

«Pour s'élever dans un système sexiste, les femmes d'extrême droite contribuent à exercer une violence sur des groupes minoritaires.»



montrer que les femmes existent, et à ces dernières d'y occuper une place plus importante. Alice Cordier, la fondatrice du collectif Némésis, le raconte : elle vient d'un milieu catholique breton et son père attendait d'elle qu'elle se marie, fasse des enfants, ne fasse pas de boxe, etc. Au départ, elle se présentait comme «ni de droite, ni de gauche», mais a présenté ensuite son engagement comme un sacrifice pour redresser la France. J'appelle «dark agency» cette stratégie d'assimilation à une forme de conservatisme d'un statu quo social. Pour s'élever dans un système sexiste ou raciste, elles contribuent à exercer une violence sur des groupes minoritaires, en réclamant en échange plus de pouvoir.

Ce mouvement est-il nouveau ?

La tradition fémonationaliste existe depuis longtemps. Ce qui est nouveau, c'est qu'à cause des quotas de parité à respecter, l'extrême droite a besoin de former des militantes pour se présenter aux élections. Les femmes peuvent maintenant accéder au pouvoir. Mais du jour au lendemain, elles peuvent se faire rejeter. Au moment de la condamnation de Marine Le Pen, sur les réseaux, on a vu des hommes se réjouir qu'une femme, pas assez ferme, trop douce, puisse être remplacée par un homme, qui tape du poing sur la table. Le discours est sans cesse réagencé, l'usage des femmes est purement utilitariste.



Quels référents mobilise ce faux féminisme ?

Le féminisme nationaliste s'est construit sur l'identité nationale née avec le concept d'Etat-nation. Celui-ci s'est forgé à partir de récits, d'images, de symboles, de métaphores. Marianne, c'est l'alliance de Marie et Anne, soit la Vierge et sa mère, appuyant l'idée que la nation se transmet par l'acte reproducteur des femmes. Même si c'est une figure laïque, Marianne fait appel à un héritage catholique. Elle a le sein à l'air, telle une mère nourricière pour le peuple. Cette figure symbolise aussi une extension du territoire national. L'analogie entre la terre, la nature et les femmes est récurrente. Marianne, c'est la vision de la femme république standard, sous les traits de laquelle Marlène Schiappa s'est mise en scène en une de *Playboy*. L'ex-ministre assumait d'ailleurs ses points de convergence avec Alice Cordier. A côté, Sainte-Geneviève, patronne de Paris, symbolise la vigie qui veille sur la ville et couve ses habitants passivement. Elle donne l'alerte face à la menace étrangère, sans monter elle-même au front. En parallèle, Jeanne d'Arc, évidemment, est très mobilisée. C'est la femme qui prend les armes quand la France est menacée, pour guider des hommes qui seraient affaiblis. Jeanne d'Arc est aussi une figure de la chasteté. Dans le récit nationaliste, la femme peut prendre les armes quand elle

n'est pas mère. Elle peut se sacrifier pour la nation puisqu'elle n'a pas d'enfant. C'est parce qu'elle n'a pas d'avenir maternel qu'elle n'a d'ailleurs pas d'autre sort possible que la mort, sacrifice ultime qui la ramène du côté de la féminité. Il y a donc les guerrières sans enfant comme Alice Cordier, ou les mères de la nation, comme Giorgia Meloni ou Marine LePen. On ne les voit pas poser avec une arme au poing, car elles sont mères. En sociologie, on parle de virilité alternée. D'un côté, ces femmes doivent montrer qu'elles peuvent prendre les armes; de l'autre, elles adoptent les codes d'une féminité douce et classique.

Quelle est la genèse intellectuelle de ce courant ?

Il n'y en a pas, en tout cas pas du côté du féminisme. Ce qui est revendiqué, ce sont les modes d'action plus que les pensées. Elles s'inspirent des Femen ou de mouvements comme Extinction Rebellion et préfèrent l'action aux livres. Comme si les féministes classiques intellectionnaient trop. Alice Cordier assume son goût de l'adrénaline, aime les actions spectaculaires. Leur héritage est du côté du catholicisme traditionnel avec cet objectif néanmoins de pouvoir travailler et d'avoir du pouvoir.

Comment expliquer alors la popularité des «tradwives» sur les réseaux sociaux? Cette niche fortement médiatisée fascine, car

ces femmes tendent un miroir à toutes les autres. Elles ont émergé au moment du confinement, quand l'attention au foyer a été réinvestie. Il y a un doute qui intrigue quand on les regarde sur ce qui relève du vrai et du mensonge. En réalité, ce sont des business women, des créatrices de contenus qui gèrent une image de marque, une direction artistique. Elles travaillent souvent chez elle avec une activité d'entrepreneuriat. Elles n'ont rien de traditionnel.

Comment expliquer la conversion de femmes racisées à ce discours, comme celles qui ont voté Trump ?

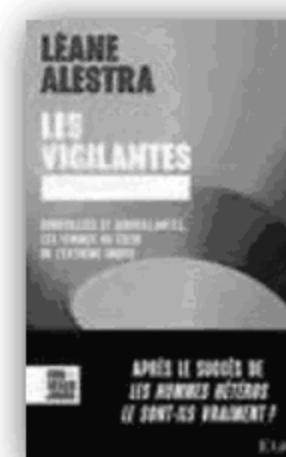
Il ne faut pas négliger l'enjeu de classe. Les femmes racisées de classe supérieures défendent leurs intérêts économiques. Quant aux femmes latinas, elles vont reporter leur racisme sur les femmes noires, pour se faire une petite place dans le groupe dominant. Ce sont d'ailleurs les femmes noires, situées tout en bas de l'échelle sociale, qui votent le plus démocrate.

Ce féminisme nationaliste trouve un écho mondial. Distinguez-vous des spécificités ? En France, le moteur fémonationaliste se situe dans l'islamopho-

bie. C'est lié à l'histoire franco-algérienne. En Angleterre et dans le monde anglo-saxon, le mouvement Terf [acronyme anglophone de «féministe radicale excluant les personnes trans», ndlr] et la transphobie sont beaucoup plus forts, y compris dans les milieux féministes. Aux Etats-Unis, c'est la tradition évangélique et suprémaciste qui domine. Au fond, nous avons toutes une vigilante qui sommeille en nous, car nous avons hérité de cette histoire nationaliste, sexiste et raciste. 60 % des mères disent qu'elles n'accepteraient pas la transidentité de leur enfant [selon une étude de l'Inserm, publiée fin 2024, ndlr].

Comment contrer ces discours qui sont de plus en plus visibles et décomplexés ?

En réaffirmant un féminisme réellement politisé et solide sur ses propositions. Il faut sans cesse rappeler que le féminisme porté par l'extrême droite vise à interdire l'avortement, surveiller le corps des femmes. Il ne suffit pas d'être ou de montrer une femme pour être féministe. Le féminisme, ce n'est pas un simple défilé de femmes, ni une question de représentativité. Il s'agit d'une lutte pour la liberté et l'autonomie des droits et de tous les corps. ♦



LES VIGILANTES
de LÉANE
ALESTRA,
JC Lattès,
336 pp., 25 €.

IDEES/



POINTS DE VIE

Par
EMANUELE COCCIA Philosophie

Il faut des chansons pour connaître l'amour

Toutes les connaissances peuvent se transmettre... sauf l'expérience de l'amour. Et c'est pour ça qu'on en fait des tubes : aimer, c'est toujours chanter l'air que quelqu'un d'autre a écrit pour nous.

La plupart de nos connaissances nous sont transmises : nous ne sommes presque jamais dans la position d'Adam et Ève. Enfants, nous avons appris une grande partie de ce que nous savons grâce à l'enseignement direct de nos parents ou à leur exemple. Plus tard, ce sont les enseignants rencontrés à l'école et en dehors qui nous ont initiés au monde. Quelqu'un nous prend par la main, nous

montre la réalité et nous permet d'en faire l'expérience. C'est pour cela que nous pouvons parler : quelqu'un avant nous a vu, entendu, goûté le monde, l'a en somme nommé et ainsi rendu connaissable pour nous. C'est pourquoi l'idée de la connaissance comme relation non médiatisée, directe entre un sujet et un objet, est un mensonge : toute connaissance ne devient vraie que lorsque nous pouvons la transmettre. Ou plutôt : elle devient vraie dans la mesure où nous pouvons la transmettre. Une découverte dont nous ne pourrions faire part à personne serait indiscernable de l'hallucination ou de la folie. Pourtant, il existe une catégorie de connaissances qui ne peut être transmise séparément du flux de la vie qui la génère. Les Grecs anciens appelaient initiations ou mystères cette condition curieuse dans laquelle une expérience nous donne accès à une connaissance qui n'existe que dans le temps où elle se produit. Il ne s'agit pas d'un secret indicible, mais d'un savoir qui ne peut sortir de l'expérience qui le renferme : quelque chose qui s'apparente à un souvenir immémorial qui brille uniquement au moment où nous le vivons et qui redevient incompréhensible dès qu'il est consommé. C'est la situation dans laquelle nous nous trouvons chaque fois que nous aimons. Face à Eros, nous ne sommes pas dans une posture adamique : nous ne

sommes pas les premiers à aimer ni à tomber amoureux. Et pourtant on ne peut pas dire que quelqu'un nous l'a appris. A l'inverse, quand nous aimons, nous savons que nous aimons, mais nous ne pouvons enseigner quoi que ce soit à quiconque en décrivant notre expérience. Ce seraient des «paroles, paroles, paroles», selon la célèbre formule de Dalida, qui ne disent rien de plus que leur propre son. De la musique dont le sens n'est que leur mélodie. Ce n'est que lorsque la personne à qui nous nous adressons tombera amoureuse qu'elle comprendra. C'est à ce moment-là qu'elle transformera la mélodie en sens. C'est le contraire du mythe du sujet connaissant, qui se trouverait seul face au monde comme l'ermite solitaire devant le paysage dans le célèbre tableau de Friedrich. Nous ne sommes pas face à un objet sans mots. Nous sommes toujours pleins de mots qui semblent toutefois ne pas avoir d'objet.

C'est peut-être pour cela que nous en parlons avec la musique et que nous n'avons jamais cherché à en faire une science. L'amour est un tourment, et nous en faisons un tube : l'amour refuse de devenir un objet de science et de connaissance, et nous écrivons des chansons à son sujet. Au fond, un tube, une chanson populaire est quelque chose de très étrange. Peu importe qu'il s'agisse de Taylor Swift, de Pink Floyd ou de quelqu'un d'autre, chaque fois que nous chantons une chanson, le chanteur ou la chanteuse parle à notre place et décrit notre expérience, avec une autre voix qui semble pourtant plus précise que la nôtre, à tel point que nos propres mots semblent sortir de notre bouche. C'est sublime parce que nous faisons l'expérience d'être compris et de sentir que ce que nous vivons est quelque chose d'universel. Mais c'est inquiétant parce que cet universel coïncide avec notre expérience la plus intime et personnelle. L'expérience de l'amour est quelque chose qui ressemble à un tube. A travers l'immense masse de cette étrange archive flottante à ciel ouvert que sont les chansons que nous écoutons et que nous répétons à voix basse en remuant à peine les lèvres ou en sifflant, nous pensons à ceux et celles que nous aimons. Aimer, c'est toujours chanter la chanson que quelqu'un d'autre a écrite pour nous. «Qu'est-ce que l'amour si ce n'est une émotion de seconde main ?» se demandait Tina Turner. C'est comme si nous aimions à la place d'un autre. Et que nous désirions aimer à la place d'un autre. C'est comme si aimer, c'était vivre la vie d'un autre, une vie déjà vécue d'une certaine manière. Mark Knopfler le met dans la bouche du Roméo de la chanson de Dire Straits lorsqu'il dit à sa Juliette : «J'ai rêvé ton rêve pour toi et maintenant ton rêve est réel.» ◆

HÔTEL EUROPA

Par TERREUR GRAPHIQUE





CHRONIQUE

Par
TANIA DE MONTAIGNE Ecrivaine

Lâchez-nous la race !

Aux femmes et hommes politiques de ce pays : il va falloir en finir avec cet inconscient colonial qui vous fait jouer aux petits chevaux avec les minorités.

En entendant Marine Tondelier dire, à propos d'un incident antisémite, qu'elle est «embêtée» mais que bon, c'est peut-être un peu de la faute de la personne qui se fait insulter si elle se retrouve dans cette situation. En entendant Bruno Retailleau ne rien dire face au meurtre d'un homme assassiné parce que noir et musulman, alors qu'il est si discret quand la couleur ou la religion des personnes agressées est plus proche de la sienne. En entendant Jean-Luc Mélenchon, en entendant Laurent Wauquiez, en entendant... Je me dis qu'il est temps de se faire une petite mise au point, histoire de repartir sur de bonnes bases.

Alors voilà, chers femmes et hommes politiques, il va falloir apprendre à nous lâcher la grappe, il va falloir se décider à nous lâcher la Race ! Il va falloir en finir avec cet inconscient colonial qui vous fait jouer aux petits chevaux avec les minorités de ce pays en guise de pions. Je vois bien que vous la tenez fermement, la Race, ou plutôt que c'est elle qui vous tient, qu'elle vous passionne, que vous en mangez matin, midi et soir mais, sachez-le, nous sommes un certain nombre pas blancs ou pas catholiques ou les deux à en avoir plus que marre d'être le passe-plat sur lequel vous vous reposez quand vous ne savez plus quoi faire de vous-mêmes, quand vous avez la flemme de réfléchir à des projets, des idées. Et autant dire qu'en ce moment, je vous trouve bien fatiguées, bien fainéants.

Chacun veut son sauvage

Tout empreint d'esprit colonial, chacun de vous veut son sauvage pour pouvoir se rehausser, pour pouvoir se mirer dedans et se voir belles et grands. Quelqu'un de pas blanc, de pas catholique, ou les deux, ça fait toujours bien dans une campagne ou dans une primaire, ça redonne du souffle, ça met de la couleur, ça crée des thèmes, des tweets, des polémiques, c'est super. C'est comme un tote bag mais qui bouge et ça coûte beaucoup moins cher à la fabrication. Et pour que le tableau colonial soit

complet il faut prétendre lutter contre le racisme et l'antisémitisme tout en entretenant vigoureusement la compétition victimaire. La Race avant tout, continuer à diviser en tranches les gens avec vous en haut de l'édifice.

Tout empreint d'esprit colonial, chacun veut son sauvage, qui devra, bien sûr, être très différent de celui du voisin. Surtout ne pas se mélanger le sauvage. On se jette sur celui qui va le mieux avec sa stratégie électorale et, en bon raciste, on travaille à diviser pour s'assurer de régner. C'est ça qui vous passionne, régner. Il y a toujours un moment où l'un ou l'une d'entre vous se dit : «*Mais dis donc, où sont mes bons sauvages, ça fait bien cinq minutes que je n'en ai pas parlé, j'en ai besoin pour me relancer. Et, surtout, faites en sorte qu'ils se tapent dessus !*» Là, ça vous booste, c'est mieux que du viagra. Le racisme et l'antisémitisme peuvent poursuivre tranquillement leur route, ils sont votre fonds de commerce, votre doudou, votre assurance-vie.

Pas vraiment des citoyens

Puisque le 10 mai, Journée nationale des mémoires de la traite négrière, de l'esclavage et de leur abolition, est derrière nous, et que le 21 mai, commémoration de la loi qui reconnaît la traite et l'esclavage comme crime contre l'humanité, se profile, j'en profite pour passer l'information qui a dû vous échapper : l'esclavage en France a été aboli et, bien que nous soyons le seul pays qui l'aura fait deux fois, ça a fini par arriver. Alors, que ça vous plaise ou non, lâchez-nous la grappe ! Vous n'êtes pas remis de l'esclavage, de la colonisation, des lois de Vichy, ça continue à vous travailler cette idée que nous, pas blancs, pas catholiques ou les deux serions à part, pas vraiment des citoyens, pas vraiment soumis au droit mais dépendant de votre bon vouloir, parce que tel est votre bon plaisir.

Cependant, il est temps pour vous de passer à l'âge adulte et, comme on apprend, enfant, à faire du vélo sans les roulettes, il va falloir vous habituer à vous passer de nous pour vous maintenir en équilibre. Au début, vous tomberez, c'est sûr, ça fait si longtemps que nous sommes vos tuteurs, vos béquilles. Mais, peut-être parviendrez-vous à vous relever et à marcher tous seuls, comme des grands. Alors il sera temps de vous occuper de ce qui n'aurait jamais dû cesser de vous intéresser : le bien commun. ◆

CLUB LIBÉRATION

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux priviléges et invitations.



FESTIVAL - Art Rock à Saint-Brieuc

Festival urbain et pluridisciplinaire, Art Rock est, depuis quarante-deux ans, une parenthèse enchantée et bouillonnante, une faille spatio-temporelle de 3 jours et 3 nuits en plein cœur de Saint-Brieuc. Cette année, se produiront Theodora, Cat Power (date unique en France), Philippe Katerine et Yelle (en première mondiale)... entre autres.

A gagner : 2 × 2 places le 6, 7 et 8 juin



FESTIVAL - Levitation France à Angers

Levitation France revient les 27 et 28 juin dans un nouveau décor idyllique : les rives du lac de Maine à Angers. Petit frère du mythique festival texan, il garde son ADN rock indé avec une programmation vibrante : Blonde Redhead, The Limiñanas, Boy Harsher, Kadavar, Hinds, bdrmm, Ditz...

A gagner : 5 × 2 places le 27 juin



CONFERENCE - Leçons d'artiste Kader Attia, au Louvre

Troisième invité des Leçons d'artiste, Kader Attia partage son regard sur les collections du Louvre. A travers une approche inédite, qui mêle théorie, pratique et performance, ces trois « leçons » (qui n'en donneront pas) questionnent la manière dont le corps et le regard influencent notre expérience des œuvres d'art.

A gagner : 5 × 2 places le 5 juin



CINEMA - La Quinzaine en salles

Pour offrir la possibilité aux spectateurs de découvrir la sélection cannoise dans la foulée du Festival, la Quinzaine des cinéastes, sélection parallèle et indépendante, propose, à partir du 11 juin, des projections des films sélectionnés dans une trentaine de salles partenaires.

A gagner : 10 affiches de la Quinzaine des cinéastes et 10 × 2 places pour la Quinzaine en salle

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/



CANNES/



«La Petite Dernière» Un cœur tout meuf

Identités Adaptation du roman éponyme de Fatima Daas, le lumineux film de Hafsa Herzi, porté par la révélation Nadia Melliti, bouleverse en suivant l'émancipation d'une jeune musulmane lesbienne.

EN COMPÉTITION

LA PETITE DERNIÈRE

d'Hafsa Herzi avec Nadia Melliti, Park Ji-min, Louis Memmi... 1h 46. En salles le 1^{er} octobre.

Ca pleure à chaudes larmes, quand les lumières se rallument après *la Petite Dernière*, du premier au dernier rang. C'est d'avoir vu Fatima fondre en larmes elle-même juste avant, étranglée par le poids du secret qui ne sort pas, torturée par les mots doux de cette mère qui lui assure qu'elle peut tout entendre, qu'elle sera toujours là pour elle. Le film fait redouter le contraire, autant qu'il donne envie de la croire de toutes nos forces. Hafsa Herzi, actrice de génie et cinéaste à suivre jusqu'au bout du monde, a bien sûr raison d'arrêter le récit là où il s'arrête. Avec ce plan de Fatima concentrée sur son ballon de foot, altière et imperturbable, trop occupée à jongler de la tête pour nous souffrir de ce qui a précédé.

Cette honte, qu'elle choisit d'emporter tout au fond, sans s'en délivrer, nous a fait suffoquer avec elle (asthmatique, l'héroïne est littéralement étouffée par le déni de soi). La petite dernière est devenue notre petite soeur. Ce portrait intime de banlieusarde, franco-algérienne, lesbienne, musulmane pratiquante, et des nombreux courts-circuits provoqués par cette identité-là ont

déjà donné un roman, du même nom, en forme de monologue par Fatima Daas (éditions Noir sur Blanc, 2020). Archi attendue sur la Croisette, et plus encore dans le système stellaire lesbien, l'adaptation que signe Hafsa Herzi s'est faite en concertation avec l'autrice, du scénario au casting.

Le film se saisit du moment charnière où Fatima prend acte de son désir pour les femmes, dépliant ce qu'il y a entre les pages du livre. A nous de faire de même en imaginant ce qu'il laisse entrouvert, d'une ellipse à l'autre, sans résoudre toutes les tensions de ce récit d'émancipation, les laissant parfois s'évanouir dans un fondu au noir. C'est une année dans la vie d'une fille de 18 ans, du lycée à la fac de philo, troisième soeur d'un foyer aimant – presque trop, comme un paradis qu'on aurait trop peur de perdre, où des montagnes de douceurs fument éternellement sur la table, la vie n'est que chamailleries sous le regard fier de la mère, les mains dans la farine.

PUDIQUE

C'est l'apprentissage du sexe et de l'amour entre filles – la première pride, les virées festives en lieux cultes parisiens, au Rosa Bonheur et à la Mutinerie – au fil de rencontres décisives, des rencards et des applis de rencontres. Le premier tête-à-tête dans une voiture, avec une

Nadia Melliti
et Park Ji-min.
PHOTO JUNE FILMS
KATUH STUDIO ARTE



«Eddington», shérif fais-nous peur

Fièvre. Profondément noir, le quatrième long métrage d'Ari Aster, avec Joaquin Phoenix et Pedro Pascal en course électorale dans leur bourgade, raconte avec hargne l'Amérique de 2020 rongée par la violence.

EN COMPÉTITION

EDDINGTON d'Ari Aster
avec Joaquin Phoenix, Pedro
Pascal, Emma Stone, Austin
Butler... 2 h 25.

Ia petite ville d'Eddington, Nouveau-Mexique, n'a pas été bâtie sur une faille mais c'est tout comme. Le Mexique est à un jet de pierre. Plusieurs propriétés s'étendent à cheval sur le comté qui la jouxte, un pueblo amérindien. Son maire et son shérif, chacun campé sur ses acceptions de la justice et du bien commun, sont à couteaux tirés depuis des lustres. Aussi quand survient l'épidémie de Covid et avec elle le confinement, les gestes barrières, l'obligation de porter le masque, tout menace de s'écrouler.

Malédiction. Malgré des états de service lamentables au bout de sept ans de mandat, le shérif Cross (Joaquin Phoenix), qui non seulement assume sa réticence à porter un masque parce qu'il est asthmatique (sic) mais défend ses concitoyens qui refusent de le faire, annonce sur Facebook qu'il se porte candidat aux élections municipales qui approchent, pour empêcher la reconduction au poste de maire de Ted Garcia (Pedro Pascal), dont le principal projet pour la bourgade est l'édification d'un data center énergivore pas forcément à sa place dans cette région aride. Ce faisant, il fait voler sa vie en éclats. Sa femme, la fragile – psychiquement – Louise (Emma Stone) tombe dans l'escarcelle d'un gourou. Sillonnant les rues dans son

SUV de fonction en caravane de campagne, il devient la risée de la ville. A l'occasion de son premier discours de campagne, dans un restaurant, il trahit le secret qui unit Ted à Louise, qui se décide enfin à faire ses valises. Au lendemain du meurtre de George Floyd par la police de Minneapolis, une manifestation antiraciste vire à l'émeute. Dans les pas d'un Cross gagné par une fièvre allant croissant (au sens figuré comme au propre, le shérif ayant bien sûr fini par contracter le virus), le récit du quatrième long métrage d'Ari Aster suit une nuée de personnages (ados en voie de déconstruction, vrais et faux idéalistes, forces de l'ordre plus ou moins pourries) s'échauffant dans tous les sens et avec l'esprit plus ou moins déconfit, comme pour proposer une annale de ce que fut la période zinzin des derniers mois du premier mandat Trump, pinacle hysterisé de quatre années d'offenses cultuelles qui devaient mener à la bascule du 6 janvier 2021.

Mais Eddington, la «Smallville, USA» que s'est inventé Ari Aster comme microcosme de son histoire, est-elle un exemple ou une caricature ? Et où veut en venir le cinéaste avec ce singulier mémorandum doublé d'une fuite en avant façon *Fargo* des Coen, dont le réalisme comme l'irréalisme sont perpétuellement phagocytés par les smartphones et les rumeurs des réseaux ? A n'en pas douter, *Eddington* est sinon politisé, profondément politique. Après un *Beau Is Afraid* no limit intégralement dédié à une plongée au plus profond de son inté-

rieur névrotique, l'Américain entreprend de brasser large avec un film d'horreur dont le principal motif d'épouvante est l'Amérique du Nord elle-même, figurée au naturel ou presque. Et de la même manière que *Hérédité*, la très éprouvante étude de moeurs qui l'a propulsé superauteur du cinéma américain, faisait remonter l'origine de la malédiction aux racines d'une famille, *Eddington*, film profondément noir et mécréant, achève de nous présenter le projet même des Etats-Unis comme une monstruosité dont les seules dynamiques sont le mensonge et la violence.

Rêve mouillé. On aurait tort d'ailleurs de croire qu'Aster se moque du fond des discours des petits blancs antiracistes qui récitent leurs homélies sur le privilège blanc ou les terres volées qui gisent sous l'asphalte. La statue de monstre un peu grotesque, surmontée de la formule «suprématie blanche», dont Cross croise la route avant que le film ne vire dans le cauchemar (une guérilla urbaine comme une revisite de *Heat*), renvoie sans l'ombre d'un doute à celle épouvantable de la fin d'*Hérédité*. Aussi si *Eddington* grimace et décontenance, si le surgissement – seul élément proprement fantastique – de milices antifa armées évoque la concrétisation ironique d'un rêve mouillé de trépané Maga, la charge finit par s'ébaucher en toutes lettres, claire et puissante. *Eddington* aurait pu s'appeler *A History of Violence*. Une histoire purement américaine où l'Amérique n'est pas le malade mais la maladie elle-même, dans la tradition de *Taxi Driver* ou *la Horde sauvage*. D'Ari Aster, on ne s'attendait pas à ça, à tout ça.

OLIVIER LAMM
et SANDRA ONANA

femme plus âgée, est un modèle de scène d'initiation par le verbe. Où la lycéenne, apeurée et encore dans le placard refuse le contact physique, mais demande à tout savoir de comment deux femmes font l'amour, façon audiodescription. «*Je crois que j'ai sali mon prénom*», pouvait-on lire dans le livre de Fatima Daas, la vraie, alors que celle à l'écran s'en invente des fictifs pendant ses dates clandestins. Jusqu'à la fille avec qui tout change, Ji-Na, franco-coréenne (époustouflante Park Ji-min, révélée par *Retour à Séoul*) et chez qui se devine l'expérience commune de fille d'immigrés, le supplice (suggéré) de l'homophobie maternelle.

La particularité du film, pudique, peut-être même chaste, est que sa retenue et sa sensualité se tramant ensemble sans s'annuler. L'inconnue Nadia Melliti est un rêve de comédienne pour imposer le quant-à-soi taiseux, la discréction mate, et pourtant pleine d'aplomb de cette héroïne jamais apitoyée, toujours en mouvement. Comme si le choc de l'homosexualité à apprivoiser était trop grand pour que le film en fasse des caisses sur le choc de classes, Fatima paraît d'ailleurs évoluer d'un monde à l'autre sans accrocs ni grands fracas : de la bande de potes (tous garçons) de banlieue, avec modèle de conjugalité *halal* et demande de mariage en attente, aux soirées en appartements pari-

siens avec sexe libre et alcool coulant à flots. Ce sont autant de scènes dessinées au petit pinceau, avec l'exactitude du cinéma qui romance mais ne triche pas, où s'inscrit toujours la profondeur du vécu. C'est l'un de ces films où l'on se demande pourquoi et comment ça joue si bien. De l'art vanneur de la cacophonie entre potes, à l'évocation du cœur brisé, on y reconnaît les qualités des deux précédents longs de Herzi (*Tu mérites un amour*, *Bonne Mère*), dont cette féerie des personnages secondaires qu'on voudrait tous citer.

BEAUTÉ

«Le casting a été long car ce film ne pouvait se faire qu'avec des personnes bienveillantes et adhérent à son message de tolérance et d'inclusion», explique Hafsa Herzi dans le dossier de presse, évoquant les difficultés encourues en raison des comédiens en audition qui se révélaient rebutés par la thématique homosexuelle. Jamais la cinéaste ne pioche dans le grand réservoir de scènes clichées qui prétendraient instruire, pour la résoudre, la question majuscule du rapport à l'islam. Fatima Daas s'est toujours revendiquée comme une «pécheresse» qui a la foi. La beauté du film est celle d'un lieu lumineux pour ces identités qui discordent, un endroit où l'on voudrait les abriter.

SANDRA ONANA



Joaquin Phoenix et Pedro Pascal en shérif et maire d'Eddington. PHOTO METROPOLITAN FILMS



**Richard Bellamy,
Stefania Gadda,
Tonin Janvier
et Jade Oukid**

A l'affiche de l'étourdissant «Sirat», les quatre teufeurs nomades ont puisé dans leur vécu pour raconter une histoire intime et universelle.

Un attaché de presse décale un rendez-vous prévu dans cinq minutes. Le temps que vous répondiez, le rendez-vous décalé est de nouveau décalé. Ah non, fausse alerte, il s'est trompé de jour. Pas grave, de toute façon on avait répondu au mauvais destinataire. Le téléphone sonne à nouveau: on vous propose de rencontrer un type qui refait tous les films des frères Lumière avec des brocolis, c'est merveilleux. Vous vous apprêtez à répondre quand soudain votre animalerie vous annonce par SMS une promo sur les sticks de bœuf séché et BAM! vous explosez là sur la Croisette sous le regard de 25 Coréens médusés. Au milieu de tout ça, vous avez vu *Sirat* d'Oliver Laxe, en sélection officielle, où officie au côté de Sergi López une cohorte de teufeurs fous qui ressemble à celles des chasses nocturnes du folklore germanique, guerriers marqués, mutilés, perchés sur des montures inhumaines, camions aux allures de tanks détrituesques.

Etrangeté. A les voir tous les quatre réunis sur la terrasse du Palais des festivals au lendemain de la projection de gala, on dirait que le film ne veut pas s'arrêter – même sapés chic, ils ont l'air de sortir d'une tornade. Il y a Richard Bellamy dit «Bigui», crâne rasé, tatoué jusqu'au moignon (une main droite emportée par une grenade durant une manifestation contre la loi «sécurité globale» à Paris), tombé dans les free partys à 18 ans, au milieu des années 90. Jade Oukid, toute en bouillonnement contenu, tatouages façon carte au trésor, allure de prétresse de l'an 4000 qui a tout plaqué à 17 ans pour voyager. Tonin Janvier, qui arbore fièrement une prothèse métallique à la jambe, tel un pirate de dessin animé, et semble avoir vécu 10 000 vies: «Mes parents sont nomades, je suis né sur la route et j'ai baigné très jeune dans le théâtre et le cirque.» Pour lui, la free party, au-delà de la musique, c'est un réseau, celui des «potes qui font la route, avec qui on s'échange des plans boulots, qu'on suit en convoi pour rallier la fête suivante.»

Eux trois gravitent autour de Paris et ont été débusqués par Nadia Acimi, directrice de casting, qui est allé chercher ces personnages hors du monde sur le terrain des free partys. La quatrième, Oliver Laxe est littéralement allé sonner à sa porte dans la cambrousse espagnole, à 50 km de Grenade. Stefania Gadda l'a aussitôt rembarré: «Une semaine plus tard, le proprio de la maison dont j'étais locataire m'a-



A Cannes, vendredi.

PUNKS à liens

nonce qu'il veut la vendre. Alors j'ai dit oui. Je me suis dit que c'était l'univers qui m'envoyait un message.» Pour la plus âgée de la bande (50 ans, les autres ont la grosse quarantaine), le rapport à la rave est à la fois physique et spirituel: «Mon corps a besoin de danser, ça relève de l'intime.» Tourné en trois mois au Maroc, au début de l'été, période impitoyable

«On s'est construit ensemble, on traverse les frontières, c'est un voyage où l'on se retrouve toujours.»

Richard Bellamy

en termes de conditions climatiques («ce que tu vois à l'écran c'est exactement ce qui nous est tombé dessus», précise Bigui), *Sirat* joue du réel avec une étrangeté peu commune – Jade, Tonin, Bigui et Stefania sont à la fois eux-mêmes et complètement autres dans le récit, qui ne dénature jamais l'essence d'un milieu et d'une communauté mal connus et souvent stigmatisés. «A la montée des marches, raconte Jade, j'ai entendu fu-
ser un "punks à chiens". Ça se veut péjoratif mais nous, on l'assume. Le film va au-delà de ça, il montre quelque chose de profondément humain.»

«Humain», c'est le mot qui revient le plus lorsqu'on évoque l'expérience *Sirat* avec ces quatre cavaliers de la pré-apocalypse. «Ce qu'on vit à l'écran, on l'a vécu dans la fête, explique Bigui. On a trouvé une famille, on s'est cons-

truit ensemble, on traverse les frontières, c'est un voyage où l'on se retrouve toujours, où les chemins se croisent sans cesse.» «C'est pas le monde qui est petit, ajoute Tonin, c'est le gang qui est grand.»

Péripole. Et il pourrait accueillir encore du monde. *Sirat* vous secoue, sans ménagement, mais vous laisse entrer, racontant au-delà du péripole teufeur, une histoire universelle, celle d'une existence où il faut apprendre à danser sous les bombes. «Les gens vont s'y reconnaître, continue Tonin, parce que ce qui nous parle, c'est la faiblesse. Quand tu regardes un jongleur, ce qui est beau c'est quand la balle tombe. C'est là que l'émotion est totale. D'un coup le spectacle et la vraie vie se confondent. Et ça devient sublime.»

LELO JIMMY BATISTA
Photo MARIE ROUGE

RESTONS PALME

Par
OLIVIER LAMM

Guerre et guerre

Et la guerre est arrivée à Cannes. Ou plutôt on l'a vue et entendue sur l'écran – avec d'autant plus de commotion qu'on ne l'y attendait pas à cet endroit, dans ce film-là, quand elle avait occupé non-stop les articles et les discussions sur le Festival des semaines avant qu'il ne débute. Cette 78^e édition a été marquée dès sa cérémonie d'ouverture par la mort de Fatma Hassouna, photographe palestinienne tuée par l'armée israélienne et sujet d'un documentaire dénaturé dans son projet par cette mort survenue le 16 avril, provoquée par une frappe israélienne qui a également tué plusieurs membres de sa famille. Cette édition du Festival s'en retrouve hantée par la guerre qui a provoqué ce meurtre, la guerre à Gaza. Elle est hantée par la guerre en Ukraine, qui chaque jour se prolonge pendant qu'en coulisses les fausses tractations entre autocrates n'en finissent plus de se gonfler de cynisme et d'indécence. Elle est hantée par la guerre parce que les cinémas du monde entier, obsédés comme ils ont raison de l'être, ne manquent jamais de la rappeler à notre bon souvenir, qu'elle soit en cours ou résonne en réplique depuis le passé. *Sirat* d'Oliver Laxe, pendant ses premières séquences, nous avait pourtant autorisé cette distraction, regarder ailleurs, faire comme s'il était possible de penser en dehors de la guerre qui nous encercle. Laxe y montre la fête la plus libre qui soit à l'ère de la mondialisation, la *free* de ceux qui se vivent comme perpétuellement en route vers ailleurs, ceux qui s'échappent, vivent en communauté à la marge des Etats nations, ceux qui seraient les derniers à croire comme Levinas que la guerre est la vérité du réel. Sauf que *Sirat*, et on ne dira pas comment, n'est pas un film qui s'échappe. C'est même un film de guerre dont le décor est un théâtre des opérations. L'information de ce qui s'apparente à une Troisième Guerre mondiale s'immisce par l'autoradio d'un camion, d'ailleurs. Elle vient confirmer que le bruit des moteurs et de la musique (œuvre du Français Kangding Ray) n'est pas qu'une métaphore, bien plus qu'un climat. On en ressort comblé, un peu plus éveillé, parce que c'est aussi un grand film qui nous branche directement sur la radicalité d'un danger incommensurable. ♦



«Le Mystérieux regard...», sur le queer-vive

Abri Au milieu du désert chilien des années 80, une petite fille grandit dans un cabaret trans. Un western bagarreur.

UN CERTAIN REGARD
LE MYSTÉRIEUX REGARD DU FLAMANT ROSE de Diego Céspedes avec Tamara Cortes, Matias Catalán... 1h 44.

Dans les westerns, genre genré par excellence du cinéma américain (du Nord), le *saloon* est le lieu du cantonnement des femmes, celui aussi de la sociabilité risquée, entre bagarre et refuge. On pourrait imaginer un autre cinéma américain (du Sud) faire de ce décor si identifié autre chose, par exemple un abri queer dans le désert... Ce serait *le Mystérieux Regard du flamant rose* du jeune Chilien Diego Céspedes, où la *cantina* de Mama Boa sert de bar-cabaret et de maison à une communauté de *maricas*, petite famille recomposée de personnes trans, travestis, pédés, au début des années 80, dans un village de mineurs de cuivre, isolé dans le Nord du Chili, à Atacama. Alors qu'une étrange «peste» circule, mortelle, que les gens du coin craignent d'attraper en croisant le regard des habitantes de la *cantina*, Lidia est une enfant qui vit avec celles-ci – elles portent toutes des noms d'animaux, Boa, Estrella, Piraña, Leona – dont sa «mère», Flamenco (Flamant rose). Quand Lidia se fait maltraiter par des gar-

cons du coin au bord de l'étang pollué qui sert de baignade l'été, les *maricas* rapproquent pour la défendre. Quand sur les mêmes lieux la tragédie frappe Flamenco, victime de la violence masculine – celle qui est incapable d'aimer sans vouloir détruire –, elles prendront toutes soin de Lidia. Le western trans, avec ses ambiances de milieu de nulle part, de portes rouillées grinçant dans le vent du désert, et avec ses péripéties, ses numéros, ses mélodrames, ses larmes, peut se déployer. Sur fond historique de pandémie, puisque «la peste» aux accents fantastiques, celle qui par le regard contamine les hommes de la région, n'est autre que le bien réel VIH, à ses débuts – si elle n'est pas aussi, un peu, une image du cinéma, œil queer qui vient corrompre les mœurs de la bonne représentation.

Versant quelque peu dans cet usage de la maladie comme métaphore, et dans un certain goût plastique pour le glauche, ton jaune sombre, vieil or ou cuivre *dark*, un peu torve, oxydé, ce *Mystérieux Regard* n'en est pas moins bagarreur, prêt à défendre ses personnages, héroïques de leur différence, jusqu'au fond de la nuit qui tombe, folle d'étoiles, sur sa *cantina* du bout du monde.

LUC CHESSEL

«Laurent dans le vent», à ski mieux mieux

Subtil Déambulation d'un jeune paumé qui en croise d'autres dans une station de sports d'hiver, le film très réussi du trio Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon trouve le parfait équilibre entre drôlerie et dépression.

ACID

LAURENT DANS LE VENT d'Anton Balekdjian, Léo Couture, Mattéo Eustachon avec Baptiste Perusat, Béatrice Dalle... 1h 50.

Dans l'atmosphère quelque peu asphyxiante de «win attitude» que promeut le Festival de Cannes – qui parvient presque à nous faire oublier que derrière l'armure de ses smokings et robes de soirée, ses airs bravaches d'en être, se cachent des individus intérieurement recroquevillés sur leurs angoisses d'abandon et leur sentiment d'illégitimité fondamentale –, il y avait un vrai bénéfice de fraîcheur et de retour au réel sans fard à découvrir à l'*Acid Laurent dans le vent* du trio Anton Balekdjian, Léo Couture, Mattéo Eustachon (découvert en 2022 avec le déjà réussi *Mourir à Ibiza*). Ce portrait d'un jeune homme flippé cherchant à faire une pause ou le point dans une station de ski hors saison où sa sœur possède un appartement est nettement plus ambitieux que ne peut le faire accroire son air de film rigolo et cool.

Bullshitisme. Pas sûr a priori que l'espèce de petit vent de contrariété existentielle qui souffle sur l'esprit du jeune homme à la voix de fausset trouve à se réchauffer dans cet environnement où croiser un humain relève du trek. Pourtant au gré de déambulations hasardeuses sur les routes et chemins de randon-



Laurent (Baptiste Perusat), Droopy au ski. ARIZONA DISTRIBUTION

nées, Laurent, à la dégaine de Droopy en pull flasque, multiplie les rencontres. C'est d'abord une vieille dame en phase de congélation sur une chaise en plastique à la tombée du jour qu'il remonte dans sa maison et veille en lui filant des clopes et de l'alcool, puis un photographe amateur pro venu de Marseille et qui le drague ouvertement, plus tard un berger et aussi Sophia (Béatrice Dalle) qui vit avec son fils, ado attardé rêvant d'exil nordique en territoire viking. Le dosage entre dépression et drôlerie est une affaire subtile, ça peut vite tourner à la farandole des excentriques dans une peinture pittoresque de l'inadaptation sociale. Le film négocie en permanence avec ce risque, l'approche et le surmonte, par de constant changement de régime d'émotions, les comportements qu'on jugera anormaux ou au minimum insolites (comme de marcher la nuit avec une chèvre dans les bras ou jeter un gamin en larmes dans la neige) visent à rendre les personnages d'autant plus proches qu'ils nous demeurent – comme à eux-mêmes – insaisissables et intempestifs, saisi dans leur affolante singularité. Une lutte entre suivre sa pente et la remonter avec différents paliers d'enthousiasme sportif

et de bullshitisme existentiel occupe tout l'espace mental de ces quelques individus perdus dans ce paysage trop grand pour eux.

Mélancolie. Il est troublant qu'un tel film soit une œuvre collective tant on imagine Laurent (formidable Baptiste Perusat) comme l'alter ego d'un cinéaste jetant ici les diverses notes personnelles sur son rapport au monde comme le ferait un auteur de roman graphique élégant et boudeur.

Mais le film tire sans doute sa force de ce qu'il n'est pas qu'un reflet, qu'il croise des expériences enrichissant les unes les autres pour à partir d'une collaboration explorer l'universelle aptitude à se sentir irrémédiablement seul. Et que l'on n'est pas trop de trois pour trouver la note juste de la mélancolie qu'ils inventent par la mise en scène, la composition et le timing des plans à chaque fois qu'un peu d'amour naît ou se déclare entre coeurs empêtrés et ce sans jamais la moindre considération vinaigrée sur la fausseté des rapports humains. C'est même tout le contraire, ils sont d'autant plus vrais qu'ils fonctionnent mal.

DIDIER PÉRON

AYO
YURI BUENAVENTURA
CLARA YSÉ
ORANGE BLOSSOM
BACHAR MAR-KHALIFÉ
NATASCHA ROGERS
SIÂN POTOK
...

2 ÈME ÉDITION

13 > 15 JUIN 2025

DIRECTION ARTISTIQUE
ANDRÉ MANOUKIAN

WWW.BELENFESTIVAL.COM

BEAUNE



Cécile de France,
un tatouage géant
et des franges tout
aussi géantes.



Une ville en état de strass

Faire poser des stars en quatre minutes chrono, échapper à la police en contre-sens à vélo, coller des paillettes sur un chanteur rigolo: tel a été le quotidien de notre photographe Marie Rouge lors de sa première semaine au Festival.

Photos MARIE ROUGE



Philippe Katerine, Anna Mouglalis, le chien Sonya et des robes rouges.





«Kika», l'effet dominé



Dominatrice ou assistante sociale, Kika tente de bien faire son travail. CONDOR FILMS

BDSM Alexe Poukine suit, entre didactisme et émotion, une assistante sociale volontaire devenue travailleuse du sexe.

SEMAINE DE LA CRITIQUE
KIKA d'Alexe Poukine avec Manon Clavel, Ethelle Gonzalez Lardued... 1h 48.

Kika court partout, et le film qui porte son nom, son film, la suit dans ses bonheurs, ses galères, ses rebondissements, ses douleurs mises de côté. Portrait d'un personnage de fiction, joué par Manon Clavel, à travers un Bruxelles réel, *Kika* d'Alexe Poukine parle du besoin, ou encore mieux : de la demande. La demande, par définition, est une chose qui déborde, qui dépasse les limites, qu'elle soit formulée, ou pas. Une chose pas si facile à comprendre, à filmer : difficile par définition, comment filmer ce qui déborde du cadre ?

Arcanes. Assistante sociale, Kika tente par exemple de bien faire son travail, celui de soutenir et d'aiguiller les «bénéficiaires» des minima sociaux et des aides de l'Etat belge, même s'ils lui en demandent trop, l'un trop exigeant dans le couloir, l'autre, une vieille femme un peu médium, expulsée de son appart et que Kika secourt, mais trop intense émotionnellement. Amoureuse, Kika, encore jeune, est installée dans son vieux couple, mais elle

tombe amoureuse d'un autre, David (Makita Samba), et fait le pari de tout quitter pour le réparateur de vélos. Quand les choses tournent au drame, à la perte sèche, Kika se retrouve dans la merde, avec sa fille Louison. Par hasard, par besoin, par la force des choses, elle se retrouve à apprendre le métier de dominatrice. Devenue travailleuse du sexe, peu familière des arcanes du BDSM, Kika tente là encore de bien faire son travail, satisfaire les besoins des clients : ses soumis, ce n'est paradoxal qu'en apparence, savent très bien demander ce qu'ils veulent, estimer quand c'est trop, pas assez, etc. Le documentaire, c'est la demande, c'est les autres, habitants de la réalité, aux besoins énormes, illimités. La fiction, c'est le dessin d'une trajectoire qui tente sans relâche d'y répondre, d'y accéder pour s'en sortir. Mais de ses besoins, à Kika, ses demandes non dites, pas assez formulées, qui va s'en occuper (une question à la *Amélie Poulain*, en plus féministe, en plus marxiste aussi) ? Elle refuse de faire la demande pour devenir «bénéficiaire», elle fuit un boulot

pour un autre qui n'en est que la doublure, le double, en mieux payé. Elle se retient de pleurer, s'interdit de souffrir : après tout la psychologie de magazine que sa mère tente de lui faire avaler n'a pas tort, Kika se retient. Mais la description de tout ça, l'empressement mitigé aux demandes des autres, le déni des siennes propres, est assez précise pour être intéressante, comique.

«Pegging». Cette précision est l'œuvre commune de l'actrice – étonnante parce qu'en elle Kika semble, sans cesse et à la fois, se fuir elle-même et se courir après, en hésitant toujours, beaucoup, de sa voix grave – et du film, qui la plonge dans différents bains documentaires, bien documentés et reconstruits, comme autant de bacs révélateurs. Didactique par endroits (sur le travail du sexe, tuto *pegging* et lattage, les clients et les putres sont des gens comme les autres), donc un peu trop précis, défini, trop HD, *Kika* reste quand même assez vague pour tanguer et émouvoir, c'est-à-dire déborder vers nous.

LUC CHESSEL



«Left-Handed Girl», un peu plus près des étals

Dédales Dans son premier long solo, Shih-Ching Tsou chronique le retour d'une mère et ses filles dans un Taipei fait de galères et combines.

SEMAINE DE LA CRITIQUE
LEFT-HANDED GIRL de Shih-Ching Tsou avec Janel Tsai, Nina Ye, Shih-Yuan Ma... 1h 48.

Un marché de nuit à Taipei, ses dédales de ruelles chargées à ras bord d'appétissants gadgets et animées par les cris d'un camelot époumoné forment le

œur battant de *Left-Handed Girl*, le premier long métrage de l'Américano-Taiwanaise Shih-Ching Tsou projeté à la Semaine de la critique. Une mère célibataire revient dans la ville après des années d'absence avec ses deux filles pour ouvrir un stand de nouilles qu'elle espère tant bien que mal rentabiliser (ça va être compliqué). Sa grande ado, I-Ann

(Shih-Yuan Ma), révoltée et boudeuse, tente sa chance dans un stand de bétel où elle doit vendre des noix à moitié dénudée, et sa fille cadette, I-Jing (Nina Ye), dont l'absolue mignonnerie menace au départ d'engloutir le film sous des litres de sirop de sucre, transforme le marché en terrain de jeu qu'elle arpente avec une convoitise grandissante.

Sinuant entre feel-good, gros mélodrame et fresque féminine, peuplé de personnages pas tous convaincants, le film est à son meilleur dans sa chronique d'un Taipei d'arrière-cuisine fait de galères et combines, où une aïeule en voie de déclassement se fait passeuse de clandestins vers les Etats-Unis et où l'échoppe du prêteur sur gages devient un lieu de passage familial.

En 2004, Shih-Ching Tsou avait co-réalisé *Take Out*, qui chroniquait une journée harassante dans la vie d'un clandestin chinois à New York se démenant pour honorer une dette à son passeur, et le complice d'alors s'appelait Sean Baker, reparti l'an dernier avec la palme d'or pour *Anora*. Ils travaillent ensemble depuis des années (elle a produit presque tous ses films, il a coécrit, produit et monté celui-ci) et le compagnonnage se devine un peu dans la frénésie d'images tournées à l'iPhone, à scooter ou à hauteur d'enfant (séquences géniales lorsque la petite court dans les étals du marché au son frénétique d'un tambourin), et l'attention portée à l'envers du décor rutilant d'une des villes les plus riches du monde.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

«The President's Cake», rite de glacage

Raïs Une fillette doit confectionner un gâteau pour l'anniversaire de Saddam Hussein dans le film de l'Américano-Irakien Hasan Hadi, qui vaut surtout pour sa représentation d'un culte de la personnalité dément.

QUINZAINE DES CINÉASTES

THE PRESIDENT'S CAKE

de Hasan Hadi avec Baneen Ahmad Nayyef, Sajad Mohamad Qasem... 1h 42.

The President's Cake, tourné en Irak et censé se dérouler dans les années 90, au moment où l'embargo américain provoquait une pénurie alimentaire gravissime dans le pays, a tous les atours de l'honnête gruau que le festivalier lambda s'attend à devoir ingurgiter à un moment ou un autre de son séjour – contrée

lointaine, enfants touchants, sentiments lisibles, dénonciation des régimes autoritaires. Premier long de l'Américano-Irakien Hasan Hadi, prof dans le Graduate Film Center de la New York University, *The President's Cake*, projeté à la Quinzaine des cinéastes, est à peu près conforme à ce qu'on en attendait une fois l'intrigue connue: une fillette élevée dans un village des marais par sa grand-mère est tirée au sort pour confectionner un gâteau célébrant l'anniversaire de Saddam Hussein, et doit s'exécuter sous peine d'être dénoncée bien qu'elle

n'ait pas un sou vaillant. C'est l'occasion d'une virée en ville pour Lamia (Baneen Ahmed Nayyef) et son ami Saeed (Sajad Mohamad Qasem) lancés dans une course contre la montre sous influence du chef-d'œuvre d'Abbas Kiarostami *Où est la maison de mon ami*, tant leur équipée semée d'embûches découle en fin de compte de la nature cinglée du régime politique, faite d'absurde et

d'arbitraire, qui a corrompu les moindres rapports humains et où les deux enfants, par ailleurs formidables non-professionnels, font front avec autant de naïveté que d'entêtement. Là où le film intéresse quand même, c'est dans son portrait, inspiré par l'enfance du cinéaste dans le sud de l'Irak, de ce culte de la personnalité dément qui rythmait les jours et les

nuits de ses habitants, par exemple avec cette coutume sadique de tirer aux sorts les pauvres hères censés prendre sur eux pour célébrer l'anniversaire du Raïs en apportant qui des fruits, qui un gâteau, et entonner sans arrêt des chants à sa gloire, alors que pas un coin de rue, pas une administration ne manquait de parader son portrait souriant.

É.F.-D.



Lamia et son ami Saeed se lancent dans une équipée semée d'embûches. PHOTO TANDEM FILMS



AFP

PROJO PRIVÉE

LÉA DRUCKER

Infirmière hyperinvestie qui perd pied pour Laura Wandel dans *l'Intérêt d'Adam*, enquêtrice de l'IGPN hyperinvestie pour Dominik Moll dans *Dossier 137*, Léa Drucker est de tous les films, hyperinvestie dans cette 78^e édition du Festival. L'exercice du questionnaire cinéphile s'imposait.

La première image ?

Fantasia de Walt Disney, la danse des balais. Souvenir de terreur.

Le chef-d'œuvre dont tout le monde vous parle et que vous n'avez jamais vu ?

2001, l'Odyssée de l'espace.

Un film secret qui en sait long sur vous ?

Une vieille VHS pourrie d'un film de Chuck Norris avec plein de cascades, vue 20 fois (plus jeune) dans des états seconds...

La bande originale qui vous trotte dans la tête ?

When We Were Kings de Leon Gast. Le documentaire sur le combat légendaire de

Mohamed Ali et George Foreman au Zaïre en 1974. Fugees, B.B. King, James Brown, Miriam Makeba, et un de mes morceaux préférés au monde, *I'll Be Around* des Spinners... que je chantonnerai tout le temps.

Un film où il ferait bon vivre ?

En tournée avec Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis dans *Certains l'aiment chaud* de Billy Wilder.

Votre palme d'or favorite ?

Sailor et Lula de David Lynch – cette entrée musicale et sonore fracassante avec Sailor et Lula qui dansent dans la boîte de nuit, m'a marquée à jamais.

Votre vie devient un biopic. Qui dans votre rôle ? Qui derrière la caméra ?

Une inconnue. Toutes les actrices célèbres ont refusé. Trop de scènes compromettantes. Et le réalisateur viendrait du documentaire animalier.

Le monstre ou le psychopathe de cinéma dont vous vous sentez le plus proche ?

Anthony Hopkins dans *le Silence des agneaux*, parce que moi aussi elle me plaît Jodie Foster.

La scène qui vous fait pleurer à tous les coups ?

La scène d'adieu déchirante dans *A bout de course* de Sidney Lumet quand le père dit à son fils (River Phoenix) de récupérer son vélo à l'arrière du van...

Quelle réplique peut résumer votre humeur du moment ?

«Nobody's perfect !» (*Certains l'aiment chaud*).

Le film le plus drôle de tous les temps ?

To Be Or Not to Be de Lubitsch.

La dernière image ?

John Merrick dans *Elephant Man*, qui vient de finir sa maquette, et qui dit «It is finished...».

Recueilli par SANDRA ONANA

Fondation d'entreprise
Pernod Ricard



Férocité à domicile

Entrée libre

madame

1, cours Paul Ricard
75008 Paris



Les titres d'Edith Piaf, Miles Davis, Fréhel ou Charles Aznavour antérieurs à 1963 sont tombés dans le domaine public.

PHOTOS ROGER-VIOLLET ET GETTY IMAGES.

Domaine public : la guerre des clones

La loi ne protégeant plus la musique cinquante ans après son enregistrement, une foule de labels parfois obscurs tirent avantage de la situation pour mettre en ligne une multitude de titres qui aggravent l'engorgement des réseaux. Qui en profite ?

Par
OLIVIER RICHARD

Enve de créer un label et d'avoir la garantie de diffuser de la bonne musique sans financer son enregistrement ni payer les artistes ?

Réjouissez-vous, c'est possible. Pour cela il vous suffit de piocher dans les milliers de titres tombés dans le domaine public ! Cette manne recèle d'innombrables classiques comme les premiers Georges Brassens, Charles Aznavour ou le mythique *Kind of Blue* de Miles Davis (1959). En quelques clics, on découvre que cet album historique est disponible en moult versions sur les sites de streaming. L'officielle, parue chez Columbia (Sony), cohabite avec au moins une douzaine d'autres publiées par des structures comme FM Records, Zoroty Distribution ou RevOla, pour n'en citer que quelques-unes.

Ces entités troubles montées par des petits malins qui noient les sites de streaming sous une avalanche d'ersatz d'un même album, opèrent, pour celles que nous avons réussi à identifier, en Italie, au Tennessee ou en Grande-Bretagne. En consultant le registre du commerce de Sa Gracieuse Majesté, on constate que certaines de ces structures n'existent plus. Pourtant, cela n'empêche pas les titres qu'elles ont mis en ligne d'être toujours disponibles et donc de générer des revenus grâce à leurs écoutes. Mais au bénéfice de qui ? Cette opacité ne dissuade pourtant pas des distributeurs on ne peut plus officiels comme l'américain The Orchard (une filiale de Sony) ou l'allemand Zebralution qui dépend de la

MUSIQUE

Gema (la Sacem locale) de diffuser ces versions quelque peu parasites de *Kind of Blue* aux côtés de l'originale, c'est-à-dire celle publiée par le producteur de l'album, Columbia donc. *Libération* a cherché à entrer en contact avec certains de ces labels, notamment via The Orchard et Zebralution. Ces distributeurs n'ont pas donné suite à nos sollicitations. Cette invasion de succédanés est rendue possible par la législation qui régit le code de la propriété intellectuelle.

Avocat parisien spécialisé dans la culture et la création, Jean-Marie Guilloux explique : «Applicable dans toute l'Union européenne, le code de la propriété intellectuelle stipule que les droits des producteurs sont protégés pendant cinquante ans. A l'expiration de ces droits, les enregistrements tombent dans le domaine public. Il y a néanmoins une exception : pour tous les titres enregistrés depuis 1963, les droits des producteurs durent soixante-dix ans au lieu de cinquante à condition qu'ils aient été fixés sur des phonogrammes. C'est une des raisons pour lesquelles les majors sortent énormément de titres inédits de leur back catalog. En les exploitant, elles repoussent l'expiration de leurs droits tout en augmentant leurs parts de marché.» Cette prolongation qualifiée d'exceptionnelle par le législateur ne concernant que les enregistrements postérieurs à 1962, personne ne peut donc vous empêcher de mettre en ligne *Douce France* de Charles Trénet (1947), *l'Eau vive* de Guy Béart (1958) ou... *Kind of Blue*. La législation est complexe puisque différente en ce qui concerne les droits d'auteur et ce qu'on appelle les droits voisins dont font partie les droits du producteur. Guilloux poursuit : «Les droits des compositeurs sont, quant à eux, protégés jusqu'à soixante-dix ans après la mort du dernier coauteur de la chanson [en France, ces droits sont perçus par la Sacem, ndlr].»

Copyright américain rigide

Précision importante : ces dispositions ne s'appliquent pas aux Etats-Unis. Dans ce pays, seules les compositions antérieures à 1930 relèvent du domaine public, ce qui n'empêche pas leurs enregistrements d'être souvent protégés par une interprétation rigide du copyright. En conséquence, les chansons du bluesman Robert Johnson sont toujours protégées aux Etats-Unis (elles appartiennent à Sony) alors que les droits du label qui les avaient éditées sont tombés dans le domaine public en Europe. Pour faire simple, n'importe qui peut donc distribuer en Europe les titres de Robert Johnson, mort en 1938, sous réserve de ne pas reproduire les pochettes qui, elles, peuvent toujours être protégées.

Aucun professionnel n'a réussi à évaluer précisément combien de titres sont tombés dans le domaine public et ont été mis en ligne par des structures ou des individus opportunistes, mais on considère que leur nombre s'élève à des centaines de milliers. En toute logique, ce tsunami de succédanés alarme de plus en plus les labels établis. Le sujet a d'ailleurs été évoqué au cours de la conférence de presse annuelle du Syndicat national de la phonographie (Snep), en mars. Pour son directeur général, Alexandre Lasch, «le Snep ne conteste pas le cadre juridique actuel, mais la présence sur les plateformes de contenus

«Il serait salutaire de facturer la mise en ligne de chaque titre pour dissuader les opportunistes.»

Bertrand Burgalat
Fondateur du label Tricatel

tombés dans le domaine public en de très nombreuses versions du même phonogramme disponibles chez de multiples fournisseurs peut créer un trouble chez les utilisateurs qui risquent de rencontrer des difficultés à identifier l'enregistrement original.» Lequel phonogramme étant celui qui garantit la meilleure qualité d'écoute puisqu'il est le seul qui a été réalisé à partir du master d'origine. Chief Music Officer du service de streaming Qobuz, Marc Zisman confirme : «Avec toute cette floraison de labels obscurs spécialisés dans le domaine public, il y en a forcément qui travaillent à partir de CD rippés ou de fichiers MP3. Cela nous pose un problème puisque notre spécialité chez Qobuz est le format Hi-Res Audio qui prend tout son intérêt grâce à l'utilisation de la bande d'origine.»

Mais tous les labels éditant des morceaux tombés dans le domaine public ne sont pas de vulgaires profiteurs. Pour preuve, le travail éditorial du français Frémeaux & Associés et celui de l'espagnol Elemental Music, salué par la profession. Pour Romain Vivien, directeur musique global du distributeur français Believe dont le catalogue comporte des titres du domaine public comme ceux de tous les diffuseurs digitaux, le sujet n'est pas nouveau. «Il existait déjà à l'époque où le physique était dominant mais il a été multiplié par le passage au numérique. Or, au bout de soixante-dix ans, les coûts d'un enregistrement sont largement rentabilisés. Certains des labels qui avaient publié l'œuvre originale mettent en avant l'expérience consommateur (la qualité du son) mais leur objectif est surtout de se réapproprier les enregistrements, ce qui revient à reprivatiser le domaine public. Et il ne faut pas oublier que certains labels comme Frémeaux effectuent un travail éditorial exemplaire avec des phonogrammes tombés dans le domaine public!» Le son de cloche est, sans surprise, différent chez Bertrand Burgalat, le patron du label Tricatel qui est aussi président du conseil du Snep : «J'ai pris conscience de ce sujet en faisant des émissions pour FIP. J'ai découvert que beaucoup de titres d'avant 1963, souvent des splendeurs, avaient été mis en ligne par la BNF.» Tous les enregistrements publiés en France doivent en effet être déposés à la Bibliothèque nationale au titre du dépôt légal. En 2013, elle a numérisé 42 000 enregistrements tombés dans le domaine public, 78 tours, microsillons ou bandes, en partenariat avec Believe. Fabrice Menneteau, le responsable du département son, vidéo et multimédia de la BNF, raconte : «Cette opération avait trois objectifs : en premier lieu, la possibilité de rendre des enregistrements rares accessibles au public en les mettant sur Gallica, notre bibliothèque numérique. Ensuite, les conserver car ils sont enregistrés sur des supports qui se dégradent avec le temps. Enfin,

les mettre à disposition pour les chercheurs qui nous sollicitent régulièrement.» Bien que Burgalat reconnaît que cette numérisation ait été «d'un assez bon niveau en général», il s'interroge sur la démarche qui, pour lui, a abouti à «une sorte d'appropriation du dépôt légal. Certes, tout cela a été fait au nom du bien public mais, d'une certaine manière, cette opération consistait à supplanter le producteur de l'œuvre originale et donc à lui renier ses droits. Et je m'interroge sur la destination de l'argent que génère l'écoute de ces titres sur les plateformes». En ce qui concerne la BNF, il a servi en tout ou partie à couvrir les frais de digitalisation. Pour le reste, les redevances tombent dans l'escarcelle des labels, producteurs ou pas, le montant des sommes en jeu étant résolument opaque. Une situation qui agace Marc Zisman de Qobuz : «Où va l'argent ? De quelles sommes parle-t-on ? Et qui sont les gens qui mettent en ligne tous ces titres ?» Les distributeurs ne semblent pas prêts à lever le voile.

Un marché saturé

Le fait qu'il n'y ait aucune limite légale à la mise en ligne d'un enregistrement tombé dans le domaine public par n'importe quel entrepreneur agrave l'engorgement déjà

monstrueux du marché. Pour Bertrand Burgalat, une solution pourrait consister à facturer l'upload (la mise en ligne) des morceaux : «Les producteurs, surtout les indépendants, sont pris en étau par l'inflation des titres et les méthodes des plateformes comme Spotify qui perpétuent le vieux monde des FM avec leurs playlists. Il serait salutaire de facturer la mise en ligne de chaque titre pour dissuader les opportunistes et ralentir le raz-de-marée de musique mis en ligne tous les jours. Ce système devrait prendre en compte l'économie des labels indépendants, pour ne pas les étrangler.» Chez Believe, Romain Vivien imagine, quant à lui, un système dans lequel la rémunération du domaine public pourrait être réinvestie dans l'aide à la production de nouveaux talents. «C'est classique : le catalogue finance la nouveauté. Les redevances du domaine public pourraient peut-être être allouées au Centre national de la musique pour aider les producteurs indépendants et la création.» Une chose est certaine : la boîte de Pandore de la diffusion digitale de la musique dans le domaine public n'a pas fini d'alimenter les discussions des professionnels. Le Snep et Qobuz doivent se réunir en juin pour en parler. ◀

PEACOCK SOCIETY OPEN AIR FESTIVAL

HIPPODROME PARIS-VINCENNES

SPECIAL OPENING SHOWS

VENDREDI 11 JUILLET

UNDERWORLD LIVE
BRUTALISMUS 3000 LIVE
YOU\$UK€ YUKIMAT\$U
BELARIA B2B OLYMPE4000

FULL FESTIVAL EXPERIENCE

SAMEDI 12 JUILLET

CHARLOTTE DE WITTE
KI/KI · DJ HEARTSTRING
JOB JOBSE · JOY ORBISON
FRANÇOIS X A/V SHOW · CARISTA
BADISTA · NENE H
AMNE · CAMPOREALE · CHARLOTTE
DJ TRAVELLA · ERNA B2B EGNA
KABA & HYAS LIVE · LOLA HARO · MELODY
MZA · PUREBLAST LIVE · TATIE DEE LIVE
TOMA KAMI · VEL LIVE

* Radio Biélorussie PARIS Sacem fip Libération tsugi Dure Vie S

MUSIQUE/



PLAYLIST

THE DENEUVES

Bugger All

Les oldtimers fans du lyricisme des légendaires City Kids devraient trouver leur bonheur avec ces énergiques Niçois qui remettent sur la carte du rock d'ici une ville engloutie depuis les Dum Dum Boys. Qui ça ?

NOIR BOY GEORGE

Enfonce-toi dans la ville

Possible d'être rock avec une voix, un synthé et une boîte à rythmes. Démonstration avec la parution en digital de ce mythique 45 tours signé d'un agité messin, inspiré aussi bien par Bashung qu'Alan Vega. Fort.

L'EXPO

Afrosonica Aux sources des musiques noires

Avec dans son stock quelque 20 000 heures de musiques venues des cinq continents, réunies au sein des Archives internationales de musique populaire, le Musée d'ethnographie de Genève dispose d'un fond lui permettant d'explorer le rôle de la musique et du son dans diverses sociétés. Sa nouvelle exposition est un hommage vibrant à l'Afrique et à ses diasporas, depuis les traditions musicales ancestrales jusqu'à notre époque. Tout au long d'un passionnant parcours immersif, on découvre une pléiade d'instruments dont des harpes millénaires et les étonnantes lamellophones (impeccables pour la médita-



tion), mais aussi des archives, des œuvres et installations contemporaines. L'intérêt pour le visiteur c'est de voir ses sens secoués, sa perception des sons aiguisee au rythme d'un périple permettant de mieux appréhender toute la complexité à travers les âges, d'un paysage sonore africain, nourri par les humains, comme par les animaux. Et pas la moindre excuses pour ne pas y aller jeter un oeil et surtout tendre une oreille, cette exposition dure six mois.

P.B.

AFROSONICA, PAYSAGES SONORES
MEG (Genève), jusqu'au 4 janvier 2026

LA DÉCOUVERTE

jean Amours défuntas

A près Claude, jean. Visiblement la jeune génération n'en a pas grand-chose à battre du référencement Google. Par contre, elle se sent tout de suite plus concernée quand on agite les chiffres de stream. Et ils se comptent déjà en millions pour le précédent projet, le EP *LOOP* (2023), de cet artiste autodidacte. Mais posséder de belles statistiques n'augure en rien d'une quelconque pertinence musicale. Ce n'est pas donc la raison pour laquelle on a choisi de mettre en lumière ce Rouennais à l'occasion de la parution de son premier album, *C'est quand même bizarre*. On a d'abord été secoué par l'originalité de sa voix puissante et rocallieuse, évoquant le trouble bourbonné d'un Tom Waits. Une base solide sur laquelle ce guitariste échafaude un tortueux blues-chanson-rap, imaginé avec son coproducteur et manager juilles. Plus chanteur que rappeur, celui qui a été découvert lors de sa victoire à un tremplin organisé par les également bien déglingos



SIMON HELLOCO

Odezenne existe aussi à travers une écriture toute personnelle. Au point que l'on n'est pas forcément certain de comprendre immédiatement le propos de ses chansons balancées comme des coups de poing et qui dépassent rarement les deux minutes cinquante. Mais, même sans explication de textes, on capte tout de suite le sentiment d'urgence se dégageant d'une plume enflammée et affamée. L'expression d'un besoin

vital de raconter les turpitudes d'une existence en lignes brisées, traversée par un mal-être palpable et où l'amour ne rime jamais avec toujours. Il n'aurait pu mieux rêver comme nom d'album, car oui, jean, c'est quand même bizarre.

PATRICE BARDOT

JEAN
C'EST QUAND MÊME BIZARRE (Foudaf Records).
En concert le 11 juin à Paris (La Maroquinerie).

ON Y CROIT



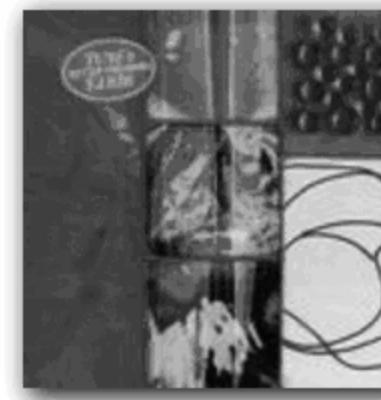
SHERVIN-LAINEZ

Tune-Yards rêve toujours

Avec un sixième album politique en faveur des plus vulnérables, le duo américain fait superbement cohabiter soul music et electronique déstructurée.

Cet album a bien failli s'appeler *Fight Fascism With Trash Music*. Et si ses auteurs, à savoir la chanteuse américaine Merrill Garbus et son compatriote producteur Nate Brenner, ont finalement choisi de le nommer *Better Dreaming*, il demeure habité par les maux qui pèsent sur le monde occidental et par le désir, brûlant, de se positionner en faveur des plus vulnérables face aux menaces qui pèsent sur leurs libertés. Il règne ici un tiraillement à proposer une esthétique optimiste et dansante en ces temps si troublés. Quelle est alors la solution à cette forme de culpabilité ? Dans les textes, Merrill Garbus

dépeint par exemple ses amis issus des minorités de genre, leurs visages, leur beauté, leurs tourments, sur le morceau *How Big is the Rainbow*, et confère à *Better Dreaming* un aspect



TUNE-YARDS
BETTER DREAMING
(4AD)

éminemment collectif en dédoublant sa voix, en se faisant chœur, et finalement armée prête à se lever face aux dangers.

Ce sixième long format de Tune-Yards – le premier a paru en 2009 – est aussi celui d'une simplicité triturée, affinée. Les chansons, écrites selon un procédé classique d'accords au piano ou à la guitare surplombés d'une voix tranchante, sont ensuite habillées d'effets électroniques et massifs dans un amas de sons qui transforme, parfois, les éléments musicaux en bruits. Nate Brenner brise là toute monotonie. Il s'inspire un peu de la démarche de George Clinton et de sa science de l'habillage sonore, comme sur *Limelight*, ou d'idées développées par Portishead au début de leur carrière, lorsqu'ils épuraient leurs productions pour les distordre en leur ajoutant une touche résolument soul. Des références déjà anciennes qui ne doivent pas masquer l'actualité de *Better Dreaming*, disque totalement imprégné de son époque. Combat-il le fascisme ? A sa manière, peut-être. Est-il un album habité par la notion de matière et de lutte en faveur des plus fragiles ? Assurément. Cela revient-il au même ? Oui.

BRICE MICLET

Vous aimerez aussi

FUNKADELIC
ONE NATION UNDER A GROOVE (1978)

La lutte par la musique et l'hédonisme n'a rien de secondaire. En son temps, la formation p-funk Funkadelic l'a maintes fois prouvé, influençant des générations entières, dont Tune-Yards.

ALABAMA SHAKES
SOUND & COLOR (2015)

Parce que les voix de Merrill Garbus et de Brittany Howard sont hantées du même feu, que la démarche soul les réunit, et que leur musique est également intense, risquons-nous à les rapprocher.

DENAI MOORE
MODERN DREAD (2020)
Le dernier album en date de la chanteuse et compositrice britannique originaire de la Jamaïque est lui aussi peuplé de voix massivement dédoublées, de chœurs artificiels apportant puissance et beauté.

MALENTENDU

Fragilique

Une Basque, Maia Ibar, une Américaine, Lee-Ann Curren, imaginent un univers particulier entre shoegaze et électronique. Une chanson à l'image de ce titre délivré : atypique et héroïque. Et ce sont elles qui le disent.

MISO EXTRA

Good Kisses feat. Metronomy

Dispo depuis des semaines, mais de nouveau d'actualité avec la sortie du bel album riche en collaborations de cette chanteuse anglo-japonaise, un bijou de J-pop electro rap, mais 100% solaire. L'été arrive, profitons-en.

MANU LE MALIN

Ghost Train Vitalic Remix

Légende du hardcore français et excellent DJ techno, Manu le Malin relance un label, MKNK, et republie quelques titres cultes dont cette imparable collaboration avec un autre maître français du gros son.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur [Libération.fr](#) en partenariat avec Tsugi radio

NORDINE YOUSFI

**CASQUE T'ÉCOUTES ?****Hafid F. Benamar Réalisateur****«Le disco, c'est le genre de musique qui rend heureux»**

Proche d'Eric Judor avec qui il a notamment écrit la série *Platane*, Hafid F. Benamar est à la fois réalisateur et scénariste mais c'est aussi un acteur que l'on retrouve de plus en plus souvent au casting de comédie, comme la récente série *Ghosts. Fantômes en héritage* (sur Disney+), où il partage la vedette avec Camille Chamoux.

Quel est le premier disque que vous avez acheté avec votre propre argent ?

Ado, ça doit être un disque de hip-hop 90's je dirais l'album de Das EFX *Dead Serious*. C'était à l'époque un nouveau style de rap. Je l'écoute encore de temps en temps il défoncé toujours autant !

Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?

J'ai des vinyles et une platine disque Sharp à retour automatique d'époque, mais maintenant c'est sur l'ordi ou le téléphone.

Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format ?

Je ne suis plus trop album, j'écoute via des applis de streaming des singles de groupes coréens. Je regarde les charts coréens chaque semaine et je sélectionne les sons que je kiffe.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

Quand je marche ou quand je fais du sport car ça me permet de réfléchir et de trouver des idées pour mes scénarios.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ?

Etonnamment non, j'aime bien me concentrer, en revanche quand je sèche sur des idées, petite pause avec de la K-pop.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

J'ai un peu honte mais j'adore Gfriend, un groupe féminin de K-pop qui s'est

séparé depuis. C'est très fleur bleue mais j'adore !

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?

Un album de Sade que mes cousins écoutaient en boucle à l'époque et que je détestais de fou !

Le disque qu'il vous faudra pour survivre sur une île déserte ?

Ce n'est pas un album mais un morceau : *Last Dance* de Donna Summer. Il ne vieillit pas. Le disco, c'est le genre de musique qui rend heureux quand on l'écoute.

Y a-t-il un label ou une maison de disques à laquelle vous êtes particulièremenr attaché ?

La Motown, c'est tout ma jeunesse ! Pour moi, c'est le haut de gamme. Tu passes de Marvin Gaye à Diana Ross ou The Temptations, jusqu'à Michael Jackson !

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encladrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Il y a en a plein comme *Uprising* de Bob Marley ou *Thriller* de Michael Jackson, mais celui qui nous a marqué à l'époque avec mes potes, c'était le verso de la pochette de l'album *Power* d'Ice-T. Mais il n'y a pas que nous puisque Kendrick Lamar y a fait aussi référence.

Un disque que vous aimez entendre à vos funérailles ?

Dur de penser à ça mais je dirais *Last Dance* de Donna Summer.

Savez-vous ce que c'est que le drone metal ?

Pas du tout, attend je vais regarder... Waouh ! C'est flippant comme truc !

Votre plus beau souvenir de concert ?

Je dirais Al Green à Paris en 2010. Je crois que c'est Ramzy qui m'avait invité, c'était magique tous les sons étaient bons !

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound system ou n'allez-vous jamais en club ?

Avant oui, on ne va pas se mentir, c'était pour pécho ! Maintenant je vais moins en club... je suis marié.

Quel est le groupe que vous détestez voir sur scène, mais dont vous adorerez les disques et inversement ?

Houla, je passe cette question, je vais rarement en concert.

Votre musique de film ou votre film musical préféré ?

Il y en a plein mais je dirais *Fame* de 1980, la BO est folle !

Quel disque partagez-vous avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

J'écoute de la K-pop, ma femme est moins fan mais mes enfants kiffent, donc dans la bagnole c'est K-pop time.

Le morceau qui vous rend fou de rage ?

Fou de rage ? Non, faut être débile pour écouter un morceau qui t'énerve. Je ne comprends pas le concept.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Je dirais la BO de *Encanto* de chez Disney, car dans la bagnole ce sont les enfants qui décident. Mais sinon, en ce moment, j'écoute des chanteuses vietnamiennes comme Phao ou Suboi, c'est génial, je conseille à fond !

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

J'hésite entre un boys band ou Public Enemy, je ne sais pas pourquoi.

Le morceau qui vous fait toujours pleurer ?

Je ne pleure pas trop sinon je n'écoute pas, mais j'adore le *Nobody Rainstone Remix* des Wonder Girls. Je l'ai même mis dans un épisode de la série *Week-end Family* que j'ai réalisé, sur Disney +.

Recueilli par
ALEXIS BERNIER

SES TITRES FÉTICHES

DONNA SUMMER

Last Dance (1978)

WONDER GIRLS

Nobody (2008)

LARUSSO

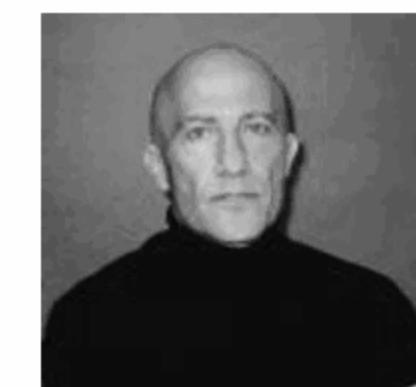
On ne s'aimera plus jamais (1999)**AGENDA**

Attention, ce ne sont pas les Allemands de Scorpions pour un nouveau relevé de compteurs, mais un de leurs tribute bands, les Skorpions portés par les Français Daniel Pallas au chant et Stéphane Rabilloud à la guitare, qui seront la tête d'affiche pour la clôture ce samedi du festival **Rock My Ferme**, mais cela ne devrait pas être mal non plus. Trank, Red Retam et Pâcome Rotondo sont également à l'affiche. Honnêtement, ils sont inconnus de nos services, mais on leur fait confiance et on a envie de dire, d'autant que c'est gratuit : on y sera !

Samedi, Andilly.

Encore deux soirs pour profiter des **Trois Eléphants** à Laval, un festival à la programmation de bon niveau puisqu'on pourra y voir les inclassables Odezenne, Solann – une des révélations chanson du moment –, les toujours turbulents Bagarre ou le très cool Lossoardo. Mais c'est aussi pour le folk rock magique d'Astral Baker, que l'on conseille le déplacement.

Samedi et dimanche, Laval



Boombass de Cassius est aux Arènes de Nîmes le 22 mai.

PHOTO MATTIEU COUTURIER

Les nostalgiques se souviennent forcément des deux glorieuses éditions du festival Boréalis dans les Arènes de Nîmes en 1994 et 1995. Bonne nouvelle, le théâtre antique se transforme à nouveau en dancefloor géant pour une soirée « immersive » déployant un soundsystem en 360° à l'initiative de FIP et de Radio France. Au programme Cassius, désormais porté par le seul Hubert Boombass, qui n'a jamais joué à Boréalis, mais qui aurait pu, et deux excellents représentants de la scène électronique actuelle, la Française Tatie Dee et l'Australien Mall Grab. Avec forcément quelques vétérans des années 90 dans le public.

Jeudi, à Nîmes, les Arènes



LA NUIT DE L'ERDRE
25^e ÉDITION – 3 • 4 • 5 • 6 JUILLET 2025 - NORT-SUR-ERDRE

STING • THE BLACK KEYS • JULIEN DORÉ • GIMS • MIKA
FOSTER THE PEOPLE • VALD • BEN MAZUÉ • KUNGS • PHILIPPE KATERINE
THE KILLS • L'IMPÉRATRICE • VLADIMIR CAUCHEMAR • L'ENTOURLOOP
POLO & PAN • THE AVENER • ALICE MERTON • JERSEY • COLT • HERVÉ
ADÉ • BONNIE BANANE...

LIVRES /

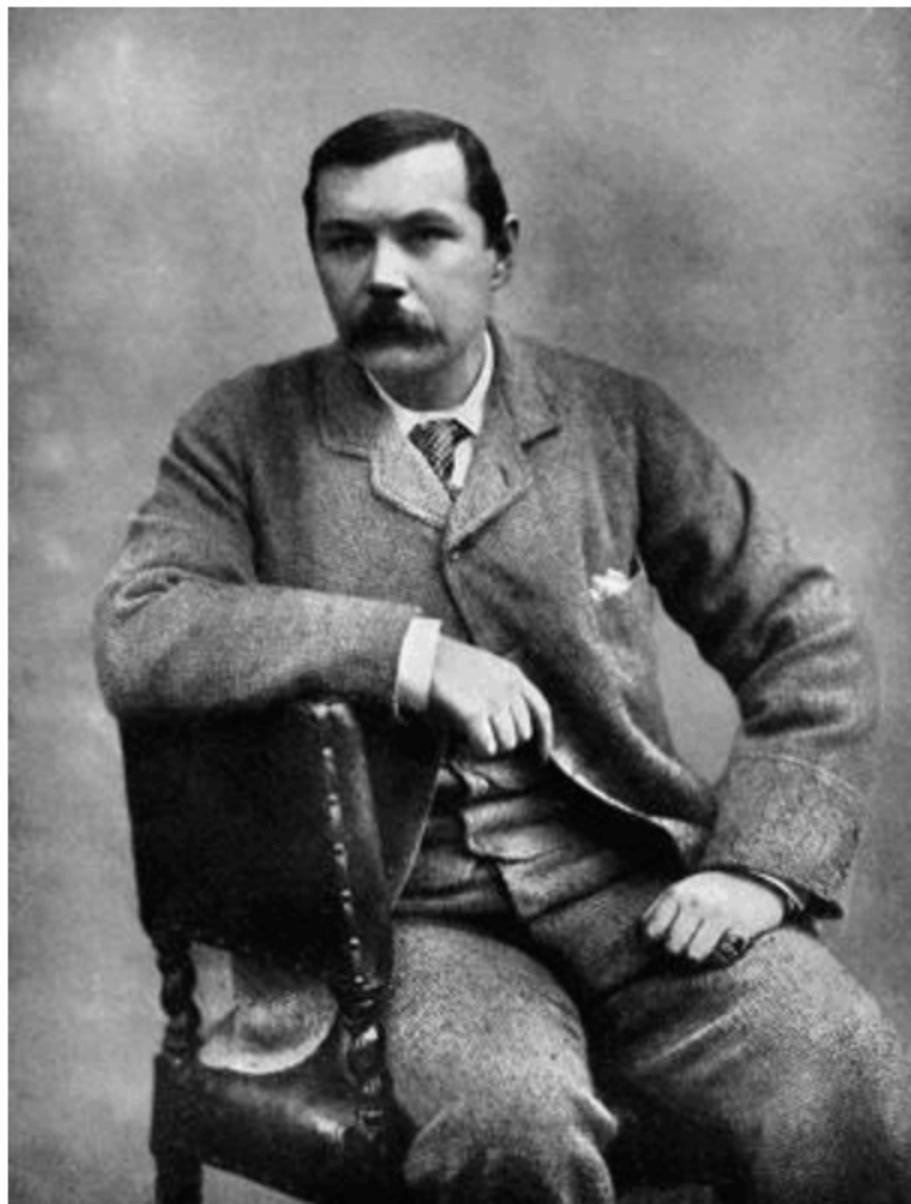
Arthur Conan Doyle Sherlock Holmes, vies et résurrections

Par MATHIEU LINDON

Sherlock Holmes naît en 1887 avec *Etude en rouge*. Il meurt en 1893 dans «le Dernier problème» en tombant dans les chutes de Reichenbach avec l'infâme professeur Moriarty, en fait liquidé par Arthur Conan Doyle qui en a jusque-là de son succès. Il ressuscite un peu en 1901 dans *le Chien des Baskerville* dont l'intrigue se déroule avant celle du «Dernier problème», de sorte que ça en dit plus sur les meilleurs sentiments de l'auteur envers son personnage que sur sa véritable vie fictive. Il ressuscite pour de bon dans «la Maison vide» qui ouvre *le Retour de Sherlock Holmes* en 1903.

Il meurt encore en 1911 quand meurt le docteur Joseph Bell dont Arthur Conan Doyle avait suivi les cours de médecine à l'université d'Édimbourg de 1877 à 1879, à qui sont dédiées («A mon vieux maître») *les Aventures de Sherlock Holmes*, et dont la façon de faire ses diagnostics a tant influé sur celle de Sherlock Holmes à résoudre des énigmes que le *New York Times* titra alors sa nécrologie : «Sherlock Holmes, the Original, Dead». En 1918, il a pris sa retraite mais «se porte bien», quoique «quelque peu gêné de temps à autre par une crise de rhumatisme», écrit Watson en préface de *Quand*

La Pléiade sort en deux tomes, dans de nouvelles traductions, les aventures du détective de l'écrivain anobli. Lequel n'a pas traîné à le tuer, irrité par ce héros qui faisait de l'ombre à ses «œuvres plus hautes».



Conan Doyle, vers 1900. PHOTO UNIVERSAL IMAGES. GETTY

tombe le rideau. Sans remourir pour de bon, il en finit temporairement avec la vie littéraire après la parution de ses *Archives* en 1927.

A partir de 1930, il porte le deuil de son créateur né en 1859, ce qui ne l'empêche pas de rereussir en 1954 quand Adrian Conan Doyle, fils d'Arthur, et l'auteur John Dickson Carr publient ses *Exploits*. Mais il a en fait rapidement abandonné la littérature pour la télévision et le cinéma : il y aurait désormais de quoi remplir toute une plateforme avec les adaptations du personnage sur des écrans de diverses tailles. La Pléiade, en deux volumes intitulés *Sherlock Holmes* plus l'album de printemps offert aux acheteurs méritants, regroupe dans de nouvelles traductions toutes les aventures littéraires du personnage parues sous la signature d'Arthur Conan Doyle, donc pas les *Exploits*, plus quatre dites «extracanoniques» parce qu'elles ne font pas partie du «canon holmésien», lequel comporte quatre romans : *Etude en rouge*, *le Signe des quatre*, *le Chien des Baskerville* et *la Vallée de la peur*, ainsi que cinquante-six nouvelles regroupées en cinq recueils : *les Aventures, les Mémoires, et le Retour de Sherlock Holmes*, *Quand tombe le rideau* (connu jusqu'ici comme *Son dernier coup d'archet*) et *les Archives de Sherlock Holmes*. Deux des textes extracanoniques sont



L'acteur Clive Brook sur une publicité pour le *Retour de*

extrêmement brefs et Arthur Conan Doyle, s'y parodiant lui-même, se moque du rapport entre Holmes et Watson vus encore plus que d'habitude comme l'intelligent et l'abrutti. Les deux autres («l'Homme aux montres» et «la Disparition du train spécial») sont de taille accoutumée mais ni Holmes ni Watson n'y interviennent, en tout cas en leur nom propre, et le détective anonyme n'y résout pas les affaires, privilège qui revient au criminel, lequel se fait en outre le narrateur de la plus grande partie des textes : on est donc aussi en droit de prétendre que ni Holmes ni Wat-

son n'y mettent vraiment les pieds. Ainsi, les trésors d'imagination qui s'y déplient ressemblent aussi à des déserts, dans la mesure où c'est Sherlock Holmes personnellement qui fait le charme de chaque aventure de Sherlock Holmes, plus encore que les détours imprévus de leur résolution, ainsi que le signale d'ailleurs Baudouin Millet dans l'*Album*. Pourquoi Arthur Conan Doyle ne fut pas uniquement réjoui par le succès international que lui valut *Sherlock Holmes*? Parce qu'il pensait, comme le cite Alain Morvan, que le personnage «a eu tendance à faire de l'ombre à mes



Sherlock Holmes (1929). PHOTO GRANGER. BRIDGEMAN IMAGES

œuvres plus hautes» et que, sans lui, «j'occuperais à l'heure actuelle une place plus éminente en littérature». «Etonnant regret», commente le préfacier. Toujours est-il que l'édition Pléiade prend farouchement parti pour Arthur Conan Doyle (*«fort avisé»* de commencer *Etude en rouge* ainsi qu'il l'a fait), comme s'il s'agissait aujourd'hui encore de le convaincre que, oui, il est un «bon écrivain» qui, voyez-vous ça, sait mener une intrigue et à toute sa place dans la prestigieuse collection. Il y a quelque chose de sympathique et inutile, à la Watson, dans cette volonté qui va

s'appliquer au personnage lui-même.

A l'opposé, nul ne conteste que la misogynie et le racisme de l'époque aient laissé des traces dans des textes mais c'est mal à propos qu'ils sont parfois relevés. L'intrigue du «Visage jaune» (dans les Mémoires de Sherlock Holmes) tient à ce que la femme a eu naguère une fille noire qu'elle cache à son actuel mari de crainte qu'il ne supporte pas cette couleur. Quand l'affaire se résout, la mère qui adore l'enfant explique à propos du père de l'enfant : «Par malheur, notre fille unique tenait de ses ancêtres, et non des

ARTHUR CONAN DOYLE SHERLOCK HOLMES

Edition publiée sous la direction d'Alain Morvan avec la collaboration de Claude Ayme, Laurent Curelly, Baudouin Millet et Mickaël Popelard. Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 2 volumes, 1 248 pp. et 1 178 pp., 62 € chaque jusqu'au 31 octobre, puis 68 €.

ALBUM SHERLOCK HOLMES
Par Baudouin Millet, 252 pp. Offert pour tout achat de trois volumes de la Pléiade.



miens». Il paraît évident que le malheur n'est pas la noirceur de la peau mais la façon dont la société anglaise la perçoit. «Même Effie paraît adhérer, en partie du moins, au préjugé qui fait de la blancheur de la peau l'une des conditions de la beauté physique», écrit cependant l'édition tout en concédant que cette nouvelle est «l'une de celles où l'on sent l'auteur s'efforcer de combattre les préjugés eurocentristes qui affleurent de façon plus évidente dans d'autres textes holmésiens».

En fait, dans ce texte, c'est comme si la femme, le mari, Watson, Holmes et Arthur Conan Doyle tâchaient de se conduire le mieux possible. Après que la femme a expliqué le pourquoi de son attitude, c'est au tour du mari de parler. «Quand il donna sa réponse, celle-ci fut de celles que j'aime à me remémorer», écrivent Watson et Arthur Conan Doyle. «Je ne suis pas le meilleur des hommes, Effie, mais je pense que je vaux mieux que vous ne le croyiez», dit-il. Quant à Holmes qui n'a pas été au mieux de ses déductions dans cette histoire se déroulant à Norbury, il clôt le texte avec ces mots : «Watson, dit-il, si jamais il vous semble, un jour, que j'accorde une confiance excessive à mes facultés, ou si je ne traite pas une affaire avec tout le soin qu'elle mérite, ayez la bonté de me susurrer "Norbury" à l'oreille : je vous en serai infiniment obligé.» L'édition vole au secours de Holmes lui-même à propos de «la Disparition du train spécial», un des récits extracanoniques où le détective anonyme ne résout pas l'affaire. Le criminel, qui revient des Etats-Unis, définit celui-ci comme «le plus doué» des détectives anglais, ce qui serait censé flatter Holmes, alors que pour sa part le narrateur en fait «un raisonneur amateur jouissant à l'époque de quelque célébrité», ce qui n'est guère gratifiant, outre que ce serait une erreur factuelle concernant Holmes qui est un professionnel. C'est également avec une honnêteté plus sympathique qu'efficace que les traducteurs s'expliquent. Le recueil *His Last Bow*, anciennement traduit *Son dernier coup d'archet*, s'intitule ici *Quand*

tombe le rideau. Selon la prononciation, «bow» peut signifier «révérence» ou «archet» et «il a été décidé de rendre cette expression riche de connotations par Quand tombe le rideau, qui sied à l'image du détective à la fois comme musicien et comme metteur en scène de sa propre geste».

On peut penser que *Son dernier coup d'archet* rendait compte plus simplement de Holmes violoniste. Dans «l'Homme aux montres», l'autre récit extracanonique où le nom de Holmes n'apparaît jamais, une relation homosexuelle est sous-entendue et le personnage utilise l'expression «Mary Jane», dont l'édition précise qu'elle «fait allusion aux parties génitales de la femme» et est proche de «Mary Ann», qui peut signifier «sodomite», pour conclure que le personnage «agrège de toute évidence les deux expressions». Il signifie ainsi son homosexualité à son frère «en termes très crus», écrit encore l'édition. «Inverti» est le terme considéré donc «très cru» choisi par le traducteur. Dans sa préface, Alain Morvan résume une théorie de Holmes en assurant «que la singularité d'une affaire criminelle est presque toujours un indice en soi, ce qui explique que les crimes ordinaires soient [...] les moins aisés à résoudre».

Edgar Poe l'a signifié par «la Lettre volée» et expliqué dans «Double assassinat dans la rue Morgue» avant Arthur Conan Doyle en mettant plus haut, questionnement, le simple jeu de dames que les complexes échecs où, «dans neuf cas sur dix, c'est le joueur le plus attentif qui gagne et non pas le plus habile».

Nul ne sait gérer les indices comme Sherlock Holmes et c'est en cela qu'on l'a rapproché du «cher maître» médical d'Arthur Conan Doyle que fut le docteur Joseph Bell. Il s'avère maintenant que Joseph Bell est parfois rapproché du docteur Gregory House autant par ses manières de faire que par sa capacité de diagnostiqueur. En vérité, c'est Sherlock Holmes qui ressemble au docteur House par sa propension à sortir à la surprise générale la solution de son chapeau, en l'occurrence de sa casquette. ♦

L'onomastique flottante de «ACD» Une traversée des noms dans l'œuvre

Sherlock Holmes et son frère Mycroft ont des parents si effacés que leur seule intervention dans l'œuvre réside dans ces prénoms, encore que le nom de baptême – disons-le ainsi puisque Arthur Ignatius Conan Doyle fut baptisé dans l'église catholique – du détective fut Sherrinford avant que l'auteur ne change. Watson aurait été Ormond Sacker. Quant au nom de l'auteur, il est sujet à diverses cautionnements et André Morvan débute ainsi sa «Note sur la présente édition» : «Arthur Conan Doyle ou Sir Arthur Conan Doyle ? Doyle ou Conan Doyle ? Le choix est vaste. Le nom Conan, vestige du baptême du futur créateur de Sherlock Holmes [...], est un ajout validé par l'usage, au point que nombreux sont ceux pour qui Conan Doyle est son véritable nom de famille. Stricto sensu, son patronyme est pourtant Doyle tout court. Et c'est assez souvent de la sorte qu'y font référence les commentateurs anglophones, quand ils ne se contentent pas, par commodité, du sigle "ACD"».

Par respect pour l'usage du «public francophone», la Pléiade en reste à Arthur Conan Doyle. La première apparition de Sherlock Holmes a lieu dans *Etude en rouge*, paru en volume en 1888, qui devait à l'origine s'appeler «Un écheveau embrouillé» et fut d'abord traduit en français en 1899 «Un crime étrange». Y apparaissent, laissées sur le lieu du crime, les lettres «RACHE» que ce crétin d'inspecteur Lestrade, mais pas Sherlock Holmes, interprète comme les cinq premières de Rachel alors qu'elles signifient «vengeance» en allemand, expliquant que la traduction dans cette langue en 1902 se soit faite sous le titre *Späte Rache*, à savoir *Vengeance tardive*. Mais en 1903, c'est le nom même de Sherlock Holmes qui la cible de son créateur n'en pouvant plus du succès de son personnage. Arthur à sa mère : «Je suis au milieu de ma dernière histoire sur Holmes [«le Dernier Problème»] : après quoi ce monsieur disparaîtra pour ne plus jamais reparaître. Son nom m'ennuie.»

L'onomastique poursuit l'auteur et son héros dans les textes. De même qu'on sait que le détective partage d'abord avec le docteur John H. Watson le 221B Baker Street (qui n'existe pas à l'époque), on sait que sa logeuse y est Mrs. Hudson dès le *Signe des quatre*, le deuxième roman, antérieur à toutes les nouvelles. «Lorsque Mrs. Turner aura apporté le plateau, je vous expliquerai», dit pourtant Holmes à Watson dans «Un scandale en Bohême». Et dans «le Visage jaune», dans les Mémoires de Sherlock Holmes, le personnage central nommé Grant Munro est systématiquement appelé «Jack» par sa femme. Arthur Conan Doyle aurait eu le temps de corriger, puisqu'il est mort trente-sept ans après la parution, mais non. L'étude des drogues peut aussi pâtrir d'une lexicographie au premier abord incertaine, Watson décrivant Holmes comme «faisant alterner, au fil des semaines, la cocaïne et l'ambition, la somnolence de la drogue et la violente énergie de sa nature», comme si la cocaïne était la drogue à prendre avant de faire la sieste ou de tâcher de dormir. ♦

M.L.

LIVRES / POCHES

Audrey Lorde. l'Imaginaire collectif Recueil posthume de la poétesse

Par THOMAS STÉLANDRE

«L' «Imaginaire» imagine de nouveaux formats. Avec un souffle «plus moderne, plus féministe, plus queer et plus inclusif» (gallimard.fr), la collection de semi-poches s'est depuis 2021, sous la houlette de Margot Gallimard, dotée d'un principe de deux préfaces par titre – manière de croiser les regards et doubler les interprétations. Autre nouveauté maison, une déclinaison «hors série», proche du beau livre, où l'on a déjà vu passer une autobiographie de Niki de Saint Phalle, *Traces*, une version augmentée de *Ravages* de Violette Leduc et une méditation poétique autour de Sappho, *Après Sappho* de Selby Wynn Schwartz. Audre Lorde rejoint le cortège avec un recueil posthume, inédit en français, *Une merveilleuse arithmétique de la distance*, et non pas deux, mais quatre préfaces, dans l'ordre signées Alice Diop, Fatou S., Kiyémis et Mélissa Laveaux. Chacune son champ, chacune son chant. On n'entre ainsi pas immédiatement dans le vif du texte, mais on le fait chargé de pensées, de vécus et, déjà, de poésie. «Enfin nous étions dites, enfin nous étions vues», dit Alice Diop. «Trente ans après sa disparition, ses écrits ne cessent d'émouvoir, d'ébranler, d'être découverts. Sa poésie, téméraire, dilate l'horizon», dit Kiyémis.

Avec des poèmes écrits entre 1987 et 1992 (l'année de la mort d'Audre Lorde, «Noire, lesbienne, mère, guerrière, poétesse» selon ses propres mots), *Une merveilleuse arithmétique de la distance* est un ensemble tardif. Peut-être précisément pour cela, il fait volontiers chemin retour. On y croise sa mère («Ce qu'elle m'a transmis»), son père («Ce qu'il m'a légué»), ses sœurs («Ça n'a pas toujours été facile/d'être sœurs/mais ça n'a jamais été ennuyeux»). Née à New York en 1934 de parents immigrés de la Grenade, Lorde décida dès l'enfance de supprimer le «y» de son prénom et devint, comme pour d'emblée s'écrire, Audre pour le restant de sa vie. Elle fut bibliothécaire, militante pour les droits civiques et féministes et gagna la reconnaissance avec le recueil *Charbon*, publié aux Etats-Unis en 1976 (L'Arche, 2023). On lui diagnostiqua un cancer du sein en 1978, à 44 ans, dont elle parla dans *Journal du cancer*, en 1980. Ici même, plus d'une décennie plus tard, on lit le poème «Bâtisse»: «En cancer/le plus fertile des signes du ciel/je bâtrirai une maison/qui tiendra à jamais debout.» Audre Lorde paraît partout construire, vers après vers, vaillante, facile d'accès, dans le prosaïsme du quotidien et l'érotisme: «Je suis une femme Noire/et j'écris ma destinée».

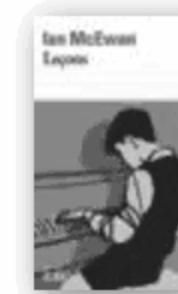
Le recueil nous parvient en édition bilingue et dans une traduction à quatre mains de Providence Garçon et Noémie Grunenwald, laquelle «s'appuie ponctuellement sur des stratégies de démasculinisation de la langue française» si bien qu'on lira en français les mots «elleux», «celleux», «quelqu'une» et quelques points médians. Cette *Merveilleuse arithmétique de la distance* devient ainsi en chemin l'occasion d'une réflexion sur le passage d'une langue à l'autre, et la preuve par l'exemple que l'écriture dite «inclusive» permet parfois de tout simplement traduire au plus près. ◀

AUDRE LORDE UNE MERVEILLEUSE ARITHMÉTIQUE DE LA DISTANCE. POÈMES 1987-1992
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Providence Garçon et Noémie Grunenwald. Gallimard «Hors-série l'Imaginaire», 152 pp., 26 € (ebook: 25,99 €).

IAN McEWAN

LEÇONS

Traduit de l'anglais par France Camus-Pichon, Folio, 340 pp., 11,10 €.



«Il fit une fausse note au même endroit, celle qu'il faisait toujours, et elle se pencha pour lui montrer. Le bras de la professeure était ferme et tiède contre son épaule, ses mains, ses ongles vernis, juste au-dessus de ses genoux. Il sentit un terrible frisson capter son attention.»

Alejandro Zambra, père persévérant Apprentissage d'un homme élevé au coca et au foot

Par PHILIPPE LANÇON

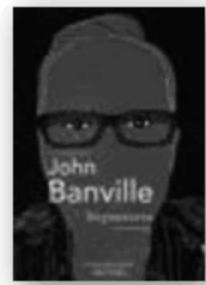
A u trente et unième jour après la naissance de son fils, Alejandro Zambra, qui a alors 42 ans, écrit: «La naissance d'un enfant annonce un vaste futur dont nous ne ferons pas totalement partie.» C'est une lapalissade qu'il n'est pas inutile de rappeler et c'est une bonne nouvelle: quoi de plus désespérant qu'un futur qui ne nous survivrait pas? L'écrivain chilien cite alors un texte de Julio Ramón Ribeyro, écrivain péruvien dont l'extraordinaire journal, «la Tentation de l'échec», n'a toujours pas été traduit: «Sa dent qui pousse est celle que nous perdons; le centimètre qui le grandit celui qui nous rapetisse; les lumières qu'il acquiert, celles qui s'éteignent en nous; ce qu'il apprend, ce que nous oublions; et l'année qui s'ajoute est celle qui, chez nous, est soustraite.» Zambra, l'auteur de *Bonsai* et de *Poète chilien*, trouve que cette «belle pensée» est «biaisée», que son «côté trouble a rendu fous des millions d'hommes». Ils se retrouvaient pris, et beaucoup le sont encore, dans cet état de fait peu féministe: tandis que les mères apprenaient à leurs filles à devenir mères, «nos pères ont essayé, à leur manière, de nous apprendre à être des hommes, mais ils ne nous ont pas appris à être des pères». Au deux cent dixième jour, il se rappelle qu'un ami écrivain conseillait de ne pas raconter ses rêves, ni de parler de ses enfants ou de ses animaux de compagnie, ennui garanti pour le lecteur: «Moi je crois plutôt qu'il faudrait accepter tous ces défis.» Et il le fait. Les textes réunis dans *Langue paternelle* sont des textes d'apprentissage, écrits sur le tas, publiés ici et là. L'auteur apprend à être père en les écrivant. Il l'écrit contre le vent éditorial: «La littérature a cédé au développement personnel presque tout l'espace de réflexion que demande la paternité.»

Gros mots. Aujourd'hui âgé de 49 ans, il a eu un fils, Silvestre, voilà sept ans. La mère de celui-ci est l'écrivaine mexicaine Jazmina Barrera. Zambra a grandi au Chili en buvant du coca devant une télé allumée et en regardant des matchs de foot, ce qui lui a permis de développer un degré élevé de «tristesse footballistique», un des meilleurs textes du livre est consacré à cette condition, mais aussi d'écrire



Le Chilien Alejandro Zambra vit au Mexique. PHOTO ANNA HOP

JOHN BANVILLE
IMPOSTURES Traduit de l'anglais (Irlande) par Michèle Albaret-Maatsch, Robert Laffont «Pavillons poche», 448 pp., 11,50 €.



«Qui parle ? Dans ma tête, c'est sa voix à elle. Je crains qu'elle ne continue à parler tant que je ne me serai pas tu. Elle m'accompagne tandis que je me traîne péniblement dans ces rues pavées et me raconte des choses que je n'ai pas envie d'entendre.»

CLARO
LA MAISON INDIGÈNE
Actes Sud «Babel», 192 pp., 7,90 €.



«Dans l'antre de la Maison indigène, j'avance à tâtons, mes mains tendues guettent la fraîcheur des parois, des parois qui semblent s'écarter afin que le vestibule, en s'élargissant et s'évasant sous la poussée de mon désir, puisse inviter un violent appel d'air, un souffle régénérateur.»

comme il le fait : «Mes plus grandes influences en tant qu'écrivain n'ont pas été le gigantesque roman de Marcel Proust, ni les impérissables poèmes de César Vallejo, d'Emily Dickinson ou d'Enrique Lihn, mais bien les retransmissions à la radio de Vladimiro Mimica», un célèbre commentateur chilien qui plus tard fit de la politique. Sa voix créait une réalité parallèle où les défaites auraient pu être des victoires et où les gros mots filaient à jet continu. Les mots enfantins travaillaient mystérieusement la langue de l'écrivain, qu'il s'agisse de ceux de son fils ou des siens quand il avait son âge. Une nouvelle de *Langue paternelle*, «Gros mots», conte une amitié entre deux gamins qui s'écrivent des lettres d'insultes, par jeu, jusqu'au moment où la mère de l'un d'eux tombe sur une lettre et, choquée, exige leur rupture.

La femme de Zambra, elle, a grandi au Mexique sans coca ni télé. Le trio vit désormais au Mexique, c'est lui l'exilé. Leur fils est élevé comme sa mère le fut, sans coca ni télé. Chaque soir on lui lit au moins trois histoires et on lui chante quatre ou cinq chansons : c'est du sérieux. Les histoires sont souvent les mêmes, évidemment : «La fin, tu la connais déjà. Les fins, pour toi, ne sont pas liées à une clôture, elles ne représentent pas un objectif non plus, elles sont plutôt une position intermédiaire, comme lorsqu'un sprinter a fait son circuit complet, mais qu'il reste plusieurs tours pour que la course soit terminée. Et ainsi fonctionne également, en réalité, la littérature des adultes, même si nous l'ignorons la plupart du temps : nous nous soumettons, la plupart du temps, à la superstition de la fin, du dénouement, car nous avons besoin de supposer que les histoires finissent, obéissantes, à la dernière page.» Parfois, son fils surprend son père tandis qu'il se livre à cette étrange activité, la lecture silencieuse. Il lui demande alors de lire à haute voix ce qu'il lit, qu'il s'agisse d'un poème ou de la Montagne magique. Peu importe, ce qui compte c'est la voix. Zambra constate que les livres des enfants sont souvent des livres dont on oublie l'auteur, comme s'il n'existe pas, alors même qu'ils ont été dits, redits, lus et relus cent fois et qu'ils sont plus mémoreables que la plupart des livres des adultes.

Les textes de *Langue paternelle* ont été écrits entre la naissance et les 5 ans de son fils. Comment vit-il cette paternité ? Cette paternité tardive (en Amérique Latine, 42 ans est sans doute un âge canonique pour avoir un enfant) ? Comment un enfant entre-t-il dans la vie d'un homme qui n'imaginait pas en avoir, et, s'il est écrivain, dans les textes qu'il écrit ? Où s'arrête l'autobiographie ? Où commence la fiction ? Comment la présence et le langage de l'enfant modifient-ils l'une et l'autre, les frontières entre les deux ? Que garde le père de son enfance, et de quoi se souvient-il, et comment s'en souvient-il, tandis qu'il est confronté à son enfant ? De quelle façon l'avenir qu'il a sous les yeux rétroagit-il sur le passé qu'il a vécu ? Voilà les questions qui circulent dans le livre, sous des formes diverses, réflexions, récits, nouvelles, sans qu'on sache toujours ce qui relève de la fiction ou de la réalité : telle est l'enfance de l'art de l'écrivain. Il observe qu'il y a eu beaucoup de «Lettre au père», très peu de «Lettre au fils». Son fils sait à peine lire et ne sait pas écrire, mais, d'une certaine façon, il a coécrit ces textes qui lui sont, à travers nous, adressés.

Petite taupe. Le titre espagnol est *Literatura infantil* ; autrement dit, *Littérature enfantine*. Au cinquantième jour, Zambra note que «le mot enfantin est souvent utilisé comme une insulte, sachant que le nombre de mots qui ne sont pas des insultes mais peuvent en remplir la fonction est presque illimité. Il suffit de travailler un peu la tonalité de sa voix». Nathalie Sarraute n'aurait pas dit mieux. Le premier livre en français que l'écrivain a lu, difficilement, c'est *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*, un classique dont il s'aperçoit qu'il est en réalité allemand. Comment la version française a-t-elle atterri chez eux à Mexico ? Parce que la version espagnole était épuisée. Ainsi son fils éduque-t-il son père, à qui ses parents n'ont jamais rien lu, mais qui n'a oublié aucune des histoires que sa grand-mère, après les avoir vécues, lui racontait. ▶

ALEJANDRO ZAMBRA
LANGUE PATERNELLE
Traduit de l'espagnol (Chili)
par Denise Laroutis, Bourgois,
256 pp., 22 € (ebook : 15,99 €).

A l'heure allemande et «A l'Heure des garçons» En 40-45, une enfant juive mal dans son corps de fille, par Andreas Burnier

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Il a fait couper ses nattes par un coiffeur en sous-entendant une attaque de poux. Quand après une longue clandestinité – les Pays-Bas sortent de cinq ans d'occupation allemande – elle retrouve sa mère, celle-ci ne la reconnaît pas et demande au père qui est donc ce garçon à sa suite. «Mais chérie, c'est Simone !» L'adolescente juive de 14 ans a survécu, elle a été hébergée chez plusieurs familles antinazies, prêtes à risquer leur vie pour la protéger, a changé plusieurs fois d'adresse. Elle a acquis une certaine expérience, elle sait ce que l'invisibilité veut dire. Se cacher en tant que juive et aussi en tant que fille dont le vœu le plus cher est d'être un garçon. On est en 1945. Les soldats alliés ont pris possession du coin. Dans un garage à la porte remplacée par une grille, des recrues tardives de la Wehrmacht ont été emprisonnées. Ils ont moins de 20 ans, certains moins de 15. «A les voir ainsi, dans leur longue cage, j'éprouvais une sensation brûlante de liberté. Pendant des jours, j'errais dans la ville, sans peur à présent, mais sans joie. Les quarante garçons dans leur clapier m'apportaient pour la première fois la certitude que c'était fini.» Avec Tessa, une orpheline dont les parents sont morts à Auschwitz adoptée par ceux de Simone, celle-ci parle de la théorie de la relativité d'Einstein : «Si on pouvait voyager plus vite que la lumière, on retournerait dans le temps.» Et les voilà donc se promenant après dîner. «Monsieur, vous avez une machine à remonter le temps ?» Le passant ne comprend pas, pense qu'elles veulent connaître l'heure à sa montre, les trouve «impertinentes». Simone se met en position de boxe, rassure Tessa. «— Il ne me fait pas peur, ce pauvre dégonflé ! Regarde comme je suis forte. / Je contracte mes biceps, durs comme fer après des années de travaux dans des fermes.» Remonter le temps c'est ce que fait *l'Heure des garçons*, roman publié en 1969. Andreas Burnier, né Catharina Irma Dessaur, raconte cinq années dans la vie d'une héroïne qui lui ressemble. Le livre commence en 1945, et avance à reculons, chaque chapitre titré par un lieu et l'année précédent, tandis que se renforcent les traits enfantins de Simone. A la fin un «avant-propos» présente une vision de cauchemar, une lande où gisent des soldats morts. Tout au long de ce roman très connu aux Pays-Bas et pour la première fois traduit en français,

son principal personnage montre une faculté d'adaptation hors du commun. Simone est arrachée de l'école, devenue interdite aux juifs, mais continue d'apprendre dans des appartements auprès d'enseignants juifs ou plus tard grappillant des connaissances ici ou là, puis dans une école de campagne reculée. Son regard d'enfant puis d'adolescente qui se sent enfermée dans un corps de fille est d'une constance totale. Jusqu'à ces péripeties qui donnent le titre au livre. 1945 toujours, elle va à la piscine, pendant les horaires réservés aux garçons. Elle n'a plus besoin de se cacher des Allemands et des collaborateurs. Avec ses cheveux courts et son imperméable trop grand, elle se risque. Avec ses seins peu développés, elle peut passer pour «un garçon grassouillet». Mais le couperet tombe, elle est chassée du grand bassin, se sent humiliée.

La nuit, elle passe à l'action. «Je m'allonge sur mon lit, éteins la lumière et commence mes exercices qui consistent en une série de formules et de pensées magiques qui doivent me procurer rapidement l'organe sexuel manquant et ramener ma poitrine à son aspect plat naturel.» La jeune survivante se sent malchanceuse. La probabilité de naître homme est de cinquante pour cent et ce n'est pas tombé sur elle. «Les pires salauds : les Allemands, les assassins, les collaborateurs, ou les débiles mentaux comme Koos Westra, les garçons barbants comme Hein ter Heide, tous sont nés hommes !» Et ce n'est pas le sort fait aux femmes dans ces années 40 qui peut adoucir sa colère. Non elle ne veut pas être condamnée aux tâches ménagères, à la dépendance financière et à l'obligation de «se parer tel un sapin de Noël, afin de plaire à l'autre moitié».

Dans la vie réelle, l'autrice (1931-2002) put vivre comme elle l'entendait mais après une parenthèse conjugale qui la fit mère de deux enfants. Figure féministe aux Pays-Bas, poétesse, romancière, criminologue, elle vécut ensuite avec une femme. Dans *l'Heure des garçons*, où apparaît une histoire de dépit amoureux avec une jeune fille des bas-fonds, elle raconte aussi avec ses phrases simples, au présent, l'éveil de ce désir. ▶

ANDREAS BURNIER L'HEURE DES GARÇONS
Traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Mireille Cohendy, les Editions du Typhon, 152 pp., 20 €.

LIVRES/ POCHES

Les malheurs du sofa Conte cruel de la Britannique Marghanita Laski

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Je suis vivant et vous êtes morts est le titre de la biographie romancée de Philip K. Dick (1928-1982) qu'a publié Emmanuel Carrère en 1993 (Seuil). «Je suis vivante et il est mort», pense Melanie, l'héroïne de *la Méridiennne*, à propos de son propre corps, alors que son esprit est attaqué par un cauchemar, ou par un fantasme, ou par une réalité parallèle – l'interprétation est libre. Ce roman, ce conte cruel d'une écrivaine britannique décédée, Marghanita Laski (1915-1988), que l'Olivier publie pour la première fois en français, date de 1953. Il est délicieusement désuet et moderne à la fois. Melanie et Guy forment un couple pas très riche mais de très bon milieu. Guy et Melanie, on le sent, veulent en être; ils veulent s'approcher de ceux qui comptent, un souhait intemporel qui se remarque comme le nez au milieu de la figure. Les signes extérieurs de leur appartenance sociale sont importants. Ils sont anglais et partagent donc, dès que l'occasion se présente «un moment sympathique de supériorité, celle qu'éprouve tout Anglais certes pauvre mais sensé et qui ne perd jamais de vue l'usage véritable des choses.» Cette remarque satirique ne pouvait que plaire à Agnès Desarthe, romancière, angliste et traductrice du texte. Desarthe, qui ne manque pas d'humour, connaît par cœur ce tempérament impérieux britannique. Lorsque s'ouvre le livre, Melanie vient d'accoucher et sort tout juste d'un état qu'elle a cru grave. Son médecin, le Dr Gregory, a eu peur pour elle quand il a diagnostiqué un problème aux poumons. Mais le spécialiste de cet organe, chez laquelle il l'a envoyée, a constaté que la patiente n'allait pas si mal. Il faut cependant que Melanie se repose. Guy en connaît. Guy est idiot et c'est ainsi qu'on l'aime. Lorsque Melanie, fatiguée partant d'émotions, lui dit «avec adoration»: «Comme tu es intelligent, mon chéri [...]. Je me sens si bête à côté de toi», Guy répond: «– Mais c'est ainsi que je t'aime.» Marghanita Lasky décrit l'intérieur de la maison de ces deux êtres. Tout sonne faux chez eux. Leur cadre de vie est autant scruté que l'introspection leur est étrangère. Dans ces conditions, dans un cadre déserté par la sincérité, ce qui devait arriver arrive: Melanie choisit de se reposer sur une «méridiennne victorienne», un sofa qu'elle est fière de nommer ainsi, et le divan la fait voyager. Transportée en 1864 quand elle se réveille, elle en voit de toutes les couleurs. Une sorte de Thénardier circule dans sa chambre. Elle est odieuse, la brusque, la presse de se réveiller et de cesser de se plaindre. Melanie reçoit des ordres directs, une fois n'est pas coutume. Elle est maltraitée, suffoque et comprend qu'elle doit faire profil bas face à son bourreau pour ne pas l'énerver davantage. Guy apparaît: il aime une autre femme. Un pasteur, qui dit connaître Melanie depuis qu'elle a 5 ans, l'écoute. Melanie lui confie venir d'un autre temps et ne pas être celle pour laquelle il la prend: «Allongez-vous», répond-il.

La Méridiennne n'est pas une parabole facile de la condition féminine dans une société corsetée où parler un langage vrai risque de faire fondre les priviléges, autre élément intemporel. C'est un bon et un horrible cauchemar qui donne au lecteur envie d'intervenir. La Thénardier essaie de clouer le bec de Melanie en la traitant de «folle», évidemment. P.D. James (1920-2014), impératrice du polar britannique, a dit de ce roman: «Un des livres les plus terrifiants que j'aie jamais lus». ◀

MARGHANITA LASKI

LA MÉRIDIENNE Traduit de l'anglais par Agnès Desarthe. L'Olivier, 168 pp., 17,50 € (ebook: 13 €).

PIERRE MICHON
LE ROI DU BOIS
Verdier «Poche»,
64 pp., 7,50 €.



«Là-haut tout cela ne ressortait qu'à la fraîche, les colombes qu'on avait plumées s'habillaient en phénix pour un petit souper, les increvables Monsignori avaient encore faim. On dressait aux bougies de grandes tables à mille laquais sous les ormes. Je rentrais mes porcs.»

Utopie à tous les étages Une fable de Lucien Corosi entre guerre et bonheur

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL



FLORIANE DE LASSEE, VOZIMAGE

On trouve peu de choses sur Lucien Corosi, de son vrai nom László Körsi. Né en 1908, il s'est installé en France en 1926. Journaliste, il fonde puis dirige l'agence de presse Documents et reportages internationaux de 1948 à 1976. On repère sa signature dans divers journaux, jusqu'au début des années 50. Pas seulement des articles, il feuilletonne des fictions d'aventures, des polars et de l'anticipation. *Le Gratte-ciel des gens heureux* a d'abord paru en épisodes dans le mensuel communiste *Regards* au printemps 1937 sous le titre *Henderson Building*, avant de sortir bien plus étoffé chez Fasquelle en juin 1949. «ArcheoSF» chez public.net l'avait ressorti des limbes en 2015 sur le mode sériel, et voilà que l'Arbre vengeur, dans la nouvelle collection de Fleur Hopkins-Loleron, «Fantascope», lui redonne une autre vie. Une trouvaille chinée dans les vieux fonds, connue surtout des amateurs de SF ancienne, mais pas seulement. Sous ses aspects vintage, le roman de Lucien Corosi, disparu en 1989, s'avère d'une «modernité dévorante», selon les mots de l'historienne dans sa préface.

Tout se passe dans un gratte-ciel, le Henderson Building, bien plus grand que la Trump Tower ou l'Empire State Building aujourd'hui, dans un New York de 30 millions d'habitants... C'est une ville en soi: l'immeuble compte 259 étages et 1500 ascenseurs, éclairé par une lumière artificielle permanente. Il propose 71 cinémas, 13 théâtres et music-halls, 47 dancings, des banques, des commissariats de police, plusieurs hôtels, deux journaux quotidiens, trois bureaux de poste ou encore 162 boîtes aux lettres.... On dénombre environ 114 000 personnes dans la tour en 1964 quand l'évêque de Broadway porte sur les fonts baptismaux, dans la chapelle du 36^e étage, le héros de cette histoire. Berkeley Smith Junior grandit entre sa famille au 49^e et la pouponnière au 179^e étage, premier fils d'un magnat du thé (bureaux au 22^e étage au sous-sol). C'est un monde de gens heureux et pressés (habitues aux nombres).

Voisinage. «Tout se vendait et s'achetait: l'amour, la santé, la foi. Seul le temps manquait. Plusieurs fois par jour, d'assourdissantes voix couvraient les bruits de la ville "Dépêchez-vous de vivre."» Lucien Corosi a imaginé une

utopie technologique, bête, déjà en accélération, et les «gens heureux» ne veulent pas en sortir. A la différence de *la Maison aux mille étages* du Tchèque Jan Weiss (1892-1972), pépite (1) publiée en 1929, rééditée et retraduite par le «Rayon Imaginaire», où l'humanité est enfermée dans une tour de 1000 étages. Ou même bien plus tard d'*I.G.H.* de J.G. Ballard (1975), où la barbarie de voisinage va venir à bout du bonheur promis dans des immeubles de quarante étages calqués sur la hiérarchie sociale.

Forêts vierges. Berkeley Smith Junior ne sort pas du Henderson Building avant l'âge de 18 ans. Le reste de son existence ne sera qu'un long rêve d'échappée, de forêts vierges et d'îles désertes. Ses tentatives de quitter les lieux donnent lieu à des périplégies tragicomiques et des échecs terribles, l'amour n'en sort pas grandi. Le sketch serait presque lassant si l'auteur n'avait pas ajouté d'autres motifs à son roman. Au-delà de cette atmosphère à huis clos, parangon du capitalisme et de l'individualisme, les guerres se succèdent sur la planète, en Europe, en Asie, en Afrique, en Australie. On sent que le texte a été retravaillé après guerre, Corosi ironise notamment sur la Société des nations. «Les places et les jardins publics étaient encombrés de monuments aux morts et les régions dévastées n'étaient pas encore à moitié reconstruites, qu'un nouveau cataclysme venait détruire les murs à peine sortis de terre. Chaque guerre terminée n'en était pas moins proclamée solennellement la "dernière", et à chaque tracé de frontière inviolable, comme chaque paix éternelle.» Un philosophe persan donne alors une solution: toutes ces guerres sont dues aux distances. Pour lui, le véritable «esprit de perdition de l'homme est le lointain». De là, il en vient à prôner une «cité unique», «La cité heureuse», autrement dit New York. Autrement dit l'inverse de ce à quoi aspire Berkeley Smith Junior, en réalité pris dans une gangue totalitaire qui s'ignorait. ◀

(1) Qui vient de sortir au Livre de poche, traduit du tchèque par Eurydice Antolin, 288 pp., 8,90 €.

LUCIEN COROSI LE GRATTE-CIEL DES HOMMES HEUREUX L'Arbre vengeur «Fantascope», 208 pp., 17 €.

**CLAUDE GAUVARD
BORIS BOVE
(sous la direction)**
LE PARIS DU MOYEN ÂGE
Alpha «Histoire»,
336 pp., 9,50 €.



«L'histoire de Paris au Moyen Âge est à la fois bien connue et pleine de mystères. La ville se singularise en effet par sa taille hors norme, l'extraordinaire feuilletage de fonctions qu'elle assure et l'opacité de sa genèse.»

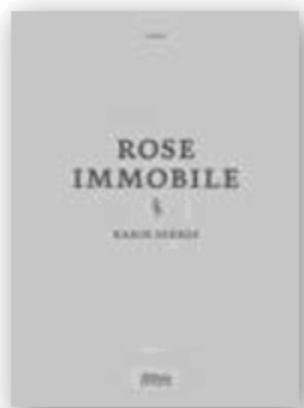
ADAM SHATZ
FRANTZ FANON.
UNE VIE EN RÉVOLUTIONS
Traduit de l'anglais
par Marc Saint-Upéry
La Découverte «poche»,
552 pp., 16,80 €.



«Fanon est fatallement resté dans les mémoires comme un ambassadeur itinérant des damnés de la terre, voire comme un apatride fraternel. Mais il venait bien de quelque part : sa ville natale de Fort-de-France, capitale de la Martinique.»

ROMANS

KARIN SERRES
ROSE IMMOBILE
Alma, 144 pp., 17,50 €.



Rose immobile est le monologue intérieur de Rose assise sur une chaise dans sa cuisine et qui un jour n'en bouge plus. Catatonie, déclare le médecin. Mais Rose entend, sent et comprend tout. Demain pense-t-elle, elle se réveillera et ce sera une bonne surprise pour son mari et ses petits garçons. Ils s'aiment tant. Mais il se produit alors chez elle un début de mutation incroyable. Le récit devient-il onirique? mythologique? Peu importe au fond car il chante l'intensité des mondes intérieurs, la puissance de l'amour inconditionnel et de l'acceptation des autres auxquels nous sommes ontologiquement reliés. Ce récit nimbé de merveilleux et d'une grande douceur, raconte comme allant de soi, une espèce de transhumanisme sans technologie, comme une possibilité de vie parmi d'autres. La dernière pensée de Rose sera «Je suis Nous. Notre temps est infini, ou presque». N.A.

CAROLINE TINÉ
PAS DE LARMES
Albin Michel, 285 pp., 20,90 €.

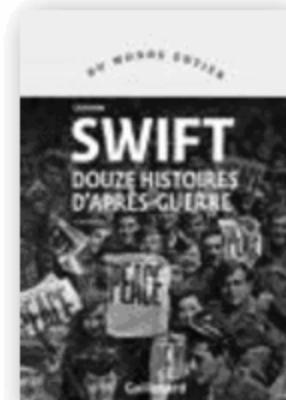


Quand elle revient en Algérie avec l'urne contenant les cendres de son père, Victoire voit affluer tous ses souvenirs d'enfance, les meilleurs comme les pires. Enfant préférée de son père, un pied noir chef d'entreprise mili-

tant pour l'indépendance de l'Algérie, Victoire n'a jamais pardonné à ce grand séducteur d'avoir délaissé et même maltraité son frère Benjamin qui finira par se suicider entraînant leur mère dans une profonde dépression. Elle a plutôt réussi puisqu'elle dirige un magazine mais cette blessure en elle l'empêche d'être totalement épanouie. Sur la fin de sa vie, son père a insisté pour lui confier, au cours de longues heures d'entretien, ses combats en faveur de l'Algérie qui lui ont valu d'être renvoyé en métropole. Il voulait qu'elle en fasse un livre mais elle peine, elle hésite. Son père méritait-il qu'elle fasse ce cadeau? L'homme connaissait bien le pays où il était né : «L'indépendance n'est pas synonyme de liberté. Les Algériens se sont fait avoir», tels ont été ses derniers mots. Caroline Tiné livre là un récit tendre et teinté d'humour sur un pays qui ne cesse de susciter les fantasmes. A.S.

NOUVELLES

GRAHAM SWIFT
DOUZE HISTOIRES D'APRÈS-GUERRE
Traduit de l'anglais par France Camus-Pichon. Gallimard, 272 pp., 23 € (ebook : 16,99 €).



Il est aide-soignant dans un hôpital psychiatrique. Lui qui ne supporte pas le bruit, ni la violence, le vacarme, ici, ne le dérange pas. Avec les patients difficiles, il impose le calme par sa seule présence. Il vit avec Shirley, «Shirl», dans un quartier pourri, quelle importance? Shirl travaille dans une école et dans une cafétéria. Ils ont leurs rituels, leurs plaisanteries, ils ne s'ennuent pas. Ils s'entendent bien. Ou plutôt, ils s'entendaient bien jusqu'au jour où Shirl n'a plus supporté son silence. Il est à la fois là et pas là, c'est ce qu'elle lui reproche. Ils ne

vont pas jusqu'à se battre, ni même jusqu'à crier, néanmoins elle élève la voix. Elle sait pourtant qu'il a fait partie des Royal Hussars en Irak, ça explique qu'il ait eu sa dose de bruit, et qu'il ne raconte jamais rien. Il lui demande si elle veut qu'il prenne la porte. Elle dit oui, et elle ne le dit pas calmement. Il se rend au pub où il a ses habitudes – il fréquente aussi en secret l'église, lorsqu'elle est vide –, mais une fois installé au comptoir, ça commence à mal tourner. Le patron le maîtrise et le met dehors en le priant d'aller au diable. Le diable, c'est quelle direction? Il y a une chance sur deux de se tromper. «Ecchymoses» est la meilleure des douze nouvelles qui composent ce recueil de Graham Swift, romancier né en 1949. C.L.D.

FERNANDA MELCHOR

ICI, C'EST PAS MIAMI
Traduit de l'espagnol (Mexique) par Laura Alcoba, Grasset, 240 pp., 21,50 € (ebook : 15 €).



Veracruz se trouve dans le Golfe du Mexique, pas si loin de Miami. La romancière et journaliste Fernanda Melchor, née en 1982 à Veracruz, estime que les plages de cette côte ne sont pas belles. Ce n'est pas tout : le centre historique est devenu «une ruine remplie de gravats, un refuge pour les ivrognes et les félins galeux». Dans ce recueil de reportages écrits à la première personne entre 2002 et 2011, Melchor, dont deux romans ont été traduits en français, raconte les assassinats, les livraisons nocturnes de cocaïne sur la plage en provenance de Colombie, l'arrivée de migrants qui confondent Veracruz et Miami, un infanticide commis par une ancienne «reine du Carnaval» qui a tué ses deux enfants, les a démembrés puis a caché les morceaux de leurs corps dans des pots de fleurs,

des événements extraordinaires qui forment l'ordinaire de Veracruz. En introduction, l'autrice prévient qu'elle n'a pas l'intention de «dialoguer avec l'Histoire» mais de raconter des histoires «qui auraient pu arriver n'importe où mais qui, allez savoir par quel destin inexorable, n'ont pu naître qu'à cet endroit». V.B.-L.

RÉCIT

FRÉDÉRIC SALLÉE
LES ENFANTS DU PAYS.
HISTOIRE INTIME
D'UNE RAFLE
Flammarion, 256 pp., 22 € (ebook : 14,99 €).



Certaines enquêtes naissent du silence et du vide autour d'un membre de famille disparu. De Georges Faure, le cousin de la mère de l'auteur, on disait qu'il avait été raflé au printemps 1944 à 17 ans à Vernoux en Ardèche parce qu'il était apprenti dans une pharmacie tenue par des patrons juifs – «au mauvais endroit, au mauvais moment» – et qu'il avait sans doute été déporté à Auschwitz. Frédéric Salles, agrégé et docteur en histoire contemporaine, mène un double récit qui change de l'investigation personnelle dans le grand bain de l'Histoire. Professeur en lycée, il fait à la fois réagir ses élèves sur des cas incarnés, notamment par des images, et les incite à contribuer à la recherche des victimes de la rafle du 13 avril 1944. Ce jour-là, les miliciens et la Gestapo arrêtèrent dix personnes, «le curé, le pharmacien, l'instituteur, le médecin et la jeunesse», dans un mouvement de ratissage général dans les montagnes ardéchoises. Frédéric Salles recherche avec précision à reconstituer le parcours de tous ceux qui ont été rafles, par des recherches poussées dans de nombreuses archives. On s'attache aux pharmaciens, à Raymond

Hamburger qui finit au goulag, à Georges bien sûr, interpellé à la place de sa mère. «L'anonymat, écrit Frédéric Salles, voilà le danger le plus sournois de l'écriture de l'histoire. A force de généralités, elle nourrit le vulgum pecus, repu et satisfait de savoir.» Par la petite histoire, on découvre ici les replis de la grande. F.R.I.

ESSAI

FRANCIS BROCHET
QUAND LE PARISIANISME ÉCRASE LA FRANCE
L'Aube, 248 pp., 17,90 €.



Dans l'ouvrage de l'essayiste et journaliste Francis Brochet se trouve radiographiée la forme d'inégalité française «la plus forte et la moins connue», celle qui a parfois pu provoquer des révoltes auxquelles «on ne s'attendait pas», qu'on a mis longtemps à comprendre (genre gilets jaunes) et qui quotidiennement provoque des colères, des humiliations, des rancœurs ou bien le sentiment de «ne pas en être», de vivre dans des villages et des villes obscures (après minuit), qu'ignorent totalement les habitants de la Ville lumière, parisiens-zé-parisiennes. La fracture dont parle Brochet et celle qui sépare Paris du reste de la France et qu'à Paris on ignore, car on ne sait pas toujours que les «presque Parisiens» passent deux heures matin et soir dans de monstrueux embouteillages, des trains, des RER ou des bus pour aller travailler et rentrer chez eux, tandis que le/la collègue folâtre en bicyclette et à la temps de prendre un verre en terrasse, que les gens des «territoires» (!) vivent là où il n'est guère de cinéma, ni de théâtre, ni d'expos, ni de salle de sport ou de concert, ni de pharmacie, ni un seul médecin à la ronde... Le budget du ministère de la Culture, «alimenté par les contribuables», dé-

pense «801 € par habitant de Paris» et «27 € par habitant du Doubs». Pour 100 000 habitants, le taux de pédiatries est de 50 en France, et de 278 à Paris. Francis Brochet enquête sur toutes les déclinaisons de cette inégalité, financière, économique, culturelle, scolaire, politique, écologique, morale – en soulignant les risques implausibles qu'elle comporte. En restant un «autre monde», Paris produit ainsi cette image même de l'«élitisme» dont s'empare le populisme pour engranger. R.M.

HISTOIRE

HAMIT BOZARSLAN
(sous la direction)
HISTOIRE DES KURDES
DES ORIGINES
À NOS JOURS
Préface de Kendal Nezan, éditions du Cerf, 614 pp., 29 € (ebook : 20,99 €).



C'est une somme inédite. Hamit Bozarslan, historien spécialiste du Moyen-Orient, se penche sur l'histoire mouvementée du peuple kurde au travers d'un ouvrage collectif. Le projet n'a jamais été accompli dans cette ampleur: documenter de l'Antiquité à nos jours les péripeties historiques des Kurdes, peuple sans Etat, dont on connaît mieux l'actualité récente, marquée par des luttes pour l'autonomie dans les différents pays sur lequel s'étend leur territoire (Irak, Iran, Syrie, Turquie). Alliances stratégiques, ancrage géographique, guerres multiples, clans rivaux... le rôle des Kurdes est raconté exhaustivement. Cet éclairage précis, résultat d'un long travail de recherche, permet de comprendre la spécificité du peuple kurde dans cette région, revenant à la source de ce qui fait leur esprit combatif, le même qui a lutté contre l'Etat islamique avec tant de retentissement. H.M.

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi, c'est poésie et Aurélie Foglia invente un prénom tout personnel grâce au point médian dans *On-e* (LansKine). Mardi SF : une nouvelle de Kim Stanley Robinson rééditée au Passager clandestin, *Histoire illustrée du XXe siècle* (traduit de l'anglais par Nathalie Mège). Mercredi, côté jeunesse, embarquement dans le *Bateau de papier* de Bernard Villiot et Eric Puybaret (L'école des loisirs «Margot»). Jeudi polar : *Toutes les nuances de la nuit* de Chris Whitaker (traduit de l'anglais par Cindy Colin Kapen, éditions Sonatine).

LIVRES /

À CHAUD

Le manuscrit perdu de Tierno Monénembo

Par AGNÈS FAIVRE

«**B**onjour mes chers compatriotes, je suis là, dans un état extrêmement dépressif, pour vous annoncer que j'ai perdu le manuscrit du roman sur lequel je travaille depuis trois ans.» Le 22 mai 2024, Tierno Monénembo articule posément ces mots face caméra dans un SOS posté sur les réseaux sociaux, en vue de retrouver «cet élément vital de [son] existence». Son ordinateur vient d'être dérobé à son domicile, dans la banlieue nord de Conakry. Sur le bureau de la vieille machine «dont le clavier était très bon» figurait le document «Enfance 4(enregistré)», son 14^e roman. Tout chaud, prêt à être livré à son éditeur, le Seuil, pour parution en janvier 2025.

«Tuer l'esprit». Dans «Colère», sa chronique hebdomadaire dans le journal satirique *le Lynx*, Monénembo décrit dans la foulée «une mutilation dont on ne guérira pas». «Voler un manuscrit, c'est pire que tuer un homme, c'est tuer l'esprit», assène le Prix Renaudot 2008 pour *le Roi de Kahel*. Oui, il a sombré dans la dépression après cet épisode, explique à *Libération* l'écrivain de 77 ans, jamais à un tabou près. Dans le jardin luxuriant d'un des rares maquis [bars-restaurants] de la capitale guinéenne, il se remémore le «choc

total», «comme si on vous coupait l'oreille ou le bras», suivi d'un semestre «sans forces», à ne «penser qu'à ça». En février, il s'y est enfin remis. Même si les réminiscences de son enfance, matière de ce roman, le traversent autrement.

En commanditant – en toute vraisemblance – ce larcin, la junte au pouvoir emmenée par l'autocrate Mamadi Doumbouya ne pouvait supplicier davantage Tierno Monénembo, son plus féroce contempteur. Mais la torpeur de l'écrivain n'a consumé ni sa colère – un sentiment «formidable» – ni sa liberté, intense. Il a continué à fulminer, étriller, vilipender. Silhouette menue dans un complet gris à broderies noires, il débobeine.

Les cinq dirigeants successifs depuis l'indépendance de la Guinée en 1958? «Tous des tueurs! Tous! Et aucun n'a été capable de doter ce pays d'institutions [fonctionnelles, ndlr].» Les religieux? «Des escrocs! Ils n'en ont que pour le président de la République. Ils ne rendent jamais visite à un malade ou à un prisonnier, ni ne dénoncent la violence politique.» Les intellectuels? «Ils ont passé leur temps à se courber et à sauver des régimes criminels.» La faillite des élites, ça le brûle. Leur échec à bâtir une mémoire collective, à critiquer... Son débit s'emballe. Le rire n'est jamais loin, franc,



Tierno Monénembo, à Paris, en 2022. PHOTO LOUISA BEN

sarcastique, ou étouffé par la sidération. Comme ces points d'exclamations si présents dans son écriture.

Ports d'attache. Admirateur de Faulkner, Dostoïevski, Tolstoï, Monénembo nourrit son œuvre de cette «somme de décadences» : «L'écrivain est bien placé pour raconter le désarroi de sa société.» Avec ses déchirures propres, dont l'exil, à 22 ans. «Je suis parti comme des millions de Guinéens, parce qu'on étouffait. C'était la milice partout, la dénonciation, l'hypocrisie, le père qui se méfiait du fils... Sékou Touré avait complètement pourri la vie sociale.» En 2012, le romancier rentre au pays, pour de bon. Gardant quelques ports d'attache en Normandie, en Algérie, au Maroc. A Conakry, on le dit menacé d'enlèvement. Il dément. «Je suis le premier à en être étonné», glousse-t-il. Il ajoute: «S'ils veulent me tuer, qu'ils

me tuent! Mais je ne fuirai plus jamais une dictature.»

Dans les rues asphyxiées de la capitale guinéenne, il arrive qu'on croise Monénembo à l'arrière d'un taxi-moto, bras le long du corps, imperméable aux secousses. Ces conducteurs, souvent surdiplômés et sans emploi, l'inspirent – la jeunesse en général. A leur tour, de jeunes Guinéens lui ont rendu hommage, en créant le collectif «Retrouvons le manuscrit de Tierno Monénembo». «C'est notre Fanon, mais personne ne le protège. On voulait lui exprimer notre amour. Tierno nous rend fiers. C'est pas un poltron», dit Kdij Daroun, la coordinatrice. «Il se tient debout, d'une humilité sans pareille, et garde sa ligne, ajoute Alpha Bacar Guilédji, autre responsable du collectif. Après les Crapauds-brousse qu'on étudie au lycée, j'ai dévoré tous ses livres.» ◀

Comédie quadra

Dernier week-end pour La Comédie du Livre à Montpellier, qui fête cette année ses 40 ans. Samedi, rencontre avec Neige Sinno (*la Realidad*, P.O.L) à 18 heures à l'Espace Albertine-Sarrazin, puis «karaoké littéraire» à 21 heures au Gazette Café avec Alice Zeniter, Max Lobe, Laure Llomongi et Félix Jousserand. Dimanche, à l'Opéra Comédie, Christine Angot parle de *la Nuit sur commande* (Stock) à 16 heures, et Hubert Haddad de *la Symphonie atlantique* (Zulma) à 18 heures.

Prix de saison

Le prix des libraires est attribué à Bérénice Pichat pour *la Petite Bonne* (Les Avrils) et à Paul Lynch pour *le Chant du prophète* (traduit de l'anglais par Marina Boraso, chez Albin Michel). Le prix Flaubert récompense Florence Seyvos pour *Un perdant magnifique* (l'Olivier) et le prix littéraire de la Ponche va à Esther Teillard pour *Carnes* (Pauvert). Serge Rezvani reçoit le prix Marguerite Yourcenar pour pour l'ensemble de son œuvre.

VENTES

Classement datilib des meilleures ventes de livres (semaine du 9 au 15 juin)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	L'Heure des prédateurs	Giuliano Da Empoli	Gallimard	03/04/2025	100
2 (8)	La Meute	Belaïch et Perou	Flammarion	07/05/2025	100
3 (4)	Les Heures fragiles	Virginie Grimaldi	Flammarion	07/05/2025	80
4 (3)	A Retardement	Franck Thilliez	Fleuve Editions	02/05/2025	54
5 (2)	Intérieur Nuit	Nicolas Demorand	Les Arènes	27/03/2025	52
6 (6)	Les Piliers de la mer	Sylvain Tesson	Albin Michel	02/04/2025	43
7 (5)	Mon Vrai Nom est Elisabeth	Adèle Yon	Editions du sous-sol	06/02/2025	42
8 (31)	Loch Noir	Peter May	Editions du Rouergue	07/05/2025	41
9 (170)	Il faut parfois trahir	Kamel Daoud	Gallimard	08/05/2025	35
10 (0)	Clamer à Tataouine	Raphaël Quenard	Flammarion	14/05/2025	34

«Je ne l'ai même pas lu. Je ne veux pas le lire. Je ne veux pas qu'il m'abîme. Je ne veux pas qu'il me rentre dans la tête», a déclaré Jean-Luc Mélenchon au sujet de l'enquête que lui consacre Charlotte Belaïch, journaliste à *Libération*, et Olivier Pérou du *Monde*. Si elle témoigne en premier lieu de sa colère, la réaction du leader de La France insoumise peut aussi s'entendre en hommage au pouvoir des livres, à leur capacité de pénétration, leur puissance d'infiltration. Car enfin, que se passerait-il si le texte venait à lui

«rentre[r] dans la tête», semble-t-il comme un parasite? Ce pourrait-il qu'il en sorte changé? Puisque les ventes ont de l'esprit, *la Meute* fait cette semaine quasi jeu égal avec *l'Heure des prédateurs* de Giuliano Da Empoli. Mais attention, sous ses airs de grand fauve, le top a aussi un cœur. Preuve en est, Virginie Grimaldi est troisième avec *les Heures fragiles*. «Nos rires, nos larmes, nos plus belles histoires» lit-on sur les affiches dans le métro. Nous ne l'avons même pas lu. Nous n'avons rien contre l'idée de le lire. **T.St.**

Source: Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 358 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 9116 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes de *la Meute* représentent 100% de celles de *l'Heure des prédateurs*.

Rendez-vous

Samedi à 18 heures, Didier Eribon présente *Sociobiographie* (Flammarion) aux Cahiers de Colette (23, rue Rambuteau, 75004). Dimanche à 11 h 30, dans le cadre de la fête du livre d'Hyères, Abir Mukherjee, David Hury et Estelle Sarah-Bulle évoquent la maison Liana Levi, éditeur à l'honneur. Mardi à 19 heures, Denis Podalydès lit *la Terrasse* de Christine Montalbetti (P.O.L) aux Traversées (2, rue Edouard Quenu, 75005), en présence de l'autrice.

Des noyées dans la nuit

Le Londres des années 1920 de Kate Atkinson avec femme de tête et filles perdues

Par CLAIRE DEVARIEUX

Eilles étaient pauvres, elles ne le sont plus. Nellie Coker a fui Edimbourg et son mari à la fois joueur et alcoolique qui a dilapidé leur argent, pour s'installer à Londres avec ses six enfants – non, cinq, car l'aîné est soldat. Nellie Coker a eu une vie avant cette union, elle a été élevée dans un couvent français, où elle a appris à coudre. Ce détail n'a guère d'importance dans *le Règne de la nuit*, il occupe un quart de ligne, mais Kate Atkinson aime livrer ses personnages avec une panoplie complète de vêtements, de qualités, de défauts, et de cordes à leur arc. Nellie aurait pu, sa vie durant, nourrir les siens avec sa couture, si elle n'était pas tombée sur une caisse remplie de bijoux. Sa logeuse, une vieille dame très gentille, était en réalité une receveuse. «*C'était une leçon de camouflage.*» Elle est morte. Nellie Coker est à présent à la tête des night-clubs les plus courus de Soho. Elle en a cinq.

L'autre héroïne, plus modeste, plus aimable aussi, est une bibliothécaire de York, dont la mère a bêtement perdu le capital laissé par feu son époux, le directeur d'une usine de fil de fer. Elle a aussi détourné le courrier adressé par le notaire à sa fille, laquelle est heureusement surprise, une fois orpheline à cent pour cent, de découvrir que son père avait anticipé les comportements répréhensibles de sa veuve. Gwendolen Kelling a désormais suffisamment d'argent pour laisser tomber ses fiches et ses collègues, et pour s'offrir ce qu'une nouvelle garde-robe. Elle vient à Londres afin de retrouver la demi-sœur de son amie d'enfance, une gamine de 14 ans persuadée que son destin est de devenir une danseuse célèbre. La petite s'appelle Freda. Elle est accompagnée dans sa fugue par son amie Florence, fille unique de parents aimants et aisés, ce que Freda n'a pas. Personne n'aime Freda, sauf l'autrice, qui lui attribue un cœur pur, tendre, et lui réserve des trésors de compassion. Florence disparaît.

Freda est pauvre, va-t-elle le rester ? Elle appartient au peuple des jeunes «artistes» qui gagnent davantage d'argent en dansant avec des messieurs bien habillés et généreux en pourboires qu'en sautillant en rythme sur la scène. La vie de ces filles ne vaut pas cher. Il en disparaît quelques-unes en cette année 1926 où se passe *le Règne de la nuit*. L'inspecteur Frobisher, flic intègre au-delà du raisonnable, souhaite nettoyer la ville de la pègre et des tripots, donc mettre fin aux activités

illicites de Nellie Coker, qui sert de l'alcool quand ce n'est plus l'heure. Mais il s'intéresse également aux noyées qu'on repêche dans la Tamise. «*Frobisher avait un intérêt presque malsain pour les filles mortes, de l'avis de Bow Street.*» Il s'agit du commissariat, où Frobisher est mal vu. Il a du mal à s'intégrer et à trouver des collègues dignes de confiance. Kate Atkinson l'aime bien lui aussi. Il est une victime collatérale de la guerre, ayant épousé une Française (à moins qu'elle soit belge) rendue amnésique et folle après avoir perdu son enfant à Ypres.

La guerre, encore proche, colore les humeurs des uns et des autres. Le fils cadet de Nellie Coker parce qu'il ne l'a pas faite. Le fils aîné, parce qu'il y a perdu ses illusions. Gwendolen Kelling, engagée volontaire comme infirmière, a vu des abominations. Elle n'en a que plus d'ardeur à vivre. Son énergie, son naturel font chavirer à la fois Frobisher et l'aîné des Coker. Il s'agit, bien sûr, d'un fil rouge que Kate Atkinson ne manque pas d'emmêler à plaisir. Mais le vrai sujet

du *Règne de la nuit* est à chercher du côté de Nellie. Elle vient de passer six mois en prison. Ses filles ne sont toujours pas mariées. Celle qui assure les fonctions de gestionnaire et doit lui succéder n'est plus elle-même. L'homme à qui elle doit un avortement sordide est bien connu de sa mère.

Qui veut la peau de Nellie Coker ? Il y a celui qui espère mettre la main sur ses cabarets, et celui qui médite une vengeance. Nellie Coker est une héroïne paradoxale. Elle s'exprime par formules toutes faites, n'éprouve aucun sentiment maternel, ne pense qu'à ses affaires. Accessoirement, elle est poursuivie par un fantôme. Mais face à l'adversité, elle est géniale. Kate Atkinson jonglant entre espionnage et trahisons, coïncidences et révélations, drôlerie et drame, s'emparant de la nuit londonienne avec ses escrocs et ses aristocrates qui s'encanaillent, c'est Greta Gerwig adaptant au cinéma un roman de Dickens, *la Petite Dorrit* ou bien *l'Ami commun*. Emma Thompson étant trop âgée pour interpréter Gwendolen Kelling la bibliothécaire promise à un double-jeu inattendu, Gerwig se réservera certainement le rôle. Elle est trop grande pour jouer Nellie Coker. ↗

KATE ATKINSON LE RÈGNE DE LA NUIT
Traduit de l'anglais par Colin Reingewirtz.
Bourgois, 518 pp., 25 € (ebook : 18,99 €).

YASUHIDE FUMOTO, GETTY IMAGES



POURQUOI ÇA MARCHE

Bombay-Paris, vol de mari Turbulences avec Kalindi Rampul

Par THOMAS STÉLANDRE

«**T**outes les histoires ne sont pas des histoires d'amour», dit le bandeau rouge. Pardon ?

Comment ? Eh oui : la révélation viendra tard cela dit, page 280, après moult rebondissements. Tout avait pourtant parfaitement commencé. Dans un vol Bombay-Paris, une hôtesse de l'air terrifiée par le décollage, Greta, croise le destin d'un ophtalmologue terrifié par les orages, Romuald. Après un voyage «tempétueux», ils se rapprochent au sol. Direction Châtelet, au Baiser salé, «boîte de jazz dont j'espérais le nom prédicteur» (c'est Greta qui raconte). La rencontre est déterminante mais, dans la vie comme en avion, il y a des turbulences : Romuald est marié et, pire, Romuald meurt (nul spoiler : on l'apprend d'entrée, page 19). La suite de l'histoire implique la susnommée Greta et Marguerite, la froide épouse, en alternant les points de vue. Toutes deux partent en Finlande pour percer un secret et la comédie romantique se transforme en mélodrame familial sur trois générations.

1 Pourquoi Greta s'appelle-t-elle Greta ?

Il y a une anecdote derrière ce prénom. «Mes parents m'ont appelée Greta alors qu'ils ne sont ni allemands ni scandinaves», confie l'employée d'Air France. Il se trouve que la jeune femme

est «née prématurément en pleine représentation de la Décision de Bertolt Brecht, dans les loges d'une actrice, et pour rendre hommage à ma naissance dramatique, il a tout logiquement été décidé que je porterai un prénom de tragédienne.»

Chaque personnage a sa particularité, son «petit truc». Quand il y a un chat, il est borgne. Quand il y a une fille (Romuald était père), elle a les cheveux «d'un roux d'incendie». L'expression «mon feu-follet couleur langouste» reviendra d'ailleurs souvent. Répéter les choses en forçant la connivence est une méthode éprouvée du «Pourquoi ça marche». Les championnes du *feel-good book* (Virginie Grimaldi, Mélissa Da Costa...) donnent ainsi régulièrement l'impression de vouloir gratter l'amitié.

Se laissera-t-on séduire ?

Derrière la «passive-agressivité» de leurs «joutes verbales», Greta et Marguerite vont, elles, briser la glace.

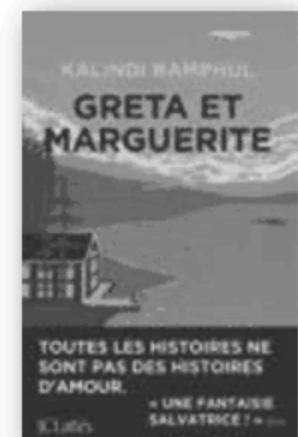
tions interviennent dans les paragraphes comme autant d'adresses, façon test de magazine féminin : «Que reste-t-il après l'amour?», «Connaissez-vous le phénomène de "l'amnésie du brunch post-mariage"?» ou, on vous le demande, «Existe-t-il chose plus réconfortante que d'avoir les pieds secs sitôt qu'on sort de la douche?»

3 Qui voulait être un dauphin ?

Kalindi Rampul, née en 1992, également scénariste et podcasteuse, signe ici son deuxième roman. Tel que le précise la quatrième de couverture, elle a, dans «une vie précédente», eu «mille jobs parmi lesquels "assistante frites"» (un point commun avec Greta, cf. page 64). Au dos des *Jours mauves* (JC Lattès, 2024), il était déjà indiqué qu'elle avait d'abord voulu «être "dauphin" ou au moins océanologue». La voilà autrice à succès. ↗

2 Comment se rendre sympathique ?

En impliquant son lectorat. Lieux communs, références générationnelles : il s'agit de trouver des choses qui parlent, permettent de se projeter, de la «glorieuse rue Lepic» à la maison dans le Perche en passant par un tube entraînant d'Eurythmics ou le parfum fédérateur d'une brassée de pivoines au printemps. De la même manière, les ques-



KALINDI RAMPUL
Greta et Marguerite
JC Lattès, 360 pp., 20,90 €
(ebook : 14,99 €).



La pizzetta Rossini, spécialité des Marches : tomate, oeuf dur et mayo. PHOTO PIZZA ROSSINI



La focaccia de Messine, à la salade cuite, fromage et anchois. PRENDIAMOCI DEL TEMPO

Par
EZÉCHIEL ZÉRAH
Envoyé spécial en Italie

A première vue, tout semble normal dans cette étroite et longue rue pavée du centre-ville de Pesaro, deuxième commune la plus peuplée de la région des Marches. Il est 11 heures et les grandes lettres en italique flottent sur la devanture du Caffè Barrier, charmant café avec ses poutres du XVII^e siècle fixées au plafond et ses trois nuances de bois, du parquet au comptoir. Un client aux cheveux courts couleur poivre et sel, écharpe rouge nouée très serrée autour du cou, discute avec un ami. Tout semble normal. Jusqu'à ce que mon œil se pose sur la partie alimentaire du comptoir où sont alignées une quinzaine de petites tartelettes rouges, blanches et jaunes, avec cette dernière teinte qui domine. Je sais très bien ce que c'est, je suis venu spécialement pour ça et ce n'est pas une tartelette, c'est la pizzetta Rossini.

Enfant de Pesaro devenu célèbre avec ses opéras, Gioachino Rossini (1792-1868) était également réputé pour son coup de fourchette. Pas sûr qu'il aurait apprécié que son patronyme soit associé à cette spécialité ronde et croquante à base de sauce tomate, œuf dur et serpentins... de mayonnaise. A Pesaro, la pizzetta Rossini est reine, on l'avale avec

Pizzas locales De Palerme à Turin, petit détour d'horizon

Euf-mayo, saucisse-frites, à l'origan ou à la poêle... Parce qu'il n'y a pas que la napolitaine dans la vie, le critique culinaire et auteur Ezéchiel Zérah a parcouru l'Italie en quête de variantes régionales et souvent originales.

fierté depuis le début des années 70, en particulier au petit-déjeuner avec son café (les habitants n'ont cependant pas poussé le vice jusqu'à la tremper dans un cappuccino comme c'est l'usage à Gênes avec la focaccia locale) ou à l'apéro. Ah, ces Italiens qui adorent s'ériger en gardiens de la morale culinaire! Même à Naples, berceau de la pizza, il n'y a pas de quoi jouer aux ayatollahs de la margherita : on sait bien que tous les kids du coin carburent à la pizza würstel e patatine, infamie faite de morceaux de knack et de frites...

Doudou salé
Malgré ces goûts étranges, l'Italie reste le pays de la pizza, des pizzas

plus précisément, n'en déplaise à la napolitaine qui a colonisé la Terre entière avec sa pâte aussi molle qu'une serpillière et ses bords gonflés à bloc, on parle d'ailleurs de *cannotto* en VO, littéralement un «canot pneumatique» en français. C'est ce répertoire de styles locaux plus ou moins anciens, reliés à une commune ou à un territoire plus large, que j'ai eu envie d'explorer pendant deux semaines, de la Sicile à la Ligurie, en bus, en ferry et en train. Ça a commencé à Palerme en Sicile, au milieu de la foule chez Graziano, boulanger phare depuis 1957. La caissière est face à moi mais je ne vois que les innombrables peintures de religieux accrochées derrière

elle. Il y a deux religions ici, celle que l'on connaît et le sfincione, star de la street food locale, un rectangle de pizza haut et moelleux, assaisonné de sauce tomate, d'oignon, d'anchois, de caciocavallo (fromage de vache en forme de poire) et de chapelure aromatisée à l'huile d'olive et à la sauce tomate. Il paraît qu'on doit ce doudou salé à des religieuses du XVIII^e siècle. Palerme l'absorbe rouge, tomaté, contrairement à la cité voisine de Bagheria, célèbre pour sa version blanche. Le lendemain, je mets les voiles sur Trapani, à une grosse heure de route. Trajet somptueux en autocar slalomant entre mer Tyrrénienne d'un côté et montagnes de l'autre.

Les touristes passent par là pour rejoindre la ville médiévale d'Erice, accessible en téléphérique. Moi, je n'ai qu'un mot en bouche : Calvino. La pizzeria la plus connue de Trapani. De l'extérieur, le restaurant immaculé ressemble à une agence Western Union. Passé la porte, c'est toujours aussi blanc du sol au plafond. Il n'y a pas de grande salle, seulement des sortes de salons qui se succèdent et qui rappellent les premières pizzerias de Naples, où les clients mangeaient séparés par des cloisons en bois, les camerini («loges» en français). La spécialité de Calvino s'appelle la rianata, un mot de dialecte qui signifie «sau-poudré d'origan séché». Ça cogne en bouche, les cuisiniers n'y vont pas de main morte avant de découper la pizza en petits carrés...

Palais sur

Au fil des jours, le nord de la Sicile s'est montré, à commencer par Messine et sa trop méconnue focaccia tricotée avec de la scarole (salade) cuite, des anchois, des tomates concassées et du tuma (fromage frais de brebis). D'ailleurs, une focaccia est-elle une pizza? Vaste débat auquel on aurait logiquement envie de répondre non. C'était sans compter sur les Italiens. Le dictionnaire *Il Sabatini Coletti*, à l'entrée «pizza» : «Focaccia mince faite de farine mélangée à de l'eau et de la levure, assaisonnée de diverses manières et cuite au four.»



Le sfincione, star de la street-food à Palerme. PHOTO SERGIO AMITI. GETTY

Plus au nord encore, par-delà le ferry, en Calabre, on parle de «*pitta*» pour désigner la schicciata, que les familles de la ville de Castrovilli préparaient chez elles, tradition qui perpétue la boulangerie Da Filomena. Mon palais est tombé à la renverse en rencontrant cette pizza ronde cuite à la poêle avec tomates, basilic, ail, huile d'olive, poivrons et origan sur le dessus. Moelleuse comme une éponge, croustillante pendant les derniers crocs. Ce n'est pas pour rien que l'enseigne a été hautement récompensée par le guide Gambero Rosso - le Gault

et Millau transalpin - qui envoie des détectives au palais sûr dans tout le pays à la recherche des adresses de pizzerias et de boulangeries les plus recommandables. Je passe sur la pizza romaine fine et ronde que les Romains appellent justement scrocchiarella («croquante» en italien), elle s'est exportée jusqu'à Paris dans des lieux où se rendre les yeux fermés (Ave Pizza Romana notamment, dans le XI^e arrondissement). Cap sur Milan qui possède bel et bien un style de pizza propre, à rebours de sa réputation mode et glamour: la pizza al

La schicciata, pizza calabraise cuite à la poêle. PHOTO RADIO FOOD

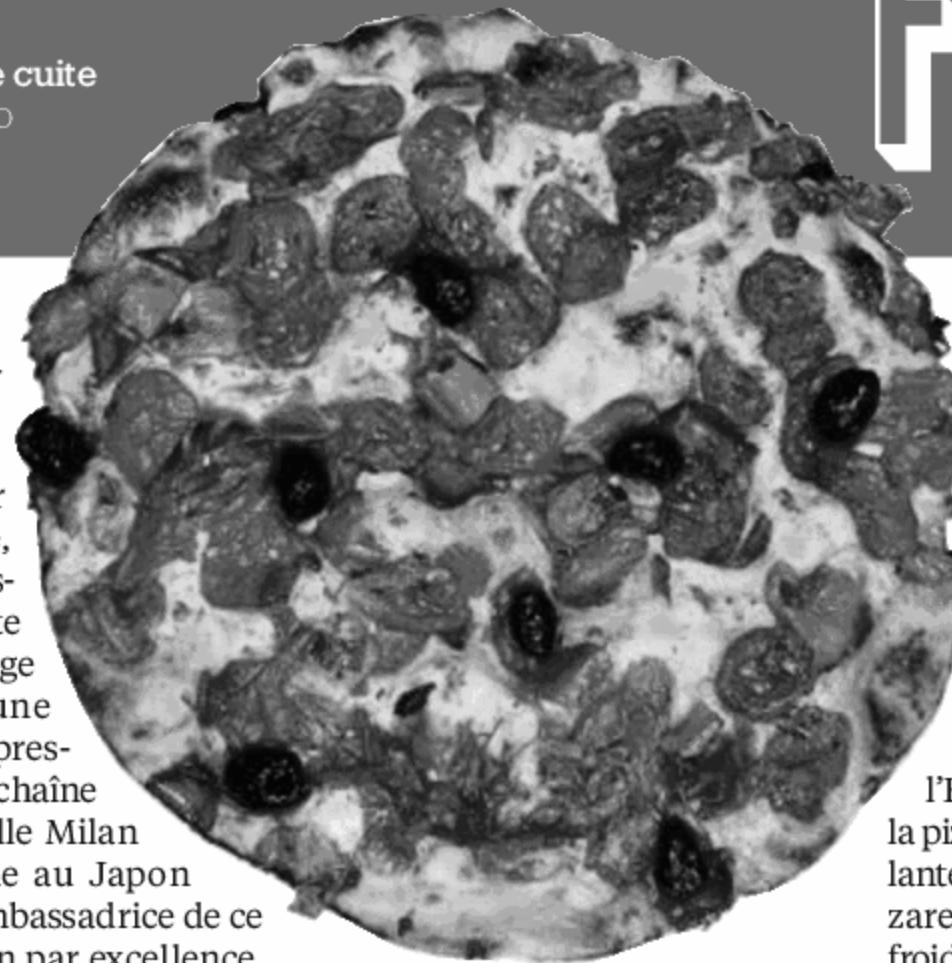
trancio. Une tranche donc, ce qui suffit généralement à contenter un gosier affamé, puisqu'il est question d'une couette géante au fromage qui recouvre une généreuse part presque briochée. La chaîne Spontini quadrille Milan et s'étend même au Japon pour se faire l'ambassadrice de ce format food porn par excellence, mais elle n'a pas le charme de la pizzeria Da Giuliano, en service depuis 1969 et plantée dans le Chinatown milanais. Sur place, le choix est vite fait : part normale ou abondante, et soit margherita simple soit margherita avec des ingrédients ajoutés après cuisson dans une immense poêle façon paëlla.

Faux ami

Une autre localité du nord revendique son format chouchou : Turin et la pizza al padellino, cuite dans une petite poêle ronde. À la pizzeria Da Gino (1935), où des rideaux blancs de mamie recouvrent les fenêtres, on commande comme on a toujours fait : avant le service pizza, les festivités démarrent avec la farnata, ce gâteau fin de pois chiches coupés en rectangle, à corser selon son goût avec le poivrier qui ne quitte pas la table. «Pour certains confrères napolitains, seule la pizza napolitaine est bonne, seule la pizza napolitaine est une pizza. D'autres régions ont leurs habitudes mais les pizzas associées ne sont pas aussi considérées parce qu'il n'y a pas de régulation», estime Luciana Squadrilli, journaliste gastronomique elle-même originaire de Naples et co-animateuse du blog «Pizza et

on the road». Elle évoque sans la nommer l'Associazione verace pizza napoletana (AVPN), structure qui codifie et promeut la pizza napolitaine depuis 1984. En France, 17 pizzerias sont affiliées à l'AVPN, dont le puriste Guillaume Grasso à Paris, héritier d'une longue lignée de pizzaïolos napolitains et qui expose dans son lieu toute une collection d'huiliers en cuivre traditionnels. Pizza al metro, pinsa romana, pizza parigina, pizzetta de Cagliari... La liste des pizzas italiennes est aussi extensible que celle de nos fromages. Une constance : elles sont pour beaucoup, au départ, un moyen de tester si le four est assez chaud avant de passer à la cuisson des pains. A l'inverse, on dit aussi qu'avec la pâte à pain restante, la pizza est née. Et si, de passage du côté de la Botte, vous entendez le mot «pizza», soyez vigilants, elle n'est pas toujours ce que l'on croit. La pizza rustica présente dans la région des Abruzzes? Une tourte salée. La pizza di Pasqua que l'on consomme dans le Lazio? Un faux ami également, c'est un cousin du panettone. A l'étranger, même combat, la culture de la pizza étonne dans des

FOOD



contrées tantôt méconnues, tantôt trop vues. Qui sait que São Paulo est une grande capitale de la pizza, avec comme caractéristiques des boîtes en carton presque rondes et des disques de pâtes qui accueillent sans faire tiquer personne trois goûts différents? Dans

l'Etat de New York, Mecque de la pizza à la part, la slice encore brûlante est habillée de grains de mozzarella volontairement déposés froids pour créer un jeu de températures. La prochaine fois que vous entendrez «j'ai envie d'une pizza», répondez comme il se doit : «Laquelle?»

Nos bonnes adresses:
Pizzetta Rossini (à l'oeuf et à la mayo) : Caffè Barrier, à Pesaro (Marches).
Sfincione (pizza sicilienne) : Panificio Graziano, à Palerme (Sicile).
Rianata (pizza à l'origan) : Pizzeria Calvino, à Trapani (Sicile).
Schicciata (pizza des familles à la poêle) : Pizzeria da Filomena, à Castrovilli (Calabre).
Pizza al padellino (pizza à la poêle) : Da Gino Pizzeria, à Turin.
Pizza al trancio (pizza à la part) : Pizzeria da Giuliano, à Milan.



CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

A découvrir : les tops de Libération, notre quiz Question pour un chapon, des recettes, reportages, chroniques...

Notre newsletter est envoyée tous les vendredis

festival
confit !

À voir et
à manger.
20 > 25 mai

**Spectacles à dévorer, ateliers,
marché des producteur·rice·s,
plateau radio, conférence, balades.**

**Histoires
de manger:
apéro
zakouski**
Compagnie Liubov'

découvrir tout le programme sur lagarance.com

**Auto-
phagies**
Eva Doumbia

**Au non
du père**
Ahmed Madani

Freekeh
Hiba Najem

**Repas
de mer**
Laika
Sien Vanmaele

LA GARANCE
SCÈNE NATIONALE
DE CAVAILLON



Devant la Cité du design, le 7 mai à Saint-Étienne.

Par
FLORIAN BARDOU
 Envoyé spécial à Saint-Étienne
 Photos **BRUNO AMSLEMM**

Sur le parvis de la gare de Châteaucreux, le tramway qui passe sous nos yeux, habillé d'un graphisme léché, annonce la couleur : à Saint-Étienne, le design colle à la rétine. Il y a par exemple ces bancs iconoclastes, des prototypes expérimentaux installés depuis 2015 sur les places Jean-Jaurès, de l'Hôtel de Ville ou Carnot, issus du concours de jeunes designers «Bancs d'essai». Mais aussi dès la sortie du train, en guise de vitrine du réaménagement urbain promu ce dernier quart de siècle, ces édifices contemporains géométriques tape-à-l'œil signés par de grands architectes : le rutilant One Station, livré en 2020 par Emmanuel Combarel et Dominique Marrec ou la cité Grüner de Manuelle Gautrand, qui accueille des services administratifs de la métropole ou du département. Et pour cause : «Sainté», comme on dit, se rêve en capitale hexagonale du design. Depuis 2010, l'ancienne cité minière est d'ailleurs la seule commune française auréolée du label vendeur «ville créative pour le design» de l'Unesco. Marketing territorial ou réalité inscrite dans la ville ? Les murs de son ancienne manufacture d'armes qui a fait sa renommée industrielle, réhabilités par les architectes allemands Finn Geipel et Giulia Andi de l'agence LIN, accueillent ainsi la Cité du design. A cet établissement public de promotion de la discipline, qui chapeaute également l'Ecole supérieure d'art et de design (Esadse, 400 étu-

A Saint-Étienne, le design a joie de cité

Depuis un quart de siècle, l'ancienne ville minière s'impose en capitale hexagonale de la discipline, misant sur son passé industriel et tâchant d'y intégrer et intéresser ses habitants. Reportage à la veille de la 13^e édition de sa biennale internationale, qui débute jeudi.

dants), une des plus cotées, s'ajoute l'organisation d'un événement majeur de démocratisation du design auprès d'un large public de créateurs, de professionnels et, surtout, de profanes depuis la fin des années 90 : la Biennale internationale du design, qui accueille entre 100 000 et 150 000 visiteurs. La 13^e édition, dont *Libé* est partenaire, disséminée dans le «district créatif», qui comprend la Cité du design et s'étend jusqu'à la friche des halles Barrouin, démarre jeudi (*lire encadré*), avec pour thème «les ressources [...] pour envisager demain». Au menu : des expositions, des conférences, des ateliers, soit le b.a.-ba de ces grands raouts parfois vus comme peu accessi-

bles aux bétiois, mais aussi des animations grand public (une fête foraine inaugurale, un marché de créateurs, un vide-dressing, une brocante...) voulues par la métropole.

«Ecosystème»

«Ces dernières années, la biennale a été vécue comme un événement qui s'éloignait des Stéphanois avec un propos trop conceptuel, explique sa directrice scientifique Laurence Salmon, depuis son bureau de la «Manu». Donc on m'a demandé d'imaginer un programme riche pour renouer avec le public.» La directrice du développement culturel et artistique de la Cité du design, ancienne journaliste spécialisée, poursuit : «Si je suis venue à Saint-

Etienne, il y a trois ans, c'est pour ce projet ambitieux de créer un écosystème autour du design. C'est la seule ville de France qui a cette richesse de proposition.»

Remontons le temps. «Sainté», pour les communs des mortels, c'est le foot, les mines, l'industrie du ruban, mais aussi le catalogue Manufrance, et donc la production de fusils, de cycles et d'objets du quotidien en tout genre. Un passé industriel qui a fait la fierté de la ville avant la grande crise des années 1970. Depuis le XIX^e siècle, Saint-Étienne possède également une école des beaux-arts et un musée des Arts et des industries, rénové il y a presque trente ans par Jean-Michel Wilmotte. La première, vieille école de dessin fondée en 1803, se dote d'un département «design» en 1986, puis d'un diplôme en 1990.

L'année suivante, le Musée d'art moderne de Saint-Étienne

(MAMC+) s'engage dans une politique d'acquisition tournée vers le design grâce à son conservateur puis directeur (1998-2003) Jacques Beauffet. Avec un lot assez conséquent de pièces du design moderne (Charlotte Perriand, Pierre Paulin, René-Jean Caillette) mais surtout des objets du quotidien à rapprocher du design industriel (robots ménagers, bureautique). «On est aux prémisses de la patrimonialisation de l'objet dans les musées. C'est aussi les prémisses des galeries de design à Paris», soulève Aurélie Voltz, directrice du MAMC+ depuis 2017. Jacques Beauffet a alors à cœur de garder une trace de l'histoire industrielle de Saint-Étienne.»

Au gré des acquisitions, le fonds aujourd'hui fort de 2000 objets, 600 dessins, maquettes et plans, devient l'une des plus importantes collections publiques de design en France avec celle du centre Pompidou. Elle continue ces dernières années d'être enrichie, en vue de l'ouverture en juin 2026 de la Galerie nationale du design, copilotée par le Musée d'art moderne et la Cité du design, un espace muséal modulable au sein de la manufacture dans un quartier qui se veut «ultra tendance», réaménagé pour 60 millions.

Effet Guggenheim

À la fin des années 90, l'idée de créer un festival culturel d'envergure internationale autour du design dans la préfecture de la Loire plutôt qu'un salon commercial, à l'instar de ce qui se fait à Milan chaque année mi-avril, émerge dans l'esprit du directeur de l'Ecole des beaux-arts de l'époque, Jacques Bonnaval. Ce visionnaire lance la biennale en 1998, un succès populaire dès la première année. «Il ne se passait pas grand-chose en France en matière de design, hormis Maison & Objet [grand salon francilien dédié à l'art de vivre créé en 1993, ndlr]. L'idée, c'était d'organiser une grande manifestation à Saint-Étienne en s'appuyant sur la légitimité d'une ville manufacturière, explique le designer Eric Jourdan, directeur de l'Esadse depuis 2020 et de la Cité du design depuis 2024. C'était aussi de faire une photographie de la production mondiale d'objets tous azimuts de l'automobile au mobilier de récup fait en Afrique.» L'initiative séduit par ailleurs le maire radical centre droit de l'époque, Michel Thiollière (1994-2008).

Inspiré par l'effet Guggenheim à Bilbao, en Espagne, l'édile mise la décennie suivante sur la «créativité» et les grands projets architecturaux onéreux (le Zénith à



RADAR/

40 millions d'euros par Sir Norman Foster, par exemple) pour revitaliser la ville encore sinistrée, en matière de chômage notamment. La Cité du design, inaugurée en 2009 sous la houlette de la designer Elsa Frances avec un restaurant, une médiathèque et des salles d'exposition, est le point d'orgue de cette «requalification urbaine» coûteuse (64 millions d'euros au total pour ce seul projet) et à grand renfort d'emprunts, y compris toxiques. Mais les Stéphanois se sentent éloignés, voire exclus, de ce projet qui fait table rase d'une partie du site non sans controverse patrimoniale et qui coûte sa réélection à Michel Thiolière. Leurs préoccupations sont par ailleurs tout autres. En 2021, selon l'Insee, le taux de pauvreté intra-muros était de 21% et le taux de chômage des 15-64 ans au sens du recensement (19,6%) largement supérieur à la moyenne nationale (12,1%), même s'il diminue. En 2024, le salaire moyen, certes en hausse à 2 690 euros brut, reste inférieur à la moyenne régionale (2 898 euros). Sans compter un marché de l'immobilier en berne.

Depuis le Mixeur, pépinière d'entreprises de l'innovation sociale qui jouxte la vieille manufacture d'armes reconvertie, Nathalie Arnould, design manager de la métropole de Saint-Etienne, vante néanmoins une vision qui a profité au développement économique et culturel de la ville, sans la gentrifier pour autant: «Le label Unesco nous a permis d'être un point visible sur une carte. Il n'y a pas eu d'interruption entre les différents maires [jusqu'à l'actuel, Gaël Perdriau, connu nationalement pour une histoire de chantage à la sextape], l'intérêt est même allé en grandissant lors des deux derniers mandats avec un nouveau projet pour le quartier de la Cité. Mais il fallait que les habitants se l'approprient.» D'où le poste, inédit à l'époque pour une collectivité publique, que la designer de formation occupe depuis 2011 et dont la vocation est «d'ancre le design dans les équipements et les services publics».

Cela donne depuis dix ans du mobilier urbain innovant, en partenariat avec des entreprises du bassin ligérien – la Tôlerie forézienne entre autres –, une réorganisation de l'office du tourisme avec un espace boutique ou le réaménagement de l'accueil de l'hôtel de ville au service des agents et des usagers. La mission, dotée de 80 000 euros par an, dans un budget global métropolitain dévolu au design de 12 millions en 2025, accompagne également les communes voisines, pour refaire la mairie de Saint-Christo-en-Jarez

ou organiser l'espace de la salle omnisports de Saint-Chamond.

«Effervescence»

«C'est à la fois visible et pas visible dans l'espace public. Cette volonté politique se voit dans le soin qui peut être apporté à des aménagements de place, mais il y a encore des choses à faire sur le volet économique et tout un travail de sensibilisation des

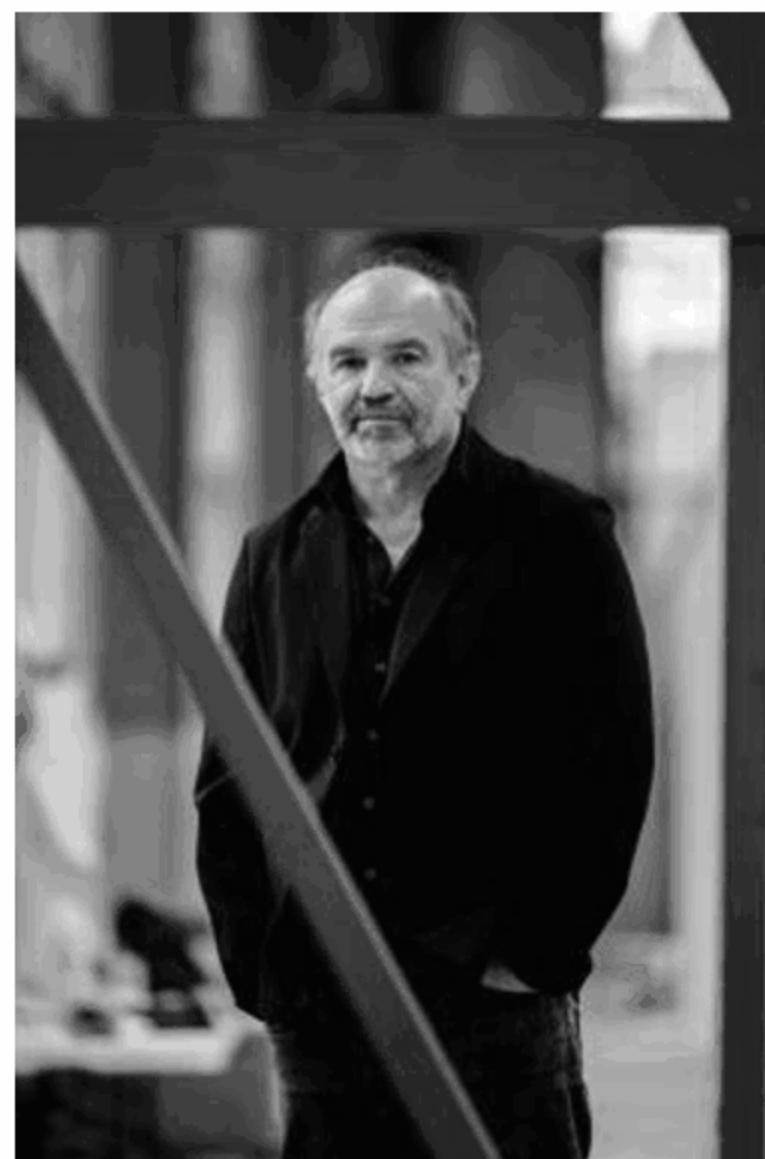
entreprises au design», nuance Eric Jourdan. Pour des jeunes, il y a tout à faire et réinventer, c'est enthousiasmant.» Par-delà un certain marketing territorial, le bouillon stéphanois continue d'attirer des designers installés ou poussés les diplômés de l'école à rester, à l'image de Gregory Granados, 33 ans, lauréat «talent émergent» du grand prix de la Création de la ville de Paris en 2020.

Selon les données de l'Observatoire du design de Saint-Etienne Métropole, il y a environ 250 professionnels installés à œuvrer dans le design d'espace, graphique ou d'objet. Les avantages sont nombreux: une ville à taille humaine, des loyers très peu chers (11 euros en moyenne du m² contre 17 à Lyon et 32 à Paris), une proximité avec la nature, le TGV qui place la ville à

moins de trois heures de Paris, Marseille, Milan ou la Suisse, un tissu dense de PME et TPE pour les fournir en matériaux ou le soutien des collectivités. «Si on est restés à Saint-Etienne, c'est qu'on sentait une effervescence», observent Grégory Blain et Hervé Dixneuf, 44 ans chacun, de l'atelier BL119.

Depuis 2016, le duo de designers, formé à l'Esadse de Saint-Etienne ont monté en plein centre-ville une galerie associative, Surface, vitrine ouverte sur la rue de la création contemporaine en graphisme et design, reconnue ou émergente, locale ou internationale. «On propose un lieu plus alternatif pour créer un réseau en dehors de l'institution. Mais c'est difficile de faire venir les Stéphanois. En dehors de la biennale, l'énergie retombe, pointe la paire qui a conçu un porte-parapluies pour Cinna ou un vase pour Ligne Roset. Ce qui manque à Saint-Etienne, ce sont d'autres galeries de design à l'instar de Ceysson pour l'art contemporain, des éditeurs de mobilier ou des entreprises qui font appel à des designers.»

Les arrivants de la dernière vague, Anaïs Bories, 33 ans, et Julien Carretero, 42 ans, sont passés par la prestigieuse académie d'Eindhoven aux Pays-Bas. Ils expliquent le besoin de «quitter la grosse ville», vantent un «coût de la vie très peu cher», un esprit d'entraide. La première, aussi diplômée de Saint-Etienne en 2014, a pu s'acheter un atelier l'an passé pour une bouchée de pain quand le second trouve dans le bassin ligérien, sur lequel il avait moult préjugés négatifs, «tous les fournisseurs et les savoir-faire dont [il a] besoin pour [sa] pratique personnelle» et celle de sa compagne, Pauline Santoni, designer textile, qui récupère des vieux stocks de rubans. Du sang neuf pour un écosystème somme toute fragile. ♦



Eric Jourdan, directeur de la Cité du design, et la vitrine de la galerie associative Surface.



Anaïs Bories, designer, et Hervé Dixneuf et Grégory Blain, fondateurs de Surface.



AU PROGRAMME

Un thème polysémique – les ressources de la conception –, des expositions dont des designers sont eux-mêmes les commissaires, une identité graphique ludique confiée à Toan Vu-Huu, des événements populaires (fête foraine, marché de créateurs, etc.)... A Saint-Etienne, la 13^e édition de la Biennale internationale de design, disséminée entre la Cité du design en travaux et la friche des halles Barrouin, se réinvente pour toucher un plus large public. Début de cette grande messe créative jeudi, jusqu'au 6 juillet, avec pour pays invité l'Arménie.



Avec 20 000 références sur la gastronomie et le vin, la boutique a déménagé dans le quartier de Montparnasse où elle continue à ravir les yeux et les papilles des lecteurs gourmets. Rencontre avec Déborah Dupont-Daguet, sa gérante passionnée.

Par
MARIE-ÈVE LACASSE,
Photo **CAMILLE MCouAT**

«**J**e n'ai pas pu m'empêcher de garder le vieil escalier en colombage. Regardez, je ne l'ai pas repeint, je voulais garder la patine!» explique la libraire et gérante Déborah Dupont-Daguet, 45 ans, qui caresse amoureusement les petites brèches de peinture céladon sur les marches en fer de l'escalier d'origine. Installée dans son nouvel écrin depuis le 15 avril, elle resplendit : «A notre ancienne adresse, rue Montmartre, dans le II^e arrondissement, le loyer était devenu trop élevé. Plus de 10000 euros par mois! Mais surtout, le centre-ville s'est vidé. Avec le télétravail et les Airbnb, on ne trouvait plus cette population qui passait le midi ou le soir pour chercher un cadeau de dernière minute ou pour bouquiner.» Pendant des mois, celle qui tient la boutique depuis 2007 cherche un local pour la Librairie gourmande, créée en 1985, et ses 20 000 références consacrées à la gastronomie et à l'oenologie, avant d'enfin trouver rue Vavin (1) dans un ancien restaurant, un bistro français qui s'appelait le Parc aux cerfs. Et quoi de plus à propos qu'un ancien resto pour y installer une librairie spécialisée en gastronomie, la seule à Paris – une deuxième adresse a ouvert à Dijon en 2022 à la Cité de la gastronomie et du vin.

«Parc Disney». Le nouvel espace de la librairie est superbe : verrières, lumières parfaitement dosées pour le confort de lecture, peintures vert sauge... En avançant vers la salle du fond, changement d'ambiance. La déco passe au bleu électrique et à l'orange vif, s'ouvre sur une charmante terrasse hélas inaccessible. Un plafonnier tubulaire bleu est suspendu au-dessus de la caisse. La nouvelle adresse ravit les étudiants de l'école Ferrandi ou du lycée hôtelier Guillaume-Tirel, qui viennent pour leurs manuels scolaires, mais

La librairie Déborah Dupont-Daguet, lundi à Paris.

A Paris, la Librairie gourmande change de crème

aussi les nombreux chefs qui la fréquentent, comme Jean-François Piège, Emmanuel Renaut ou Hélène Darroze. «Je suis leur parc Disney!» rigole la gérante. «Je vais souvent manger chez eux en tant que cliente, pour mieux comprendre leur cuisine», ajoute-t-elle, les yeux pétillants. Elle conseille volontiers ces chefs toujours preneurs de bonnes idées. «Parfois, j'ai Jean Sulpice au téléphone qui m'appelle et qui me demande : "Tu as quoi de nouveau?" En ce moment, ils cherchent tous à faire des accords avec des softs, donc c'est la folie des livres sur les piments et les épices», explique la libraire, elle-même autrice d'ouvrages de cuisine dont *le Chocolat de nos rêves* chez First.

Avec 1800 nouveautés par an rien que pour les livres de cuisine, les étagères donnent le la des tendances : «On a un rayon entier sur les recettes à faire au AirFryer. Rien qu'en mai, on a eu quinze nouveautés sur ce sujet! Ici, on a tous les livres sur l'alimentation pendant la ménopause, ou pour soulager les symptômes de l'endométriose, ou encore qui concerne l'alimentation anti-inflammatoire.» Au-delà de ces vagues éditoriales, «dès qu'un livre sur un sujet donné marche, on est sûrs d'en voir apparaître trois autres. Par exemple, des livres sur les flans pâtissiers, déclinés sous toutes ses formes, ou encore sur la fermentation». Si la cuisine est l'art de l'éphémère, les chefs cherchent parfois à con-

tourner cette malédiction en «entrant dans l'histoire, en devenant éternels. Pour y arriver, rien de mieux qu'un livre». Plusieurs options d'édition s'offrent à eux. Certains contactent un journaliste culinaire pour l'écriture, puis vont voir ensemble un éditeur en précommandant 2 000, 3 000 ou 5 000 livres. «C'est une opération intéressante pour le chef, qui l'achète à 40% du prix public, mais peut le revendre à plein tarif dans son restaurant.» D'autres vont choisir, comme Hugo Roellinger pour son livre *Correspondances*, de faire tout en auto-édition afin de rester maître de la photo (ici, Anne-Claire Héraud), de la plume (Ryoko Sekiguchi) et de la fabrication. «Ce genre de livre, très

beau, avec trois types de papiers différents, c'est 50 000 euros à faire. Tous les chefs ne peuvent pas se le permettre.» Parfois, ce sont des co-éditions ou des partenariats avec des marques : par exemple, le groupe Marie-Claire et le Quinoa d'Anjou proposent des recettes dans *I Love Quinoa* d'Eve Godin. Plus chic, *Instants sucrés* du chef pâtissier François Perret a été porté par les éditions de La Martinière et le Ritz.

«Bobos». Mais Déborah Dupont-Daguet est honnête, le pur «ivre de chef» est «rarement un grand succès commercial. Simple d'Ottolenghi est l'exception, et c'est surtout un livre de recettes». Elle se demande avec humour «qui va acheter le livre de Septime, à part les bobos du X^e arrondissement? Ce qui vend au niveau national, ce sont les stars de la télé, comme Cyril Lignac». Si beaucoup de clients de la Librairie gourmande peuvent s'offrir un livre de chef autour de 40 euros, la plupart ne sont pas à même de se payer le resto à 500. «Le livre, c'est une façon de se rapprocher d'un chef sans forcément pouvoir accéder à sa cuisine. C'est le produit d'appel, comme le rouge à lèvres Chanel plutôt que le sac!» Quid des livres d'influenceurs ? «Certains marchent bien, comme ceux de Whoogy's [Manuel du cuisinier amateur, tome 1 et 2, avec 800 000 abonnés sur Instagram, ndlr] à 35 euros. Mais Loulou Kitchen [1,4 million d'abonnés], ça marche plus ou moins bien chez moi. Je suis un mauvais canal de vente pour les influenceurs, mais je peux aussi comprendre les lecteurs : pourquoi payer un livre alors qu'on peut avoir du contenu gratuit en ligne?» De la collection chromatique *Dix Façons de préparer*, aux éditions de l'Epure (10 euros), aux livres anciens gardés sous verre, à l'étage, que la librairie descend à la demande, on trouvera ici de quoi se sustenter, pour à peu près toutes les bourses. Un lieu rassasiant et délicieux, pour le corps et l'esprit. ♦

(1) La Librairie gourmande, 50, rue Vavin (75014).

RADAR

Un guide LGBT+ pour sortir IRL

Marre des réseaux sociaux qui enferment ? Des applications de rencontre, à l'instar de Grindr, qui renforcent pour certains le sentiment d'isolement ? Bref, marre du tout en ligne, mais à court d'idées de sorties IRL ? Ce début mai, paraît le guide *Happy Time !* qui propose plus de 500 lieux ou initiatives LGBT+ en France et en Europe pour sortir de l'ornière du virtuel. Un ouvrage agrémenté d'entretiens avec des personnalités culturelles et militantes (l'humoriste Tristan Lopin, la DJ Pepita, la drag queen Paloma) qui ne se limite pas à être un guide de bonnes adresses. «Nous proposons de sortir des algorithmes infernaux des réseaux sociaux pour voir ce qui se passe à côté de chez soi», nous expliquent ses auteurs Yannick Barbe et Luc Biecq, tous les deux journalistes et anciens de *Télérama*. Et pas seulement pour faire la fête dans un bar ou se rendre dans un sauna gay ou un sex-club. **F.Ba.**

70 %

C'est le pourcentage d'Espagnols qui estiment que leur entreprise devrait prévoir des jours de congé en cas de décès de leur animal, selon une étude de Sanicat. D'après un sondage Ipsos de 2023, pour 88 % des Français possédant un animal, la perte de celui-ci est aussi difficile que celle d'un proche.

POURQUOI boire du vinaigre de cidre est sans grand intérêt

On le voit partout, de la presse aux influenceuses beauté en passant par les bouquins bien-être et les compléments alimentaires. Le vinaigre de cidre est présenté comme un allié pour avoir une belle peau et rester svelte. Il faudrait en boire un peu chaque matin. Mais ses effets sont-ils prouvés ? Le *Washington Post* a compilé les études existantes. Conclusion : le vinaigre de cidre pourrait aider à baisser le niveau de sucre dans le sang, et est riche en probiotiques. En consommer en début de repas contribuerait aussi à réduire l'appétit, mais seulement à court terme. Bref, ça ne coûte rien d'essayer, conclut le quotidien, qui précise que ces études sont à prendre avec précaution car réalisées sur de faibles échantillons, mais il ne faut pas s'attendre à des miracles. En revanche, les personnes traitées pour un diabète de type 2 ou une forte pression artérielle devraient s'abstenir. **K.H.-G.**



Les écouteurs à fil profitent de l'esthétique Y2K, qui ressort les tendances des années 2000. M. SCHOLZ. GETTY

Les écouteurs filaires redeviennent branchés

Les petites rues du Marais, dans le III^e arrondissement de Paris, se muent souvent en un défilé de mode amateur. Bérets, sacs en bandoulière, ensemble en jean... les dernières tendances du moment sont toutes déclinées selon les styles de chacun. Et dans ce quartier bourgeois-branchoille, on croise de nombreuses personnes qui se baladent avec un accessoire pour le moins inattendu : des écouteurs filaires.

Quentin, 29 ans, veste de costume et moustache soignée, explique les utiliser pour agrémenter ses tenues : «Il y a un peu un côté Retour vers le futur : ça me rappelle le moment où je les portais

tout le temps quand j'étais plus jeune.» Même constat pour Ella, 25 ans, chemise blanche en lin et chignon coiffé-décoiffé : «Ça apporte toujours un plus à une tenue. Puis, pour nous les filles, les écouteurs filaires se marient bien avec de grosses boucles d'oreilles.»

Comme souvent lorsqu'une tendance naît, elle provient d'une star. Cette fois, c'est la mannequin américaine Bella Hadid qui a remis les écouteurs filaires au goût du jour. Prise en photo devant l'aéroport international de La Nouvelle-Orléans en 2019, vêtue d'une tenue monochrome gris ardoise, la jeune femme portait des écouteurs filaires avec un

look faussement négligé. Depuis, la tendance s'est répandue petit à petit sur les réseaux sociaux. De nombreux internautes en même temps que d'autres célébrités comme Lily-Rose Depp, Robert Pattinson ou Kristen Stewart en font un accessoire de mode à part entière. Ce retour à la mode s'inscrit plus largement dans l'esthétique «Y2K», inspirée du style du début des années 2000. «En même temps que les filaires, on voit de plus en plus revenir les survêtements larges, les gros sweats à capuche, les bonnets et même les Timberland. Les années 2000 reviennent à la mode», observe Quentin.

Il est aujourd'hui facile de trouver des écouteurs filaires de bonne facture pour 15 à 20 euros là où il faut débourser au moins 149 euros pour s'offrir une paire d'AirPods. En plus d'être une alternative économique viable, les filaires sont souvent loués pour leur aspect pratique car ils n'ont pas besoin d'être rechargeables. Bryan, 23 ans, derrière son pull en laine et sa casquette en jean noir, admet les porter presque autant pour leur utilité que leur côté tendance. «Au moins ils marchent tout le temps ! Pas besoin de se prendre la tête avec les histoires de batterie.»

AUGUSTIN LASSAUSSOIS



Une lampe sans fil et à batterie rechargeable à poser n'importe où ? Il y a dix ans, le luminaire Bon Jour Unplugged, conçu par Philippe Starck pour Flos, annonçait avec la «Balad» d'extérieur de Fermob, l'introduction d'une nouvelle typologie. Elle est rééditée ce mois-ci, dans une palette de couleurs inédites et avec une nouvelle technologie d'éclairage pour s'adapter aux envies lumineuses. Comptez, néanmoins, 195 euros. Pas pour toutes les bourses. **F.Ba.**

PHOTO FLOS

Prête à en découdre

Julia Faure Solide, incisive, cette codirigeante d'une marque de vêtements écoresponsable se double d'une activiste contre la fast fashion.



A sa place, on oscillerait entre le trente-sixième dessous, la crise d'urticaire et la tentation de prendre le maquis. Julia Faure est codirigeante d'une marque de vêtements écoresponsable, Loom, et activiste anti fast fashion, coprésidente de l'organisation patronale Mouvement Impact France et présidente du collectif d'acteurs du textile En mode climat. Autant dire Don Quichotte et Sisyphe réunis... Même à domicile, censément berceau et bastion de la mode, c'est la bérénina. L'an dernier, le mastodonte chinois Shein est devenu la marque d'habillement préférée des Français, l'Hexagone importe toujours plus la fringue jetable à deux balles fabriquée à l'autre bout du monde dans des conditions néo-esclavagistes, tout en flippant de la potentielle apocalypse climatique, on marche sur la tête. Et les politiques jouent les pompiers en retard. En France, le Sénat examinera du 2 au 10 juin la proposition de loi visant à réduire l'impact environnemental de l'industrie textile : plus d'un an après son adoption à l'unanimité à l'Assemblée. Face à un adversaire qui a les moyens d'un lobbying XXXL, du genre à se payer d'incessantes campagnes de pub ou des ex-ministres comme Christophe Castaner, le bras de fer semble bien asymétrique.

Elle, posée, le regard bien droit sous un bonnet rouge : «Non, je n'en veux pas aux consommateurs, je déplore plutôt le fait

qu'on leur laisse la possibilité d'acheter des produits fabriqués dans des conditions de misère. Et je suis quand même optimiste. Cette loi est importante, peut changer le paradigme actuel en permettant de pénaliser la fast fashion.» Réaliste, aussi : «Le secteur du textile a été beaucoup traversé par des scandales visibles comme les ballons Nike cousus par des enfants, l'effondrement de l'immeuble du Rana Plaza au Bangladesh, l'exploitation des Ouïghours... Et ça n'a rien changé, les marques concernées vont très bien. L'attente de la prise de conscience du consommateur, ça ne marche pas. Donc il faut agir ailleurs pour changer effectivement la donne.»

Les deux heures de la rencontre, dans un bureau au sous-sol de la boutique de sa marque, dans le Marais parisien, le confirment : en miroir au vestiaire fait de basiques sobres orientés street (jean, débardeur, hoodie, casquette, robe chemise, sur-chemise, baskets, sac à dos...), le drama à gros effets de manche peut aller se rhabiller. Julia Faure, 37 ans, a l'activisme pragmatique, fait parler les faits plutôt que le cri d'orfraie, et l'ironie plutôt que l'ire.

Son associé, Guillaume Declair, décrit un pilier : «Hyper carrée, hyper rigoureuse, très préparée, alignée et droite dans ses bottes, elle peut vanner un PDG du CAC 40 qu'elle voit pour la première fois.» Yann Rivoallan, président de la fédération française du

prêt-à-porter féminin, loue une «hyper sympa, marrante», doublée d'*«un bulldozer aux raisonnements extrêmement logiques, impressionnante même quand on n'est pas d'accord avec elle»*. Solidité des convaincus de la première heure, on déduit. Julia Faure décrit plutôt un cheminement.

Jusqu'à Loom, fondée en 2016, le vêtement lui est accessoire, les vestiaires qu'elle connaît sont ceux du sport – du taekwondo pratiqué à haut niveau, du foot, entre autres. Son milieu d'origine (père ingénieur en traitement des eaux usées, mère prof d'anglais) est «écolo cartésien tourné vers la sobriété sans pour autant virer austère», pas dogmatique. Après un Bac S, la «très bonne élève» quitte Nancy pour Strasbourg et une prépa biologie, chimie, physique et sciences de la Terre, puis enchaîne avec AgroParisTech. Où elle se découvre une fibre business, marketing, com. Bingo, son stage de fin d'études envoie la future ingénierie chez Amazon, qui a révolutionné l'équation. S'ensuit un CDI, en tant que gestionnaire des flux logistiques, à Madrid. «A l'époque j'étais enthousiaste, Amazon faisait partie des boîtes qui avaient la réputation de bien traiter le consommateur, avec un super service client, sans l'arnaquer.» Et l'Europe a d'autres codes du travail que l'Asie où, cette année-là, plus de 1100 ouvriers du textile meurent dans le Rana Plaza approvisionneur des marques occidentales.

Mais, bientôt, des livres-enquêtes démontrent l'optimisation des coûts à tout prix pratiquée par Amazon. Elle-même constate la précarité des intérimaires et la surconsommation à laquelle carbure son employeur, «cette culture qui associe le plaisir à la consommation et au scroll». Dix-neuf mois dans le vortex de Bezos et adios, après un congé sabbatique occupé par un master d'études de genre.

Un récit hollywoodien dirait : elle a eu un déclencheur et pris ses claques, la classe. Julia Faure décline le glamour, souligne : «Avec Guillaume, on n'a pas créé Loom pour sauver le monde ou le secteur mais par goût du business et pour répondre à nos propres besoins avec une boîte bien, où on aurait plaisir à bosser et dont on pourrait être fiers.» C'était en 2018. Le diplômé de l'Essec cherchait un ou une associée pour un projet de marque de vêtements de qualité à prix abordables. J&G ont topé sur une feuille de route qui vaut toujours. Ils sont indépendants, chacun détient 35% du capital, le reste revient à 600 clients actionnaires via une opération de financement participatif. Ils ne visent que la rentabilité, pas l'expansion – pas question, entre autres, d'ouvrir d'autres boutiques. Ils font fabriquer le plus localement possible, notamment en France ou au Portugal. Ils se passent de pub. Ils plafonnent leurs propres salaires pour payer correctement toute l'équipe, de huit salariés. «Mais attention, on vit très bien», pointe la copatronne, en couple avec une photographe. La paire Faure-Declair se verse, chacun et à équité, entre 3500 et 4000 euros net mensuels, Loom affiche un chiffre d'affaires de 5 millions en 2024.

Declair (qui participe en parallèle au Shift Project de l'expert en énergie Jean-Marc Jancovici) dit aussi : «On a deux jambes : une économique et une politique.» Les deux font corps sur leur site, où les vêtements côtoient un blog aux décryptages pédagogiques non sentencieux. Par exemple sur la «prime au vice» – en l'absence de législations adaptées, produire propre coûte plus cher que saloper la planète. Une punchline récurrente de Julia Faure, cette «prime au vice». Et pour cause. Celle qui donne aussi de la voix dans une chorale pop, le dit cash : son lobbying est travaillé, passé par du media training. Allure (chemise en chambray, ample pantalon en velours noir, Doc Martens, petit foulard noué au cou) et ton cool, mais discours calibré. Qui ne laisse pas soupçonner la fan de Chris Esquerre ou d'Alison Wheeler et adepte du «prank» (canular). A un moment donné, Faure refuse même d'être forée. A propos de son vote, qu'on anticipe bien à gauche. «Je ne le dirai pas parce qu'il n'y a rien que les fédérations de patrons détestent plus que la politique partisane. Et c'est de fait transpartisan de regretter la pollution, la destruction d'emplois.» Militante mais diplomate, à bloc mais rassembleuse : l'étoffe des durables. ➔

Par **SABRINA CHAMPENOIS**
Photo **ROMY ALIZÉE**

LE PORTRAIT

Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

Disquaire achète au meilleur Prix**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections**Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles

Déplacement en France

avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH**ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES****Achète comptant**porcelaines, statues, vases, bouddhas,
meubles, laques, paravents....

Décorations asiatiques : corail, jade....

MAISON ALEXANDRA
06 15 02 23 98

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Bureau d'Agence : 1 rue de Stockholm - Paris 8^eVous voulez passer
une annonce dans**Liberation****Immobilier**immo-libre@teamedia.fr
01 87 39 80 20**Université américaine
(EDUCO)**
cherche familles Paris
(1er au 20ème arrdt)pour hébergement rémunéré
d'étudiants (1030€/mois)
chambres individuelles
petit déjeuner tous les jours
3 repas par semaineDurée du séjour :
septembre à décembre
et/ou janvier à fin mai**Tél : 09.77.35.00.58****Liberation**www.liberation.fr
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact @liberation.frÉdité par la SARL
Liberation
SARL au capital de
23 243 662 €
113, av. de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris :
382.028.199**Principal actionnaire**
Presse Indépendante SAS**Cogérants**
Dov Alfon,
Amandine Bascoul-Romeu**Directeur de la publication**
Dov Alfon**Directeur de la rédaction**
Dov Alfon**Directeur délégué de la rédaction**
Paul Quinio**Directrices adjointes de la rédaction**
Stéphanie Aubert,
Hamdam Mostafavi,
Lauren Provost,
Alexandra Schwartzbrod**Directeur artistique**
Nicolas Valoteau**ABONNEMENTS**
Site :
abo.liberation.fr
abonnement
@liberation.fr
tarif abonnement
1 an France
métropolitaine :
384€
tél : 01 55 56 71 40**PUBLICITÉ**
Libé plus
113, av. de Choisy,
75013 Paris
publicite@liberation.fr**PETITES ANNONCES & CARNET**
10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr**IMPRESSION**
Midi Print
(Gallargues), POP
(La Courneuve),
Nancy Print
(Jarville), CILA
(Héric)
Imprimé en France
Membre de
l'ACP
CPPAP : 1125 C
80064 ISSN :
0335-1793.**ACPM**
LE TRI + FACILE**Origine du papier :**

France

Taux de fibres

recyclées : 100 %

Papier détenteur

de l'Eco-label

européen N°

FI/37/01

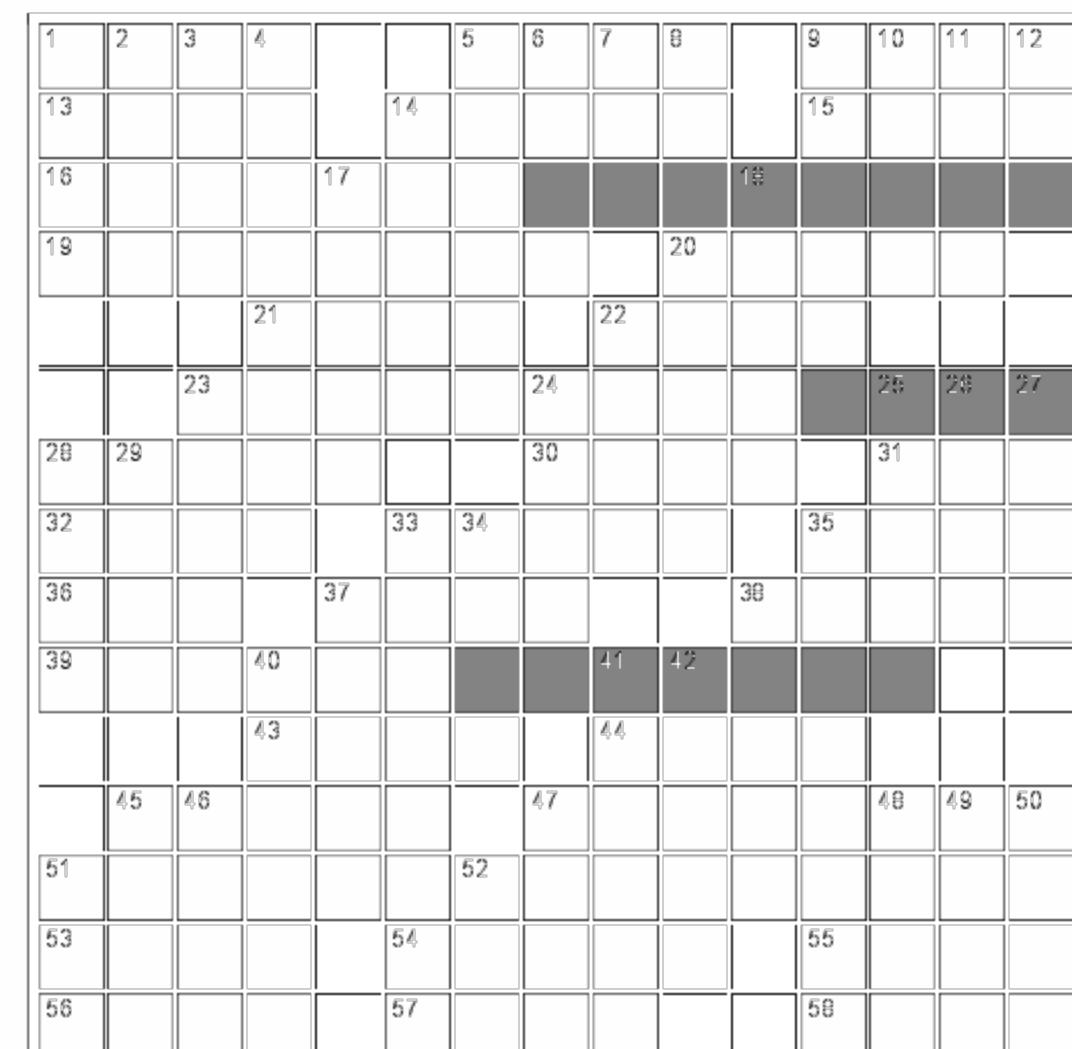
Indicateur

d'eutrophisation :

PTot 0.009 kg/t de

papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.

**CASE TOUJOURS**

Par ANTOINE HINGE

N°137 : Vous chauffez ?

HORIZONTALEMENT 1. Verbe jamais hors sujet 5. Fleur qui pue 9. Diffusion sur la toile 13. Mec du Québec 14. Petit bateau 15. Une pointure ! 16. Toilette canine 19. Fera une cure 20. Nordistes 21. De la Neige au Jura ?! 22. En Asie, il compte pour du beurre 23. En avoir plein les artères 28. Jules connu pour son amour des voyages

30. Plus au nord, c'est pas là, plus au sud, c'est plus là 31. Dans le bobsleigh 32. Habitants 33. Remontai la piste 35. Inventeur de la roue 36. Titre de Flaubert 37. Modèle d'iPod 38. Quinze minutes après la bière 39. Ici, pas de risque d'autodafé 43. Clan, en verlan 44. Pas vraiment de marbre 45. Poste de Commodore 47. Adaptation de 29- au cinéma 51. Hors sujet, ou un indice sur les mots en rouge 53. Ton terre 54. Partiels, par exemple 55. Laissé sans voix 56. Alex ou cousin d'axel 57. Faux semblants 58. L'Irlande aux Irlandais.

VERTICALEMENT 1. Donna leurre 2. Ingrédient du zaatar 3. Crié - comme pour le logo MGM 4. Découpons en rondelles 5. Maintenant, vous valez deux hommes (vous aussi mesdames) 6. Fit des vagues 7. Il abuse, à la fin ! 8. La cerise sur le choco 9. Laisser sans voix 10. Numéro : à admirer sur les planches 11. Demi-personne 12. Pieds grecs 14. Pas toujours simple pour lui de guider ses baudets 17. Non blanche 18. La mienne s'intitulait : « Dessin de graphe distribué par modèle de force » 22. Posa une colle 23. Premier single de Radiohead 24. Chiant, dans tous les sens du terme 25. Bolt : pour faire le trajet en un temps record 26. Directeur de l'X 27. Plante laxative 28. Spécialiste des opérations séduction 29. Flaubert 33. Sprite made in France 34. Il vivait dans l'empire de Cuzco 35. Annoncé sur tous les toits 37. Sa chute risque de vous laisser froid 38. Ordinaire 40. Faites le singe 41. snoigleR 42. N'allez pas les mettre en pétard ! 45. Débordant d'énergie (sous réserve) 46. Le mot de la fin 47. Lit, à un clic prêt 48. Préfixe pour table ou libre 49. Mouiller le maillot 50. Ville de Candice Renoir 51. Boîte de la bulle internet 52. Petit entraînement.

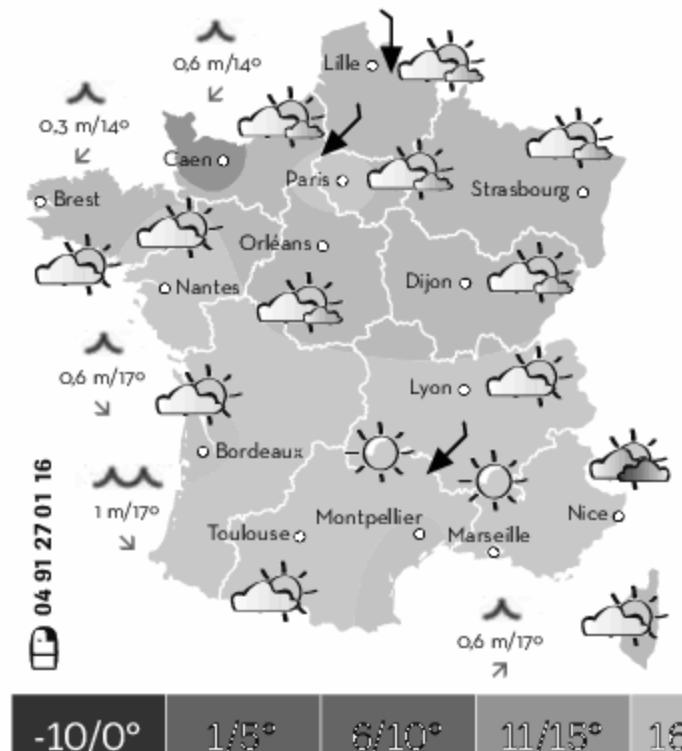
Solutions du week-end dernier

C	P	F	B	I	T	T	A	M	V	P
R	E	A	D	E	N	U	O	S	E	A
E	P	I	C	U	R	E	N	N	F	U
M	I	L	E	T	U	N	E	U	T	R
I	L	A	T	I	R	E	P	A	R	A
R	E	I	M	S	E	D	R	B	R	I
S	E	P	I	A	U	R	B	A	S	G
A	L	J	A	Z	E	E	R	A		
W	E	B	T	A	C	O	A	B	R	I
H	U	E	S	C	D	U	A	G	R	U
I	R	A	S	C	O	I	N	R	I	
K	I	A	S	P	E	A	L	A	G	M
A	S	E	S	E	D	U	I	M	A	C
S	E	S	E	E	U	I	E	N		

SAMEDI 17

Le temps est calme et frais dans les campagnes, mais généralement bien dégagé.

L'APRÈS-MIDI Beau temps printanier avec une bonne douceur générale. La douceur est tempérée par le vent de Nord-Est qui persiste au nord de la Loire, faiblissant un peu. Des nuages bourgeonnent sur les Alpes du Sud et une ondée orageuse y est possible. Il fait généralement de 18 à 25 °C.

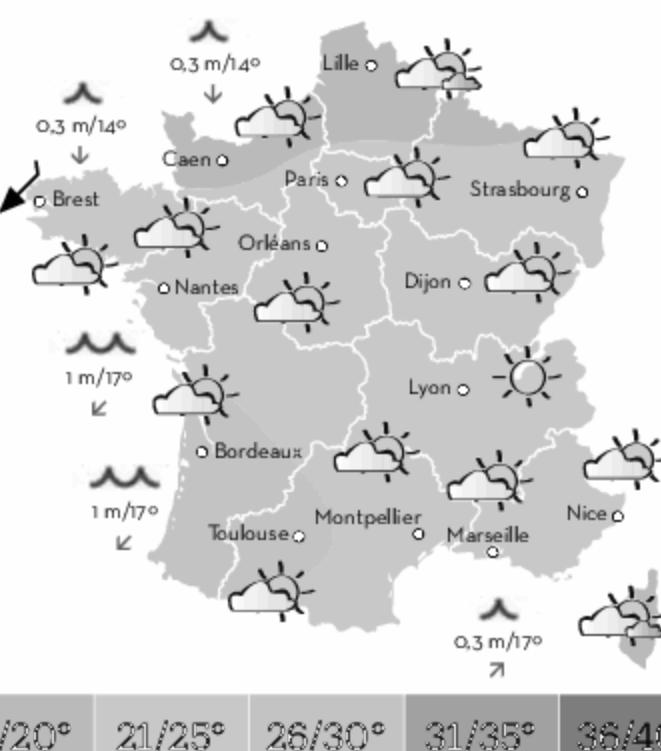


-10/0° 1/5° 6/10° 11/15° 16/20° 21/25° 26/30° 31/35° 36/40°

Sciel Eclaircies Nuageux Pluie Couvert Orage Pluie/neige Neige

DIMANCHE 18

Le beau temps se poursuit sur les 3/4 du pays. Néanmoins, des passages nuageux risquent de se produire le long des côtes de la Manche. Un petit risque d'averse concerne les Pyrénées, le Massif central et les Alpes l'après-midi (évolution diurne). Le vent de Nord-Est souffle encore au nord de la Loire et surtout le long des côtes de la Manche. Les températures sont de saison.



-10/0° 1/5° 6/10° 11/15° 16/20° 21/25° 26/30° 31/35° 36/40°

Sciel Eclaircies Nuageux Pluie Couvert Orage Pluie/neige Neige

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	11	19	Lyon	11	20	Alger	13	22
Caen	9	15	Bordeaux	12	23	Berlin	9	16
Brest	9	19	Toulouse	12	22	Bruxelles	10	20
Nantes	11	20	Montpellier	12	24	Jérusalem	25	36
Paris	10	20	Marseille	13	23	Londres	11	21
Strasbourg	11	19	Nice	15	20	Madrid	11	24
Dijon	11	21	Ajaccio	14	20	New York	16	20

Agitée Peu agitée Calme Fort Modéré Faible

la chaîne météo www.lachainemeteo.com vos prévisions gratuites à 15 jours

04 91 27 01 16

Liberationwww.liberation.fr
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact @liberation.frÉdité par la SARL
Liberation
SARL au capital de
23 243 662 €
113, av. de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris :
382.028.199**Principal actionnaire**
Presse Indépendante SAS**Cogérants**
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu**Directeur de la publication**
Dov Alfon**Directeur de la rédaction**
Dov Alfon**Directeur délégué de la rédaction**
Paul Quinio**Directrices adjointes de la rédaction**
Stéphanie Aubert, Hamdam Mostafavi, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod**Directeur artistique**
Nicolas Valoteau**ABONNEMENTS**
Site :
abo.liberation.fr
abonnement
@liberation.fr
tarif abonnement
1 an France
métropolitaine :
384€
tél : 01 55 56 71 40**PUBLICITÉ**
Libé plus
113, av. de Choisy,
75013 Paris
publicite@liberation.fr**PETITES ANNONCES & CARNET**
10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél : 01



Instagram demande une réglementation européenne exigeant la vérification de l'âge et un accord parental sur l'app store.

De nos jours, les ados peuvent télécharger toutes sortes d'applications depuis les app stores, y compris celles qui ne sont pas adaptées à leur âge. Offrir aux parents un meilleur contrôle sur ces téléchargements, directement là où se fait le téléchargement, peut contribuer à renforcer la sécurité des ados en ligne.

En savoir plus : Instagram.com/AccordParental

